ŒUVRES DE MOLIERE. ... TOME PREMIER [-HUITIEME]: 1

Digitized by Google

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
36 1
NAPOLI

Digitized by Google

II suppl. palat.
A 36

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES
DE
MOLIERE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Frontispice

MOLIERE

Né à Paris en 1620 Mort à Paris le Vendredy 17 Fevrier 1673.

Digitized by Google

(27)C 53N

ŒUVRES
DE
MOLIERE.

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA

A PARIS,

Chez la Veuve DAVID, Quai des Auguſtins,
au S. Eſprit.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Digitized by Google

TABLE

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce Tome I.

AVERTISSEMENT.

CATALOGUE des Critiques & Apologies des Comédies de Moliere.

MEMOIRES sur la Vie & les Ouvrages de Moliere, par M. de Voltaire.

TABLE CENERALE.

L'ETOURDI, *ou* LES CONTRETEMS.

LE DEPIT AMOUREUX.

LES PRECIEUSES RIDICULES.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

CEtte nouvelle édition des Œuvres de Moliere ne ſera différente de celle de 1739, en huit volumes *in*-12, que par les eſtampes dont les Libraires l'ont enrichie, & dont ils ont augmenté le nombre, en en mettant au-devant des Prologues de la *Princeſſe d'Elide*, d'*Amphitryon*, & de *Pſyché*; ce qu'on n'avoit point fait dans les éditions précédentes. Ils ont encore ajouté de nouveaux ornemens aux frontiſpices, & n'ont rien épargné de ce qui pouvoit contribuer à la beauté de cette édition. Quoique ces eſtampes ne ſoient que les mêmes qui ont paru en 1734 dans l'*in*-4°. & qu'on n'ait fait que les réduire en petit, on peut dire cependant qu'elles ſeront nouvelles pour ceux qui, n'ayant point cette édition, trouveront dans celle-ci les principaux ornemens qui ont diſtinguée de tout ce qui a paru juſqu'ici dans ce genre.

Le commencement de l'Avertiſſement de l'édition de 1739 ne convenant point à celle-ci, on l'a ſupprimé; mais on a

conſervé tout ce qui regarde la néceſſité qu'il y avoit de s'appliquer à rétablir le véritable texte de Moliere. Les détails ſuivans feront juger du mauvais état où il étoit, & du déſordre qui régnoit dans pluſieurs de ſes Comédies, par le peu de ſoin qu'on avoit eu de diſtribuer les Scenes comme il falloit, & de bien marquer les entrées, les ſorties, & les principales actions des Acteurs.

L'édition de 1730, en huit volumes *in*-12, eſt annoncée dans l'Avertiſſement qui la précede, comme la plus parfaite de celles qui avoient paru juſqu'alors; on s'en eſt ſervi, mais avec les précautions néceſſaires pour ne point laiſſer les fautes qui auroient pu s'y gliſſer.

Un ſeul exemple ſuffira pour prouver qu'elle n'eſt pas auſſi exacte qu'on veut le perſuader dans l'Avertiſſement. *La Princeſſe d'Elide* ouvre le ſecond Acte de la Comédie qui porte ce titre; elle eſt dans une forêt, & dit à ſes deux Parentes qui ſont avec elle:

Oui, j'aime à demeurer dans ces aimables lieux,
On n'y découvre rien qui n'enchante le yeux,
Et de tous nos plaiſirs la ſavante ſtructure
Cede aux ſimples beautés qu'y forme la nature.

Il eſt aiſé de ſentir qu'il faut lire *Palais*, au lieu de *plaiſirs*. Une faute ſi groſſiere ne ſe trouve que dans l'édition de 1730.

Digitized by Google

Il s'y en trouve beaucoup d'autres qui ui ſont communes avec l'édition de 1682, ur laquelle elle a été faite.

Pour rendre celle-ci plus exacte, on a onſulté les Comédies imprimées du vivant e l'Auteur. De pareilles éditions doivent n quelque ſorte tenir lieu des manuſcrits ui manquent. Auſſi les a-t-on comparées oigneuſement avec celles de 1682 & de 730; & cette attention a donné lieu de ré- ormer pluſieurs altérations qui s'étoient liſſées dans le texte, & dont nous ne ſe- ons qu'indiquer un petit nombre (*).

Dans le troiſieme Acte de l'*Avare*, par xemple, Harpagon demande ce qu'il fau- ra pour un ſouper qu'il veut donner à ſa aîtreſſe; voici ce qu'on fait répondre à laître Jacques.

M. JACQUES.

Hé bien, il faudra quatre grands potages *bien gar- s*, & cinq aſſiettes *d'entrées*. Potages, *biſque*, *po- ge de perdrix aux choux verds*, *potage de ſanté*, *tage de canards aux navets*. Entrées, *fricaſſées de ulets*, *tourte de pigeonneaux*, *ris de veau*, *boudin anc*, *& morilles*.

(*) *L'éditeur, pour ſa juſtification ſur la différence l'on pourra trouver, tant dans les vers que dans la oſe de Moliere, entre cette édition & celles qui l'ont écédée, a remis à la Bibliotheque du Roi ſept volu- es* in-12. *contenant les vingt-trois Comédies qui t été imprimées du vivant de l'Auteur.*

Digitized by Google

HARPAGON.

Que diable, voilà pour traiter toute une Ville !

M. JACQUES.

Rôt, *dans un grandiſſimo baſſin en pyramide. Une grande longe de veau de riviere, trois faiſans, trois poulardes graſſes, douze pigeons de voliere, douze poulets de grain, ſix lapereaux de garenne, douze perdreaux, deux douzaines de cailles, trois douzaines d'ortolans* (*).

HARPAGON.

Ah, traître, tu manges tout mon bien.

Peut-on croire qu'Harpagon entende tranquillement le détail de tout ce que Maître Jacques veut ſervir ? Moliere fait parler & agir l'Avare d'une maniere plus conforme à ſon caractere. Harpagon interrompt Maître Jacques dès qu'il parle d'*entrées ;* & au ſeul mot de *rôt*, il veut plutôt l'étrangler que l'écouter (§).

Des perſonnes d'eſprit & de goût ont paru fâchées de ce retranchement, ſur le prétexte que ce détail aura pu être ajouté

(*) *Tout ce qui eſt en caractere Italique a été ajouté, & n'eſt point dans la premiere édition de 1669, à laquelle on s'eſt conformé.*

(§) *Le ſieur du Chemin, Comédien, qui a ſu faire un bon uſage des leçons qu'il a reçues dans ſa jeuneſſe des Compagnons de Moliere, nous a dit que Raiſin avoit toujours joué le rôle d'*Harpagon, *tel que nous l'avons imprimé, & que lui-même il ſeroit fort embarraſſé, s'il étoit obligé d'écouter tout ce qu'on fait dire à* Maître Jacques *contre toute vraiſemblance.*

Digitized by Google

ır Moliere depuis la premiere impreſſion
e ſon Ouvrage, pour donner plus de jeu à
s Acteurs, & pour rendre la Scene plus
ive & plus comique. Cette conjecture,
ui n'eſt nullement prouvée, ne nous a pas
ermis de nous écarter de l'obligation où eſt
out Editeur de rétablir le texte d'un Au-
ur, tel qu'il a été donné au Public par lui-
ıême. Peut-être pourrions-nous ajouter
u'Harpagon, qui ne peut être qu'impa-
enté par le diſcours de Maître Jacques,
oit naturellement impoſer ſilence à ſon Va-
et; & ſi quelquefois les Auteurs ont fait
éder la vraiſemblance d'un caractere à la
entation de faire rire les Spectateurs par un
eu ſouvent outré, avouons que, dans les
ieces ſérieuſes, Moliere avoit, moins
ju'un autre, beſoin de ce ſecours.

Dans la quatrieme Scene du cinquieme
Acte de *Tartuffe*, Damis doit dire,

Cette audace eſt étrange,
'ai peine à me tenir, & la main me demange.

ıu lieu de ces vers qu'on y avoit ſubſti-
tués mal à propos.

Cette audace eſt trop forte,
'ai peine à me tenir, il vaut mieux que je ſorte.

Les Comédiens avoient fait ce change-

ment, parce que ſouvent ils étoient dans la néceſſité de faire jouer deux perſonnages à un même Acteur, & qu'en faiſant ainſi ſortir Damis du Théatre, il pouvoit, en changeant d'habit, faire le rôle de l'Exempt, qui vient avec Tartuffe à la fin de l'Acte. Cette raiſon de convenance pour les Comédiens, peut-elle autoriſer à changer le texte d'un Auteur? L'Editeur, du moins, ne devoit pas mettre au nombre des Acteurs dans l'avant-derniere Scene, le même Damis qui eſt cenſé ſorti du Théatre, ni lui faire dire, en parlant de Tartuffe, ce vers que les Comédiens font dire par Dorine.

Comme du Ciel, l'infame impudemment ſe joue!

On a auſſi rétabli une bonne partie de la ſixieme Scene du premier Acte des *Fourberies de Scapin*, qui avoit été ſupprimée.

L'addition dans l'*Avare*, le changement dans *Tartuffe*, & l'omiſſion dans *Scapin*, ſe trouvent dans l'édition de 1682, & dans toutes celles qui ont été faites depuis. Si on défigure ainſi un Auteur qui n'étoit mort que depuis neuf ans, que devons-nous penſer de la fidélité avec laquelle les Ouvrages des Grecs & des Latins nous ont été tranſmis?

Digitized by Google

Il eſt vrai que nous n'avons pas eu la ſſource des premieres éditions, pour utes les Pieces qui compoſent ce Re-ieil. Moliere n'en a fait imprimer que ngt-trois; les autres, ſavoir, *Dom Gar-e de Navarre*, *l'Inpromptu de Verſailles*, *Feſtin de Pierre*, *Mélicerte*, *les Amans agnifiques*, *la Comteſſe d'Eſcarbagnas*, & *Malade imaginaire*, ne parurent qu'en 682. Denys Thierry en obtint le privi-ilege le 26 Août de cette année, ſous le om d'Œuvres poſthumes. On trouve pour-nt dans le Regiſtre de la Chambre Syndi-le des Libraires de Paris, la date de deux rivileges accordés à Moliere, l'un du 31 ſai 1660 pour l'impreſſion de *Dom Garcie*, : l'autre du 11 Mars pour celle du *Feſtin e Pierre*. Ni l'un ni l'autre de ces privile-es n'ont eu lieu, du moins on n'a pu dé-ouvrir que ces Comédies euſſent été impri-iées avant 1682.

Il faut encore convenir que ſi les pre-ieres éditions ont ſervi à rétablir le vrai exte de l'Auteur, on ne s'eſt pas telle-ient aſſujetti à ces éditions, qu'on n'ait ris quelquefois la liberté de changer, 'augmenter, & de diminuer, ſans croire ıériter aucuns reproches, puiſque ç'a été ıns toucher au texte, & ſeulement dans

les choſes qui ne ſont que relatives aux Comédies, comme on va le faire voir.

Les Pieces qui ſont avec des Ballets ou des Intermedes, ont paru devoir être miſes dans un meilleur ordre qu'elles n'étoient (*). On a ajouté aux noms des Acteurs de la Comédie, ceux des autres Perſonnages, au lieu de les laiſſer au commencement de chaque Divertiſſement ; &, par là, tous les Perſonnages de chaque Piece ſont raſſemblés ſous un même point de vue. On a auſſi diſtribué en Scenes tous les Prologues & tous les Intermedes, ſuivant les regles établies par rapport à tout Ouvrage dramatique ; & on a débrouillé, par ce moyen, ce qui ne pouvoit être que très-confus ſans ce nouvel arrangement. Enfin on a changé, & même retranché pluſieurs explications diffuſes & inutiles, dont quelques-unes ne faiſoient que rendre en proſe ce qui étoit exprimé par les vers qui ſuivoient. Quelques-unes des ces Comédies étoient compoſées pour ſervir de liaiſon à des Spectacles & à des Fêtes magnifiques que Louis XIV, encore jeune, donnoit à ſa Cour ; on en imprimoit les Ballets & les Intermedes ſéparément, avec les noms

(*) *Conſultez ſur-tout à ce ſujet, l'Avertiſſement qui précede la* Princeſſe d'Elide.

ceux qui y étoient employés pour le ant & pour la danſe. On y joignoit quelefois un Argument de la Comédie, te, par Acte, ou Scene par Scene, pour nner une idée de l'action, & pour mon-r la liaiſon qu'il pouvoit y avoir entre tte action, & les Intermedes qui y étoient ints. Ces explications & ces argumens nt devenus totalement inutiles, quand on imprimé ces Pieces en leur entier; & les diteurs y on inféré mal à propos ce qui ne rvoit qu'à ſuppléer au texte qui manoit alors.

Il falloit encore porter ſon attention plus in; & ceci regarde en général toutes les omédies contenues dans ce Recueil.

L'objet principal, dans l'impreſſion des ieces de Théatre, doit être de mettre us les yeux du Lecteur tout ce qui ſe aſſe dans la repréſentation. Un regard, n geſte d'un Acteur, rend quelquefois enſible ce que l'Auteur n'a peut-être u'imparfaitement exprimé dans ſon Dialogue. On a donc cru devoir diſtinguer uſqu'aux moindres mouvemens, & développer avec ſoin tout ce qui pouvoit ontribuer à rendre plus parfaite l'imitation que la Comédie ſe propoſe; car omment reconnoître cette imitation, ſi

toutes les actions ne ſont pas fidélement indiquées, puiſqu'elle dépend du concours de toutes ces actions ? On a ſuivi, dans cette vue, les repréſentations des Pieces de Moliere qui ſe jouent actuellement ſur notre Théatre ; on a encore conſulté les Comédiens ſur ce qui auroit pu échapper.

Si ce travail eſt inutile pour ceux qui fréquentent les Spectacles, il ne l'eſt pas pour les Etrangers, ni pour ceux qui ſe contentent de lire ces ſortes d'Ouvrages ; il pourra même être utile pour les ſiecles à venir. Il ſeroit à ſouhaiter que les Comédies de Plaute & de Térence nous euſſent été tranſmiſes avec le même ſoin : il y auroit, ſans doute, moins d'obſcurité en beaucoup d'endroits ; & nous y découvririons des beautés que nous ne connoiſſons pas (*).

Par le même principe, on a marqué avec précaution & exactitude, l'inſtant où les Acteurs entrent ſur le Théatre, & celui où ils en ſortent : le nombre des Scenes a été conſidérablement augmenté dans pluſieurs Comédies ; diſons mieux, on n'en a point augmenté le nombre, on n'a fait que diſtinguer celles qui y étoient.

(*) *Ces réflexions ſont autoriſées par celles du grand Corneille dans ſon Diſcours ſur la Tragédie.*

Digitized by Google

Peut-être dira-t-on qu'il y a de la témé-
à vouloir, en cela, mieux faire que
liere lui-même n'a fait. On pourroit, par
même raiſon, déſapprouver auſſi les indi-
ons qui ont été ajoutées, puiſque l'Au-
r les avoit omiſes dans les éditions qui
été faites, pour ainſi dire, ſous ſes
ix. Il ne ſeroit pas difficile de prouver,
ces éditions mêmes, que Moliere ne ſe
noit pas le ſoin de les revoir; mais ce
ail meneroit trop loin : contentons-
is de dire que le tems que demandoit la
poſition de ſes Pieces, le ſoin de for-
& de ſoutenir une Troupe dont il étoit
ne & le chef, la néceſſité où il étoit de
er la Comédie, les fréquens voyages à
rſailles, à Saint-Germain, & en d'autres
roits où ſa Troupe avoit l'honneur de
tribuer aux divertiſſemens de la Cour,
le autres occupations inſéparables de ſon
t, ne pouvoient guere lui laiſſer le loiſir
veiller à l'impreſſion de ſes Ouvrages.
a donc fait ce qu'il auroit fait probable-
nt lui-même, s'il en eût donné une édi-
n revue & corrigée. Il ſemble l'annoncer
is la Préface de l'*École des Femmes* : il
roit y joindre des examens, à l'exemple
grand Corneille ; une mort prématu-
nous en a privés. Quelle ſource de

regrets pour nous ! Quelle poétique, en effet, peut être plus inſtructive, que celle qui joint l'exemple aux préceptes; & qui, en établiſſant la regle qu'il faut ſuivre, en fait en même temps l'application ! Il n'a point aſſez vécu pour notre plaiſir & pour notre inſtruction; il avoit aſſez vécu pour ſa gloire.

Si l'on ne trouve pas dans cette édition la Vie de Moliere (*) qui parut en 1705, non plus que la critique qui en fut faite dans le tems, & la réponſe à cette critique, on y a ſuppléé par des *Mémoires ſur ſa Vie & ſur ſes Ouvrages.* L'Auteur de ces Mémoires (§), ſans rien omettre des faits les plus conſtants concernant la Vie privée de Moliere, n'a point adopté ceux qui lui ont paru peu ſûrs, peu importans, ou même étrangers au ſujet. Il ne s'eſt pas borné ſeulement à nous peindre le Comédien & le Chef de Troupe ; il a cru que ſon Ouvrage ſeroit encore plus intéreſſant, ſi quelques courtes réflexions,

(*) *Compoſé par Jean-Leonor le Gallois, Sieur de Grimareſt, & imprimé* in-12. *à Paris, par Jacques le Febvre, 1705.*

(§) Nota. *Dans cette nouvelle édition on a ſubſtitué à ces Mémoires la* Vie de Moliere avec de petits Sommaires de ſes Pieces, Par M. de Voltaire. *Il a paru qu'il étoit tems de rendre à l'Ouvrage de cet illuſtre Ecrivain la préférence qu'il méritoit.*

Digitized by Google

ant hiſtoriques que critiques, mettoient les Lecteurs en état de connoître, dans chacune les Comédies de Moliere, le mérite particulier qui les diſtingue, & dans celui qui les a compoſées, le Reſtaurateur de la Comédie Françoiſe.

On a conſervé *l'Ombre de Moliere, Comédie en un Acte, en proſe*, par le Sieur Brecourt; *les Extraits de divers Auteurs, contenant pluſieurs particularités ſur la Vie de M. de Moliere, & des jugemens ſur quelques-unes de ſes Pieces*, auſſi-bien *que le Recueil d'Epigrammes, Epitaphes, ou autres Pieces en vers, tant Latines que Françoiſes, faites par divers Auteurs ſur M.* (*) *de Moliere, & ſur ſa mort.* Mais on a ſupprimé la *Lettre écrite à une perſonne de qualité, ſur le ſujet du Miſanthrope*, par le Sieur de Vizé, *le Jugement ſur l'Amphitryon, Extrait du Dictionnaire hiſtorique & critique de M. Bayle.* Qui voudroit recueillir toutes les critiques ou apologies, tant en vers qu'en proſe, & même en forme de Comédie, faites pour & contre lui, & y joindre tout ce qui a été dit à ſon ſujet par différens Ecrivains, auroit dequoi remplir plus d'un

(*) *C'eſt mal à propos qu'on écrit* de Moliere, *puiſque lui-même, dans l'*Inpromptu de Verſailles, *appella ſa femme* Mademoiſelle Moliere.

volume *in*-4°. Mais ce ſont les Œuvres de Moliere qu'on donne au Public, & non des Œuvres diverſes concernant Moliere.

Ce ſeroit ici le lieu de rendre compte des additions qui caractériſent cette édition: mais, pour ne point répéter les mêmes choſes, on prie les Lecteurs de conſulter les Avertiſſemens imprimés à la ſuite du *Mariage forcé*, de *Mélicerte*, de *George Dandin*, & de *la Comteſſe d'Eſcarbagnas*. Preſque toutes ces additions ſont partie des Œuvres de Moliere, & d'ailleurs elles ſont d'un genre qu'il a en quelque ſorte créé, puiſqu'il a imaginé le premier de lier le chant & la danſe à un ſujet, & de ne *faire qu'une ſeule choſe du Ballet & de la Comédie. C'eſt*, dit-il dans la Préface des Fâcheux, *un mélange qui eſt nouveau pour nos Théatres, dont on pourroit chercher quelques autorités dans l'Antiquité; & comme tout le monde l'a trouvé agréable, il peut ſervir d'idées à d'autres choſes, qui pourroient être méditées avec plus de loiſir.* Il faut convenir que les Ballets inſérés dans les Pieces de Moliere, ſe reſſentent quelquefois de la précipitation avec laquelle il étoit obligé de les compoſer, pour obéir aux ordres du Roi; mais on ne peut du moins lui diſ-

puter

uter la gloire d'avoir enrichi le Théatre
'françois d'un genre de Comédie, qui de-
uis y a été ſouvent employé avec ſuccès.

Quelques perſonnes ſouhaitoient qu'on
uivît l'orthographe qui étoit en uſage du
ems de Moliere; comme elle a varié, mê-
ne de ſon vivant, on n'a pu s'y aſſujettir
ntiérement: on n'a point auſſi adopté la
ouvelle. A l'égard de l'uniformité dans la
naniere d'écrire les mêmes mots, on l'a
rue indiſpenſable.

Les Comédies ſont à préſent rangées ſui-
ant le tems qu'elles ont été repréſen-
ées pour la premiere fois ſur les Théatres
lu petit Bourbon & du Palais Royal, rela-
ivement à la Table générale qui eſt à la ſuite
les *Mémoires*: il y en a pluſieurs, à la fin
leſquelles on trouvera les noms des Comé-
liens qui y récitoient, & même des perſon-
ıes qui y ont chanté & danſé; mais on n'a
nis que ceux dont on a pu être ſûr. De ſim-
ıles traditions, en pareil cas, ſont trop
ncertaines, & l'on ne doit pas s'y fier. La
eule Comédie de *la Princeſſe d'Elide* avoit
et avantage dans les éditions précédentes;
ın a eu recours pour les autres, aux im-
ırimés *in*-4°., qui ſe diſtribuoient à la
Cour dans le tems des premieres repré-
entations. Comme Louis XIV lui-même

ne dédaignoit pas d'y danſer, & que les Princes, les Princeſſes, & les Seigneurs de ſa Cour, à ſon exemple, s'en faiſoient un amuſement, on a cru que, du moins par ce côté, ce détail pourroit exciter la curioſité du Public, & lui paroître intéreſſant.

Digitized by Google

AVIS
UR LE CATALOGUE
DES
CRITIQUES ET APOLOGIES.

NOus avons jugé qu'il convenoit de mettre un Catalogue des Critiques qui ont été faites ntre les Comédies de Moliere, & de quelques ›ologies. Ces Ouvrages, peu connus à la rité, nous ont paru mériter cette attention, & us avons penſé qu'on ſeroit bien-aiſe de con-ître les Cenſeurs & les Apologiſtes de Mo-re. Mais en même tems nous avons conſidéré l'en ne donnant que des titres & des noms Auteurs, notre travail ne ſeroit pas d'une ande utilité, & ne pourroit procurer qu'une ƈture très-peu ſatisfaiſante. Dans cette vue, ›us avons pris le parti de faire des extraits des ritiques & des Apologies, lorſqu'il nous a aru qu'ils pouvoient ſervir à l'éclairciſſement : quelques faits importans dont on n'avoit ›int parlé dans la Vie de ce célebre Auteur, : qui ne devoient pas avoir été oubliés. Nous ›ons joint quelques réflexions & des dates; en-n, nous avons porté des jugemens ſur ces dif-érens Ecrits, & nous n'avons rien omis de ce qui ouvoit contribuer à en donner une juſte idée.

CATALOGUE DES CRITIQUES

Qui ont été faites contre les Comédies de Moliere,

ET DE QUELQUES APOLOGIES.

LES VÉRITABLES PRÉCIEUSES, Comédie en un Acte, en prose, dédiée à Monseigneur, Messire Henry-Louis Habert, Chevalier, Comte du Mesny-Habert, Seigneur de Montmort, la Brosse, le Perray, Fargis & autres lieux, Conseiller du Roi en tous ses Conseils, & Maître des Requêtes ordinaire de son Hôtel, *&c.* (*Signé*, Jean Ribou) avec une Préface très-injurieuse contre Moliere. Cette Piece est de Somaize, & a été imprimée en 1660. Le privilege est du 12 Janvier 1660.

LES VÉRITABLES PRÉCIEUSES, Comédie en un Acte, en prose, seconde édition, revue, corrigée & augmentée d'un *Dialogue des deux Précieuses sur les affaires de leur Communauté*, dédiée au même, par Jean Ribou, avec la même Préface & le même Privilege, & achevée d'imprimer pour la seconde fois le 6 Septembre 1660.

Digitized by Google

Dans le Dialogue qui eſt à la fin, & qui fait ſeule difference qui eſt entre ces deux éditions, ıe des deux Précieuſes parle du *Procès des récieuſes, en vers burleſques*, Comédie qui t du même Somaize, & d'une Piece à laquelle ı travaille, & qui doit avoir pour titre *la ompe funebre d'une Précieuſe.* On ne croit pas ı'elle ait été imprimée.

LE PROCÈS DES PRÉCIEUSES, ı vers burleſques, Comédie en un Acte, dé-iée à Madame la Marquiſe de Monloy, (*Signé*, omaize,) avec un Avis au Lecteur, à la fin du-uel l'Auteur promet la *Pompe funebre d'une 'récieuſe, avec toutes les cérémonies de ce fa-ieux convoi.* Le privilege eſt du 3 Mars 1660, & au nom d'Antoine Baudeau, Sieur de So-naize. Paris, *in*-12. Jean Ribou.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES, Comédie, repréſentée au Petit Bourbon, nouvel-ement miſe en vers, dédiée à Mademoiſelle Manciny, (*Signé*, Somaize) avec une Préface, enſuite de laquelle il y a une Elégie à la même Mademoiſelle Marie Manciny. Le privilege eſt du 3 Mars 1660. Paris, *in*-12. Jean Ribou.

Quoique nous mettions cette Piece au nombre des Critiques, ce n'en eſt point une en effet, puiſque ce ne ſont que les *Précieuſes* miſes fort mal en vers; mais l'Auteur n'y a point épargné Moliere dans la Préface, & c'eſt la raiſon pour laquelle nous en parlons.

Digitized by Google

SGANARELLE *ou* LE COCU IMAGINAIRE, Comédie en un Acte, en vers, dédiée à Monsieur Moliere, chef de la Troupe des Comédiens de Monsieur, frere unique du Roi, sans privilege & sans nom d'Imprimeur.

Cette Comédie fut imprimée pour la premiere fois par le sieur de Neufvillenaine, qui l'avoit retenue entiere, après en avoir vu les cinq ou six premieres représentations, & qui la dédia à Moliere. Les argumens qu'il a mis à la tête de chaque Scene sont extrêmement curieux, sur-tout par la peinture qu'il nous fait de la maniere dont le rôle de *Sganarelle* étoit représenté par Moliere. Il n'est pas étonnant que cette Piece ait été jouée plus de quarante fois, quoique ce fût en Eté, & que le mariage du Roi retînt la Cour hors de Paris. Quelques Auteurs volurent critiquer, mais ils ne furent pas écoutés.

LA COCUE IMAGINAIRE, Comédie en un Acte, en vers, dédiée à Mademoiselle Henriette ***, par F. D. (Doneau) avec un Avis au Lecteur. Le privilege, en date du 25 Juillet 1660, porte cet autre titre: *Les Amours d'Alcippe & de Céphise.* Paris, *in*-12. Jean Ribou.

Après avoir donné à Moliere tous les éloges imaginables, l'Auteur nous apprend que tout Paris ayant souhaité de voir ce qu'une femme, à qui il arriveroit la même chose qu'à *Sganarelle*, pourroit dire, & si elle auroit au-

nt de ſujet de ſe plaindre quand ſon mari lui anque de foi, que lui quand elle lui eſt infi- elle, il s'étoit déterminé à faire cette Comédie. ous n'en porterons aucun jugement, nous di- ons ſeulement que c'eſt de lui que nous tenons e que nous venons de rapporter touchant le rand ſuccès du *Cocu imaginaire.*

ZÉLINDE, Comédie, *ou* la véritable Critique de l'Ecole des Femmes, & la Cri- ique de la Critique, en un Acte, en proſe. ar le Sieur Donneaux de Vizé. Privilege du 5 Juillet 1663. Paris, *in*-12. Claude Barbin. Moliere y eſt appellé *Elomire*, qui eſt l'ana- ramme de ſon nom.

PANÉGYRIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES, *ou* la Converſation comi- ue ſur les Œuvres de M. de Moliere, en un Acte, en proſe, avec un Avis au Lecteur. Pri- ilege du 30 Octobre 1663. Paris, *in*-12. N. epingué. On n'en connoît point l'Auteur.

LA GUERRE COMIQUE, *ou* la Dé- enſe de l'Ecole des Femmes, par le Sieur de a Croix, dédiée à M. L. P. C. B. D. N. Q. rivilege du 13 Février 1664. Paris, *in*-12. ierre Bienfait, même année.

Cet Ouvrage eſt compoſé de différentes par- ies : les voici.

DIALOGUE BURLESQUE DE MOME ET D'A- OLLON.

Digitized by Google

DISPUTE PREMIERE. MELASIE, CLEONE, PHILINTE.

DISPUTE II. MELASIE, CLEONE, PHILINTE, ALCIPPE.

DISPUTE III. MELASIE, CLEONE, ROSIMON, ALCIPPE, PHILINTE.

DISPUTE. IV. MELASIE, CLEONE, PHILINTE, ALCIPPE, ALCIDOR.

DISPUTE DERNIERE. MELASIE, CLEONE, ALCIPPE, PHILINTE, ALCIDOR, DE LA RANCUNE.

A la fin de l'Exemplaire, le Libraire annonce que M. de la Croix eſt prêt de mettre ſous preſſe une troiſieme partie du Roman comique de M. Scarron.

LE PORTRAIT DU PEINTRE, *ou* la Contre-critique de l'Ecole des Femmes, Comédie en un Acte, en vers, repréſentée ſur le Théatre Royal de l'Hôtel de Bourgogne. Par le Sieur Bourſault. Privilege du 30 Octobre 1663. Paris, *in*-12. Jean Guignard, même année (*). Cette Piece eſt dédiée à S. A. S. Monſeigneur le Duc; il y a enſuite un Avis au Lecteur.

Ce fut pour répondre à Bourſault, que Moliere donna ſon *Inpromptu de Verſailles.*

(*) *Quoique le* Portrait du Peintre *ait peut-être paru, ſuivant la date du Privilege, avant la* Guerre comique, *on ne le met qu'après dans le Catalogue, parce que cette Piece a donné lieu à divers Ouvrages critiques qu'on a indiqués dans la ſuite.*

L'IN-

L'INPROMPTU DE L'HÔTEL DE CONDÉ, Comédie en un Acte, en vers, représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne. Paris, *in*-12. N. Pepingué, par privilege du 15 Janvier 1664, achevée d'imprimer le 19 du même mois.

Cette Piece est d'A. J. de Montfleury, & c'est une réponse à l'*Inpromptu de Versailles*, Comédie, dans laquelle Moliere avoit tourné en ridicule la maniere de déclamer des principaux Acteurs de l'Hôtel de Bourgogne; Montfleury pere n'y étoit pas ménagé.

LA VENGEANCE DES MARQUIS, *ou* Réponse à l'*Inpromptu de Versailles*, Comédie en un Acte, en prose, représentée sur le Théatre de Bourgogne. Paris, *in*-12. Etienne Loyson, 1664.

De Villiers, Comédien de l'Hôtel de Bourgogne, qui avoit aussi été joué dans l'*Inpromptu de Versailles*, en est l'Auteur.

LES AMOURS DE CALOTIN, Comédie en trois Actes, en vers, avec un Ballet à la fin, représentée sur le Théatre Royal du Marais, dédiée à très-haut & très-puissant Prince Christian-Louis, par la grace de Dieu, Duc de Mekelbourg, Prince du S. Empire, (*signé* Chevalier.*) Privilege du 30 Janvier 1664. Paris, *in*-12. Pierre Trabouillet.

(*) *Comédien du Marais, est Auteur de dix Comédies, dont voici les titres*: Les Galans ridicules, *ou* les Amours de Guillot & de Ragotin. Le Cartel ridi-

Le premier Acte de cette Comédie est totalement étranger au sujet, aussi-bien que la premiere Scene du second Acte ; tout s'y passe entre des Personnages qui n'ont point de rôle dans la Piece, & c'est une espece de Prologue où Moliere est loué beaucoup au commencement, & un peu critiqué à la fin.

Si l'on en croit Chevalier (page 5,) Moliere jouissoit de quatre parts. A l'égard de trois, cela n'étoit pas douteux, puisqu'il avoit celle d'Auteur, celle de sa femme, & la sienne comme Comédien.

OBSERVATIONS sur un Comédie de Moliere, intitulée le *Festin de Pierre*, par le Sieur de Rochemont. Paris, *in*-12. N. Pepingué, 1665. Par permission du 10 Mai 1665. (*Signé* d'Aubray.)

Il est facile de connoître que cet Ecrivain, en donnant ses Observations sur le *Festin de Pierre*, en a moins voulu faire la critique, dans laquelle cependant il traite Moliere de corrupteur de la jeunesse & d'athée, qu'il n'a eu dessein de se joindre à la cabale qui commençoit à se former contre *Tartuffe*, dont les trois premiers Actes avoient été représentés deux fois dans l'année

cule ; *ou* le Combat ridicule. Les Barbons amoureux, & rivaux de leurs fils. L'Intrigue des Carrosses à cinq sols. Les Amours de Calotin. Le Pédagogue amoureux. Les Aventures de nuit. Le Soldat poltron, *ou* Guillot poltron. La désolation des Filoux sur la défense des armes, *ou* les Malades qui se portent bien. La Disgrace des Domestiques.

Digitized by Google

564. (*) On peut juger de l'effet que ces re-ésentations produisirent, par les traits injurieux dont cet Ecrit est rempli.

RÉPONSE AUX OBSERVATIONS touant le *Festin de Pierre* de M. Moliere. Paris, -12. Gabriël Quinet, avec permission, 1665, ns nom d'Auteur.

On peut penser que le Sieur de Rochemont t un nom supposé, puisque celui qui lui réond en parle ainsi : *Mais lorsque je vois le Livre cet* Inconnu, *qui, sans se soucier du tort qu'il it à son prochain, ne songe qu'à usurper une putation d'homme de bien, je vous avoue que je saurois m'empêcher d'éclater ; & quoique je ignore pas que l'innocence se défend assez d'elleême, je ne puis que je ne blâme une insulte si ndamnable & si mal fondée.* Tout le reste de cette éponse est une apologie de Moliere.

LETTRE SUR LES OBSERVATIONS une Comédie du Sieur Moliere, intitulée *le estin de Pierre*. Paris, *in*-12. Gabriël Quinet, 665, avec permission, sans nom d'Auteur.

Cette Lettre mériteroit d'être imprimée en ntier ; elle justifie le jugement que nous avons orté sur le dessein de l'Auteur des *Observations ;* n voici la preuve, page 22. *A quoi songiez-ous, Moliere,* (dit l'Auteur de cette Lettre) *uand vous fîtes dessein de jouer les Tartuffes ? Si*

(*) *Voyez la Vie & les Ouvrages de Moliere, imrimés dans le premier tome de cette édition.*

vous n'aviez jamais eu cette penſée, votre Feſtin de Pierre ne ſeroit pas ſi criminel. Et plus bas, page 46 : *Savez-vous bien, Monſieur, où tout ce beau raiſonnement ſur l'athéiſme aboutit ? A une ſatyre de Tartuffe : l'Obſervateur n'avoit garde d'y manquer, puiſque ſes remarques ne ſont faites qu'à ce deſſein. Comme il ſait que tout le monde eſt déſabuſé, il a appréhendé que l'on ne le jouât, & c'eſt ce qui lui a fait mettre la main à la plume.*

Le reſte de la *Lettre* eſt entiérement en faveur de la Comédie de *Tartuffe*. Il falloit que depuis les deux repréſentations des trois premiers Actes, en 1664, l'alarme eût été bien grande, puiſque l'Auteur dit encore : *Moliere n'a fait que deux Pieces que les Tartuffes reprennent, dont l'une n'a pas été jouée.* En effet, la Comédie de Tartuffe, entiérement finie, ne fut repréſentée publiquement qu'en 1667.

Il y a à la ſuite de cette Lettre une *Apoſtille* dont nous profiterons : elle ſervira à faire connoître dans quel temps Louis XIV a donné une penſion à Moliere & à ſa Troupe, & leur a ordonné de prendre le titre de Comédiens du Roi. (C'eſt à la page 32, tout au commencement de *l'Apoſtille.*

Le Roi, qui fait tant de choſes avantageuſes pour la Religion, comme il l'avoue lui-même ; ce Monarque, qui occupe tous ſes ſoins pour la maintenir ; ce Prince, ſous qui l'on peut dire avec aſſurance, que l'héréſie eſt aux abois, & qu'elle tire continuellement à ſa fin ; ce grand Roi, qui n'a point donné de relâche ni de treve à l'impiété,

i l'a poursuivie par-tout, & ne lui a laissé au-n lieu de retraite, vient enfin de connoître que oliere est vraiment diabolique, que diabolique son cerveau, & que c'est un diable incarné; &, ur le punir comme il le mérite, il vient d'ajou-une nouvelle pension à celle qu'il lui faisoit onneur de lui donner comme Auteur, lui ayant nné cette seconde pension, & à toute sa Troupe, nme à ses Comédiens. C'est un titre qu'il leur a nmandé de prendre; & c'est par là qu'il a voulu re connoître qu'il ne se laisse pas surprendre c Tartuffes; & qu'il connoît le mérite de ceux l'on veut opprimer dans son esprit, comme il noît souvent les vices de ceux qu'on lui veut re estimer.

LETTRE écrite sur la Comédie du *Misanthrope*. On l'attribue à M. de Visé, & l'on étend que Moliere n'en fut point content. ous voyons cependant qu'en 1667 (*) on l'a se à la tête d'une édition *in*-12. de cette Comédie.

LETTRE sur la Comédie de *l'Imposteur*, -12. 1667, sans nom d'Auteur ni d'Impri-ur. Pour en donner une juste idée, nous nous virons de l'*Avis* qui est au commencement.

(*) *Jean Ribou, avec un* Avis au Lecteur. *Mo-e lui en avoit cédé le privilege, qu'il avoit obtenu son nom le 21 Juin 1666. Le même* Avis du Li-aire *a été conservé dans le Recueil général des uvres de Moliere, donnée en 1682 par Denis erry; Claude Barbin, & Pierre Trabouillet.*

Cette Lettre eſt compoſée de deux parties : la premiere eſt une relation de la repréſentation de l'Impoſteur, (Acte par Acte, & Scene par Scene) *& la derniere conſiſte en deux réflexions ſur cette Comédie. Pour ce qui eſt de la relation, on a crû qu'il étoit à propos d'avertir ici que l'Auteur n'a vu la Piece qu'il rapporte, que la ſeule fois qu'elle a été repréſentée en Public*, c'eſt-à-dire, le 5 Août 1667.

Il y a ici deux choſes à obſerver : l'une, que le titre ſous lequel cette Comédie parut pour la premiere fois, fut celui de *l'Impoſteur ;* & l'autre, que l'Auteur de cette Lettre donne le nom de *Panulphe* au perſonnage que nous appellons aujourd'hui *Tartuffe*.

LA CRITIQUE DU TARTUFFE, Comédie en un Acte, en vers, ſans nom d'Auteur. Paris, *in*-12. 1670. Gabriël Quinet. Privilege du 17 Novembre 1669.

Cette Comédie eſt précédée d'une *Lettre ſatyrique ſur le Tartuffe, écrite à l'Auteur de la Critique.*

Tout le fruit qu'on peut tirer de cette *Critique*, c'eſt de voir que le premier nom que Moliere avoit donné à ſon *Impoſteur*, étoit celui de *Panulphe*. Au reſte, l'Auteur y fait de mauvaiſes applications de quelques vers de Moliere, & ſur-tout dans la Scene huitieme, qui eſt tout à fait licentieuſe.

ELOMIRE HYPOCONDRE, *ou* LES MÉDECINS VENGÉS, Comédie

cinq Actes, en vers, par M. le Boulanger Chaluſſay. Paris, *in*-12. Charles de Sercy, 70. Privilege du premier Décembre 1669, c une Préface.

l n'eſt pas aiſé de rendre compte de cette Co- die; c'eſt un aſſemblage de choſes ſi monſ- euſes, qu'il ſatisferoit peu le Lecteur. Si l'Au- r a prétendu nous donner le véritable portrait Moliere, il s'eſt fort trompé.

l paroît qu'*Elomire Hypocondre* a été la der- re critique imprimée contre Moliere. Nous rons par rapporter ce qui s'eſt paſſé à l'occa- n de la Comédie des *Femmes ſavantes.*

Le *Mercure* de 1673 nous apprend cette par- larité : *Sur les bruits qui couroient que M. liere avoit voulu jouer Ménage & l'Abbé Co- , cet Auteur ſe juſtifia par une harangue qu'il au Public deux jours avant la premiere repré- tation de ſa Piece.*

On dit (*) *que les Femmes ſavantes de Moliere t Meſdemoiſelles de ... & l'on me veut faire roire que je ſuis le ſavant qui parle d'un ton x. Ce ſont choſes cependant que Moliere déſa- oit. Mais le Triſſotin de cette même Comédie l'Abbé Cotin ; juſques là, que Moliere fit eter un de ſes habits, pour le faire porter à ui qui faiſoit ce perſonnage dans ſa Piece. La ne où Vadius ſe brouille avec Triſſotin, parce il critique le ſonnet ſur la fievre, qu'il ne ſait être de Triſſotin, s'eſt paſſée véritablement*

*) *Voyez* Menagiana, *tome* 3. *p.* 23. *Paris,* 12. 1715. *Florentin Delaune.*

chez M. B... Ce fut M. Despréaux qui la donna à Moliere.

Moliere (*) *joua d'abord Cotin sous le nom de Tricotin, que plus malicieusement, sous prétexte de mieux déguiser, il changea depuis en Trissotin, équivalent à trois fois sot. Jamais homme, excepté Montmaur, n'a tant été turlupiné que le pauvre Cotin. On fit en 1682, peu de tems après sa mort, ces quatre vers :*

Savez-vous en quoi Cotin
Differe de Trissotin ?
Cotin a fini ses jours,
Trissotin vivra toujours.

(*) *Addition de M. de la Monnoie.*

APPROBATION.

J'Ai lu, par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, les *Œuvres de Moliere*, avec les augmentations qui ont été ajoutées à cette nouvelle édition. Fait à Paris ce 8 Novembre 1748.

JOLLY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre. A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé MICHEL-ETIENNE DAVID, Pere, ancien Conſul, Libraire à Paris, & ancien Adjoint de ſa Communauté, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titre : *Les Caracteres de Théophraſte, par la Bruyere, avec les Notes de M. Coſte ; Œuvres de Pierre & Thomas Corneille, de Racine & de Moliere ; Fables de la Fontaine, & Œuvres diverſes de la Fontaine ; Loix Civiles, par Domat, avec les augmentations de M. d'Héricourt ;* s'il Nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire réimprimer leſdits Livres en un ou pluſieurs volumes, autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royau-

Digitized by Google

me, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de l'expiration des précédens Privileges. Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changemens, ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : que la réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes : que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant de les exposer en vente, les Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, le Sieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très cher & féal Chevalier le Sieur D'AGUESSEAU, Chan-

Digitized by Google

lier de France ; le tout à peine de nullité des ·éſentes. Du contenu deſquelles vous man- ›ns & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, ı ſes ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement, ns ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou npêchement. Voulons que la copie des Préſen- s, qui ſera imprimée tout au long au commen- ment ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenue pour ıement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées ır l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secré- ires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Com- ıandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur : requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous ctes requis & néceſſaires, ſans demander autre ermiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, :harte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le reizieme jour du mois de Novembre, l'an de grace nil ſept cent quarante-quatre, & de notre Regne e trentieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX de la Chambre Royale les Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 384. fol. 324, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 23 Novembre 1744.

Signé, VINCENT, Syndic.

Digitized by Google

MÉMOIRES
SUR
LA VIE ET LES OUVRAGES
DE MOLIERE,

Par M. DE VOLTAIRE.

AVERTISSEMENT.

CEt Ouvrage était deſtiné à être imprimé à la tête du MOLIERE, *in-4°. édition de Paris. On pria un homme très-connu, de faire cette Vie & ces courtes analyſes, deſtinées à être placées au-devant de chaque Piece. M. Rouillé, chargé alors du département de la Librairie, donna la préférence à un nommé la Serre. C'eſt de quoi on a plus d'un exemple. L'Ouvrage de l'infortuné rival de la Serre fut imprimé très-mal à propos, puiſqu'il ne convenait qu'à l'édition de Moliere. On nous a dit que quelques curieux deſiraient une nouvelle édition de cette bagatelle. Nous la donnons, malgré la répugnance de l'Auteur écraſé par la Serre.*

Digitized by Google

VIE DE MOLIERE.

LE goût de bien des Lecteurs pour les choſes rivoles, & l'envie de faire un volume de ce qui e devrait remplir que peu de pages, ſont cauſe ue l'hiſtoire des Hommes célebres eſt preſque ujours gâtée par des détails inutiles, & des ontes populaires auſſi faux qu'inſipides. On y joute ſouvent des critiques injuſtes de leurs Ou-rages. C'eſt ce qui eſt arrivé dans l'édition de Racine, faite à Paris en 1728. On tâchera d'évi-er cet écueil dans cette courte Hiſtoire de la Vie le Moliere; on ne dira de ſa propre perſonne, ue ce qu'on a cru vrai & digne d'être rapporté; & on ne hazardera ſur ſes Ouvrages rien qui ſoit ontraire aux ſentimens du Public éclairé.

Jean-Baptiſte Poquelin nâquit à Paris en 1620, dans une maiſon qui ſubſiſte encor ſous es piliers des Halles. Son pere, Jean-Baptiſte Poquelin, Valet-de-chambre-Tapiſſier chez le Roi, Marchand Frippier, & Anne Boutet ſa nere, lui donnerent une éducation trop confor-me à leur état, auquel ils le deſtinaient: il reſta juſqu'à quatorze ans dans leur boutique, n'ayant rien appris, outre ſon métier, qu'un peu à lire & à écrire. Ses parens obtinrent pour lui la ſur-vivance de leur charge chez le Roi, mais ſon génie l'appellait ailleurs. On a remarqué que

Digitized by Google

preſque tous ceux qui ſe ſont fait un nom dans les beaux Arts, les ont cultivés malgré leurs parens, & que la nature a toujours été en eux plus forte que l'éducation.

Poquelin avait un grand-pere qui aimait la Comédie, & qui le menait quelquefois à l'Hôtel de Bourgogne. Le jeune homme ſentit bientôt une averſion invincible pour la profeſſion. Son goût pour l'étude ſe développa ; il preſſa ſon grand-pere d'obtenir qu'on le mît au College, & il arracha enfin le conſentement de ſon pere, qui le mit dans une penſion, & l'envoya externe aux Jéſuites, avec la répugnance d'un Bourgeois qui croyait la fortune de ſon fils perdue, s'il étudiait.

Le jeune Poquelin fit au College les progrès qu'on devait attendre de ſon empreſſement à y entrer. Il y étudia cinq années ; il y ſuivit le cours des claſſes d'Armand de Bourbon, premier Prince de Conti, qui depuis fut le protecteur des Lettres & de Moliere.

Il y avait alors dans ce College deux enfans, qui eurent depuis beaucoup de réputation dans le monde. C'était *Chapelle* & *Bernier* : celui-ci, connu par ſes voyages aux Indes ; & l'autre, célebre par quelques vers naturels & aiſés, qui lui ont fait d'autant plus de réputation, qu'il ne rechercha pas celle d'Auteur.

L'Huillier, homme de fortune, prenait un ſoin ſingulier de l'éducation du jeune Chapelle, ſon fils naturel ; & pour lui donner de l'émulation, il faiſoit étudier avec lui le jeune Bernier, dont les

Digitized by Google

ırens étaient mal à leur aiſe. Au lieu même de ɔnner à ſon fils naturel un Précepteur ordiıire & pris au hazard, comme tant de peres en ent avec un fils légitime qui doit porter leur ɔm, il engagea le céleble Gaſſendi à ſe charr de l'inſtruire.

Gaſſendi ayant démêlé de bonne heure le gée de Poquelin, l'aſſocia aux études de Chapelle de Bernier. Jamais plus illuſtre Maître n'eut plus dignes Diſciples. Il leur enſeigna ſa Phiſophie d'Epicure, qui, quoiqu'auſſi fauſſe que s autres, avait au moins plus de méthode & us de vraiſemblance que celle de l'Ecole, & en avoit pas la barbarie.

Poquelin continua de s'inſtruire ſous Gaſſen-. Au ſortir du College, il reçut de ce Philoophe les principes d'une morale plus utile que phyſique, & il s'écarta rarement de ces prinɔes dans le cours de ſa vie.

Son pere étant devenu infirme & incapable de rvir, il fut obligé d'exercer les fonctions de ſon nploi auprès du Roi. Il ſuivit Louis XIII dans aris. Sa paſſion pour la Comédiequi, l'avoit déɾminé à faire ſes études, ſe réveilla avec force.

Le Théatre commençait à fleurir alors : cette ırtie des Belles-Lettres, ſi mépriſée quand elle t médiocre, contribue à la gloire d'un Etat, ıand elle eſt perfectionnée.

Avant l'année 1625, il n'y avait point de omédiens fixes à Paris. Quelques farceurs al-ient, comme en Italie, de Ville en Ville. Ils uaient les Pieces de *Hardy*, de *Moncrétien*,

Digitized by Google

ou de *Baltazar Baro*. Ces Auteurs leurs vendaient leurs Ouvrages dix écus piece.

Pierre Corneille tira le Théatre de la barbarie & de l'aviliſſement, vers l'année 1630. Ses premieres Comédies, qui étaient auſſi bonnes pour ſon ſiecle, qu'elles ſont mauvaiſes pour le nôtre, furent cauſe qu'une Troupe de Comédiens s'établit à Paris. Bientôt après, la paſſion du Cardinal de Richelieu pour les Spectacles mit le goût de la Comédie à la mode; & il y avait plus de ſociétés particulieres qui repréſentoient alors, que nous n'en voyons aujourd'hui.

Poquelin s'aſſocia avec quelques jeunes gens qui avaient du talent pour la déclamation; ils jouaient au fauxbourg Saint-Germain & au quartier Saint-Paul. Cette ſociété éclipſa bientôt toutes les autres; on l'appella *l'illuſtre Théatre*. On voit par une Tragédie de ce tems-là, intitulée *Artaxerce*, d'un nommé *Magnon*, & imprimée en 1645, qu'elle fut repréſentée ſur *l'illuſtre Théatre*.

Ce fut alors que Poquelin ſentant ſon génie, ſe réſolut de s'y livrer tout entier, d'être à la fois Comédien & Auteur, & de tirer de ſes talents de l'utilité & de la gloire.

On ſait que chez les Athéniens, les Auteurs jouaient ſouvent dans leurs Pieces, & qu'ils n'étaient point déshonorés pour parler avec grace en public devant leurs Concitoyens. Il fut plus encouragé par cette idée,

Digitized by Google

idée, que retenu par les préjugés de son siecle Il prit le nom de *Moliere*, & il ne fit, en changeant de nom, que suivre l'exemple des Comédiens d'Italie, & de ceux de l'Hôtel de Bourgogne. L'un, dont le nom de famille était *Le Grand*, s'appellait *Belleville*, dans la Tragédie; & *Turlupin*, dans la farce; d'où vient le mot de *turlupinage*. *Hugues Gueret* était connu dans les Pieces sérieuses sous le nom de *Fléchelles*; dans la farce il jouait toujours un certain Rôle qu'on appellait *Gautier-Garguille*. De même, *Arlequin* & *Scaramouche* n'étaient connus que sous ce nom de Théatre. Il y avait déja eu un Comédien appellé *Moliere*, Auteur de la Tragédie de *Polixene*.

Le nouveau Moliere fut ignoré pendant tout le tems que durerent les guerres civiles en France : il employa ces années à cultiver son talent, & à préparer quelques Pieces. Il avait fait un Recueil de Scenes Italiennes, dont il faisait de petites Comédies pour les Provinces. Ces premiers essais très-informes, tenaient plus du mauvais Théatre Italien où il les avait pris, que de son génie, qui n'avait pas eu encore l'occasion de se développer tout entier. Le génie s'étend & se resserre par tout ce qui nous environne. Il fit donc pour la Province le *Docteur amoureux*, les *trois Docteurs rivaux*, le *Maître d'Ecole*; Ouvrages dont il ne reste que le titre. Quelques curieux ont conservé deux Pieces de Moliere dans ce genre; l'une est le

Médecin volant ; & l'autre, la *Jalousie de Barbouille*. Elles sont en prose, & écrites en entier. Il y a quelques phrases & quelques incidens de la premiere, qui nous sont conservés dans le *Médecin malgré lui* ; & on trouve dans la *Jalousie de Barbouille* un canevas, quoiqu'informe, du troisieme Acte de *George Dandin*.

La premiere Piece réguliere, en cinq Actes, qu'il composa, fut *l'Etourdi*. Il représenta cette Comédie à Lyon, en 1658. Il y avait dans cette Ville une Troupe de Comédiens de campagne, qui fut abandonnée dès que celle de Moliere parut.

Quelques Acteurs de cette ancienne Troupe se joignirent à Moliere, & il partit de Lyon pour les Etats de Languedoc, avec une Troupe assez complette, composée principalement de deux freres, nommés *Gros-René*, de *Duparc*, d'un Pâtissier de la rue Saint-Honoré, de la *Duparc*, de la *Béjart*, & de la *De Brie*.

Le Prince de Conti, qui tenait les Etats de Languedoc à Béziers, se souvint de Moliere, qu'il avait vu au College ; il lui donna une protection distinguée. Il joua devant lui *l'Etourdi*, le *Dépit amoureux*, & les *Précieuses ridicules*.

Cette petite Piece des Précieuses faite en Province, prouve assez que son Auteur n'avait eu en vue que les ridicules des Provinciales ; mais il se trouva depuis, que l'Ouvrage pouvoit corriger & la Cour & la Ville.

Moliere avait alors trente-quatre ans ; c'est

Digitized by Google

l'âge où Corneille fit le Cid. Il eſt bien difficile de réuſſir avant cet âge dans le genre dramatique, qui exige la connoiſſance du monde & du cœur humain.

On prétend que le Prince de Conti voulut alors faire Moliere ſon Secrétaire, & qu'heureuſement pour la gloire du Théatre Français, Moliere eut le courage de préférer ſon talent à un poſte honorable. Si ce fait eſt vrai, il fait également honneur au Prince & au Comédien.

Après avoir couru quelque tems toutes les Provinces, & avoir joué à Grenoble, à Lyon, à Rouen, il vint enfin à Paris en 1658. Le Prince de Conti lui donna accès auprès de Monſieur, frere unique du Roi Louis XIV. Monſieur le préſenta au Roi & à la Reine-Mere. Sa Troupe & lui repréſenterent la même année devant Leurs Majeſtés la Tragédie de *Nicomede*, ſur un Théatre élevé par ordre du Roi dans la ſalle des Gardes du vieux Louvre.

Il y avait depuis quelque tems des Comédiens établis à l'Hôtel de Bourgogne. Ces Comédiens aſſiſterent au début de la nouvelle Troupe. Moliere, après la repréſentation de Nicomede, s'avança ſur le bord du Théatre, & prit la liberté de faire au Roi un diſcours, par lequel il remerciait Sa Majeſté de ſon indulgence, & louait adroitement les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, dont il devait craindre la jalouſie: il finit en demandant la permiſſion de donner une Piece d'un Acte, qu'il avait jouée en Province.

La mode de repréſenter ces petites farces après de grandes Pieces, étoit perdue à l'Hôtel de Bourgogne. Le Roi agréa l'offre de Moliere, & l'on joua dans l'inſtant le *Docteur amoureux*. Depuis ce tems l'uſage a toujours continué de donner de ces Pieces d'un Acte, ou de trois, après les Pieces de cinq.

On permit à la Troupe de Moliere de s'établir à Paris ; ils s'y fixerent, & partagerent le Théatre du petit Bourbon avec les Comédiens Italiens, qui en étaient en poſſeſſion depuis quelques années.

La Troupe de Moliere jouait ſur le Théatre les Mardis, les Jeudis & les Samedis, & les Italiens les autres jours.

La Troupe de l'Hôtel de Bourgogne ne jouait auſſi que trois fois la ſemaine, excepté lorſqu'il y avait des Pieces nouvelles.

Dès-lors la Troupe de Moliere prit le titre de *la Troupe de Monſieur*, qui était ſon Protecteur. Deux ans après, en 1660, il leur accorda la ſalle du Palais Royal. Le Cardinal de Richelieu l'avait fait bâtir pour la repréſentation de *Mirame*, Tragédie, dans laquelle ce Miniſtre avoit compoſé plus de cinq cens vers. Cette ſalle eſt auſſi mal conſtruite que la Piece pour laquelle elle fut bâtie, & je ſuis obligé de remarquer à cette occaſion, que nous n'avons aujourd'hui aucun Théatre ſupportable ; c'eſt une barbarie gothique, que les Italiens nous reprochent avec raiſon. Les bonnes Pieces ſont en France, & les belles ſalles en Italie.

Digitized by Google

La Troupe de Moliere eut la jouiſſance de cette ſalle juſqu'à la mort de ſon Chef. Elle fut alors accordée à ceux qui eurent le privilege de l'Opéra ; quoique ce vaiſſeau ſoit moins propre encore pour le chant, que pour la déclamation.

Depuis l'an 1658, juſqu'à 1673, c'eſt-à-dire, en quinze années de tems, il donna toutes ſes Pieces, qui ſont au nombre de trente. Il voulut jouer dans le tragique, mais il n'y réuſſit pas ; il avait une volubilité dans la voix, & une eſpece de hoquet, qui ne pouvait convenir au genre ſérieux, mais qui rendoit ſon jeu comique plus plaiſant. La femme d'un des meilleurs Comédiens que nous ayons eus, a donné ce portrait-ci de Moliere.

» Il n'était ni trop gras, ni trop maigre ; » il avoit la taille plus grande que petite, le » port noble, la jambe belle ; il marchait gra- » vement, avait l'air très-ſérieux, le nez gros, » la bouche grande, les levres épaiſſes, le teint » brun, les ſourcils noirs & forts, & les divers » mouvemens qu'il leur donnait lui rendaient la » phyſionomie extrêmement comique. A l'égard » de ſon caractere, il était doux, complaiſant, » généreux ; il aimait fort à haranguer ; & » quand il liſait ſes Pieces aux Comédiens, il » voulait qu'ils y amenaſſent leurs enfans, » pour tirer des conjectures de leur mouvement » naturel.

Moliere ſe fit dans Paris un très-grand nombre de Partiſans, & preſque autant d'en-

nemis. Il accoutuma le Public, en lui faiſant connaître la bonne Comédie, à le juger lui-même très-ſévérement. Les mêmes Spectateurs qui applaudiſſaient aux Pieces médiocres des autres Auteurs, relevaient les moindres défauts de Moliere avec aigreur. Les hommes jugent de nous par l'attente qu'ils en ont conçue; & le moindre défaut d'un Auteur célebre, joint avec les malignités du Public, ſuffit pour faire tomber un bon Ouvrage. Voilà pourquoi *Britannicus* & les *Plaideurs* de M. Racine furent ſi mal reçus; voilà pourquoi l'*Avare*, le *Miſanthrope*, les *Femmes ſavantes*, l'*Ecole des Femmes* n'eurent d'abord aucun ſuccès.

Louis XIV, qui avoit un goût naturel & l'eſprit très-juſte, ſans l'avoir cultivé, ramena ſouvent par ſon approbation la Cour & la Ville aux Pieces de Moliere. Il eût été plus honorable pour la Nation, de n'avoir pas beſoin des déciſions de ſon Maître pour bien juger. Moliere eut des ennemis cruels, ſur-tout les mauvais Auteurs du tems, leurs protecteurs, & leurs cabales: ils ſuſciterent contre lui les dévots; on lui imputa des Livres ſcandaleux; on l'accuſa d'avoir joué des hommes puiſſans, tandis qu'il n'avait joué que les vices en général; & il eût ſuccombé ſous ces accuſations, ſi ce même Roi, qui encouragea & qui ſoutint Racine & Deſpréaux, n'eût pas auſſi protégé Moliere.

Il n'eut à la vérité qu'une penſion de mille livres, & ſa Troupe n'en eut qu'une de ſept.

Digitized by Google

La fortune qu'il fit par le ſuccès de ſes Ouvrages, le mit en état de n'avoir rien de plus à ſouhaiter : ce qu'il retirait du Théatre, avec ce qu'il avait placé, allait à trente mille livres de rente ; ſomme qui, en ce tems-là, faiſait preſque le double de la valeur réelle de pareille ſomme d'aujourd'hui.

Le crédit qu'il avoit auprès du Roi, paraît aſſez par le Canonicat qu'il obtint pour le fils de ſon Médecin. Ce Médecin s'appellait Mauvilain. Tout le monde ſait qu'étant un jour au dîné du Roi : *Vous avez un Médecin*, dit le Roi à Moliere ; *que vous fait-il ? Sire*, répondit Moliere, *nous cauſons enſemble, il m'ordonne des remedes, je ne les fais point, & je guéris.*

Il faiſait de ſon bien un uſage noble & ſage : il recevait chez lui des hommes de la meilleure compagnie, les Chapelles, les Jonſacs, les Desbarreaux, &c. qui joignaient la volupté & la philoſophie. Il avait une maiſon de campagne à Auteuil, où il ſe délaſſait ſouvent avec eux des fatigues de ſa profeſſion, qui ſont bien plus grandes qu'on ne penſe. Le Maréchal de Vivonne, connu par ſon eſprit, & par ſon amitié pour Deſpreaux, allait ſouvent chez Moliere, & vivait avec lui comme Lélius avec Térence. Le grand Condé exigeait de lui qu'il le vînt voir ſouvent, & diſait qu'il trouvait toujours à apprendre dans ſa converſation.

Moliere employait une partie de ſon revenu en libéralités, qui allaient beaucoup plus loin

Digitized by Google

que ce qu'on appelle, dans d'autres hommes, des charités. Il encourageoit ſouvent par des préſens conſidérables de jeunes Auteurs qui marquaient du talent : c'eſt peut-être à Moliere que la France doit Racine. Il engagea le jeune Racine, qui ſortait de Port-Royal, à travailler pour le Théatre dès l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit compoſer la Tragédie de *Théagene & Cariclée ;* & quoique cette Piece fût trop faible pour être jouée, il fit préſent au jeune Auteur de cent louis, & lui donna le plan des *Freres ennemis.*

Il n'eſt peut-être pas inutile de dire, qu'environ dans le même tems, c'eſt-à-dire, en 1661, Racine ayant fait une Ode ſur le mariage de Louis XIV, M. Colbert lui envoya cent louis au nom du Roi.

Il eſt très-triſte pour l'honneur des Lettres, que Moliere & Racine aient été brouillés depuis ; de ſi grands génies, dont l'un avait été le bienfaiteur de l'autre, devaient être toujours amis.

Il éleva & il forma un autre homme, qui par la ſupériorité de ſes talens, & par les dons ſinguliers qu'il avait reçus de la nature, mérite d'être connu de la poſtérité. C'était le Comédien Baron, qui a été unique dans la Tragédie & dans la Comédie. Moliere en prit ſoin comme de ſon propre fils.

Un jour Baron vint lui annoncer qu'un Comédien de campagne, que la pauvreté empêchait de ſe préſenter, lui demandait quelque léger ſecours pour aller joindre ſa Troupe.

Troupe. Moliere ayant ſu que c'était un nommé Mondorge, qui avait été ſon camarade, demanda à Baron combien il croyait qu'il fallait lui donner ? Celui-ci répondit au hazard : *Quatre Piſtoles. Donnez-lui quatre piſtoles pour moi*, lui dit Moliere ; *en voilà vingt qu'il faut que vous lui donniez pour vous ;* & il joignit à ce préſent, celui d'un habit magnifique. Ce ſont des petits faits, mais ils peignent le caractere.

Un autre trait mérite plus d'être rapporté. Il venait de donner l'aumône à un pauvre. Un inſtant après, le pauvre court après lui, & lui dit : *Monſieur, vous n'aviez peut-être pas deſſein de me donner un louis d'or, je viens vous le rendre. Tiens, mon ami*, dit Moliere, *en voilà un autre ;* & il s'écria : *Où la vertu va-t-elle ſe nicher !* Exclamation qui peut faire voir qu'il réfléchiſſait ſur tout ce qui ſe préſentait à lui, & qu'il étudiait par-tout la nature en homme qui la voulait peindre.

Moliere, heureux par ſes ſuccès & par ſes protecteurs, par ſes amis & par ſa fortune, ne le fut pas dans ſa maiſon. Il avait épouſé en 1661, une jeune fille, née de la Béjart & d'un Gentilhomme nommé Modene. On diſait que Moliere en était le pere : le ſoin avec lequel on avait répandu cette calomnie, fit que pluſieurs perſonnes prirent celui de la réfuter. On prouva que Moliere n'avait connu la mere qu'après la naiſſance de cette fille. La diſproportion d'âge, & les dangers auxquels une Comédienne jeune & belle eſt expoſée, rendirent ce ma-

riage malheureux ; & Moliere, tout Philoſophe qu'il était d'ailleurs, eſſuya dans ſon domeſtique les dégoûts, les amertumes, & quelquefois les ridicules, qu'il avait ſi ſouvent joués ſur le Théatre. Tant il eſt vrai que les hommes qui ſont au-deſſus des autres par les talens, s'en rapprochent preſque toujours par les faibleſſes. Car pourquoi les talens nous mettraient-ils au-deſſus de l'humanité ?

La derniere Piece qu'il compoſa, fut *le Malade imaginaire*. Il y avait quelque tems que ſa poitrine était attaquée, & qu'il crachait quelquefois dû ſang. Le jour de la troiſieme repréſentation, il ſe ſentit plus incommodé qu'auparavant : on lui conſeilla de ne point jouer ; mais il voulut faire un effort ſur lui-même, & cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulſion en prononçant *juro*, dans le divertiſſement de la réception du Malade imaginaire. On le rapporta mourant chez lui, rue de Richelieu. Il fut aſſiſté quelques momens par deux de ces Sœurs Religieuſes qui viennent quêter à Paris pendant le Carême, & qu'il logeait chez lui. Il mourut entre leurs bras, étouffé par le ſang qui lui ſortait par la bouche, le 17 Février 1673, agé de cinquante-trois ans. Il ne laiſſa qu'une fille, qui avait beaucoup d'eſprit. Sa veuve épouſa un Comédien nommé Guerin.

Le malheur qu'il avoit eu de ne pouvoir mourir avec les ſecours de la Religion, & la prévention contre la Comédie, furent cauſe

Digitized by Google

qu'on refusa de l'enterrer. Le Roi le regrettait ; & ce Monarque, dont il avait été le Domestique & le Pensionnaire, eut la bonté de prier l'Archevêque de Paris de le faire inhumer dans une Eglise. Le Curé de Saint Eustache, sa Paroisse, ne voulut pas s'en charger. La populace, qui ne connoissait dans Moliere que le Comédien, & qui ignorait qu'il avait été un excellent Auteur, un Philosophe, un grand homme en son genre, s'attroupa en foule à la porte de sa maison le jour du convoi : sa veuve fut obligée de jetter de l'argent par les fenêtres ; & ces misérables, qui auroient, sans savoir pourquoi, troublé l'enterrement, accompagnerent le corps avec respect.

La difficulté qu'on fit de lui donner la sépulture, & les injustices qu'il avait essuyées pendant sa vie, engagerent le fameux Pere Bouhours à composer cette espece d'épitaphe, qui de toutes celles qu'on fit pour Moliere, est la seule qui mérite d'être rapportée, & la seule qui ne soit pas dans cette fausse & mauvaise histoire qu'on a mise jusqu'ici au-devant de ses Ouvrages.

Tu réformas & la Ville & la Cour ;
Mais quelle en fut la récompense ?
Les Français rougiront un jour
De leur peu de reconnaissance.
Il leur fallut un Comédien
Qui mît à les polir sa gloire & son étude.
Mais, Moliere, à ta gloire il ne manquerait rien,
Si parmi les défauts que tu peignis si bien,
Tu les avaient repris de leur ingratitude.

Non-ſeulement j'ai omis dans cette Vie de Moliere les contes populaires touchant Chapelle & ſes amis ; mais je ſuis obligé de dire que ces contes, adoptés par Grimareſt, ſont très-faux. Le feu Duc de Sully, le dernier Prince de Vendôme, l'Abbé de Chaulieu, qui avaient beaucoup vécu avec Chapelle, m'ont aſſuré que toutes ces hiſtoriettes ne méritaient aucune créance.

L'ÉTOURDI,

OU

LES CONTRE-TEMS,

Comédie en vers & en cinq Actes, jouée d'abord à Lyon en 1653, & à Paris au mois de Décembre 1658, ſur le Théatre du petit Bourbon.

CEtte Piece eſt la premiere Comédie que Moliere ait donnée à Paris : elle eſt compoſée de pluſieurs petites intrigues aſſez indépendantes les unes des autres ; c'était le goût du Théatre Italien & Eſpagnol, qui s'était introduit à Paris. Les Comédies n'étaient alors que des tiſſus d'aventures ſingulieres, où l'on n'avait guere ſongé à peindre les mœurs. Le Théatre n'était point, comme il le doit être, la repréſentation de la vie humaine. La coutume humiliante pour

l'humanité, que les hommes puiſſans avaient pour lors, de tenir des fous auprès d'eux, avait infecté le Théatre ; on n'y voyait que de vils bouffons, qui étaient les modeles de nos Jodelets ; & on ne repréſentait que le ridicule de ces miſérables, au lieu de jouer celui de leurs Maîtres. La bonne Comédie ne pouvait être connue en France, puiſque la ſociété & la galanterie, ſeules ſources du bon comique, ne faiſaient que d'y naître. Ce loiſir dans lequel les hommes rendus à eux-mêmes ſe livrent à leur caractere & à leur ridicule, eſt le ſeul tems propre pour la Comédie ; car c'eſt le ſeul où ceux qui ont le talent de peindre les hommes aient l'occaſion de les bien voir, & le ſeul pendant lequel les Spectacles puiſſent être fréquentés aſſiduement. Auſſi ce ne fut qu'après avoir bien vu la Cour & Paris, & bien connu les hommes, que Moliere les repréſenta avec des couleurs ſi vraies & ſi durables.

Les Connaiſſeurs ont dit que *l'Etourdi* devrait ſeulement être intitulé, *les Contre-tems*. Lélie, en rendant une bourſe qu'il a trouvée, en ſecourant un homme qu'on attaque, fait des actions de généroſité, plutôt que d'étourderie. Son valet paraît plus étourdi que lui, puiſqu'il n'a preſque jamais l'attention de l'avertir de ce qu'il veut faire. Le dénouement, qui a trop ſouvent été l'écueil de Moliere, n'eſt pas meilleur ici que dans ſes autres Pieces : cette faute eſt plus inexcuſable dans une Piece d'intrigue, que dans une Comédie de caractere.

On eſt obligé de dire (& c'eſt principalement aux Etrangers qu'on le dit) que le ſtyle de cette Piece eſt faible & négligé, & que ſur-tout il y a beaucoup de fautes contre la langue. Non-ſeulement il ſe trouve, dans les Ouvrages de cet admirable Auteur, des vices de conſtruction, mais auſſi pluſieurs mots impropres & ſurannés. Trois des plus grands Auteurs du ſiecle de Louis XIV, Moliere, la Fontaine & Corneille, ne doivent être lus qu'avec précaution par rapport au langage. Il faut que ceux qui apprennent notre langue dans les Ecrits des Auteurs célebres, y diſcernent ces petites fautes, & qu'ils ne les prennent pas pour des autorités.

Au reſte, *l'Etourdi* eut plus de ſuccès que *le Miſanthrope*, *l'Avare* & *les Femmes ſavantes* n'en eurent depuis. C'eſt qu'avant *l'Etourdi* on ne connaiſſait pas mieux, & que la réputation de Moliere ne faiſait pas encore d'ombrage. Il n'y avait alors de bonne Comédie au Théatre François, que *le Menteur*.

LE DÉPIT AMOUREUX,

Comédie en vers & en cinq Actes, repréſentée au Théatre du petit Bourbon en 1658.

LE Dépit amoureux fut joué à Paris immédiatement après l'Etourdi. C'eſt encore une Piece d'intrigue, mais d'un autre genre que la précédente. Il n'y a qu'un ſeul nœud dans le Dé-

pit amoureux. Il eſt vrai qu'on a trouvé le déguiſement d'une fille en garçon, peu vraiſemblable. Cette intrigue a le défaut d'un roman, ſans en avoir l'intérêt. Et le cinquieme Acte, employé à débrouiller ce roman, n'a paru ni vif, ni comique. On a admiré dans le Dépit amoureux la Scene de la brouillerie & du raccommodement d'Fraſte & de Lucile. Le ſuccès eſt toujours aſſuré, ſoit en tragique, ſoit en comique, à ces ſortes de Scenes qui repréſentent la paſſion la plus chere aux hommes dans la circonſtance la plus vive. La petite Ode d'Horace, *Donec gratu eram tibi*, a été regardée comme le modele de ces Scenes qui ſont enfin devenues des lieux communs.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES,

Comédie en un Acte & en proſe, jouée d'abord en Province, & repréſentée pour la premiere fois à Paris ſur le Théatre du petit Bourbon, au mois de Novembre 1659.

LOrſque Moliere donna cette Comédie, la fureur du bel-eſprit était plus que jamais à la mode. Voiture avait été le premier en France qui avait écrit avec cette galanterie ingénieuſe, dans laquelle il eſt ſi difficile d'éviter la fadeur & l'affectation. Ses Ouvrages, où il ſe trouve quelques vraies beautés avec trop de faux brillans,

étaient les seuls modeles ; & presque tous ceux qui se piquaient d'esprit, n'imitaient que ses défauts. Les romans de Mademoiselle Scudéri avaient achevé de gâter le goût : il régnait dans la plupart des conversations, un mélange de galanterie guindée, de sentimens romanesques & d'expressions bizarres, qui composaient un jargon nouveau, inintelligible & admiré. Les Provinces, qui outrent toutes les modes, avaient encore enchéri sur ce ridicule : les femmes qui se piquaient de cette espece de bel-esprit, s'appellaient *précieuses* ; ce nom, si décrié depuis par la Piece de Moliere, était alors honorable ; & Moliere même dit dans sa Préface, qu'il a beaucoup de respect pour *les véritables Précieuses*, & qu'il n'a voulu jouer que les fausses.

Cette petite Piece, faite d'abord pour la Province, fut applaudie à Paris, & jouée quatre mois de suite. La Troupe de Moliere fit doubler pour la premiere fois le prix ordinaire, qui n'était alors que dix sols au Parterre.

Dès la premiere représentation, Ménage, homme célebre dans ce tems-là, dit au fameux Chapelain : *Nous adorions vous & moi toutes les sottises qui nous viennent d'être si bien critiquées : croyez-moi, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré.* Du moins c'est ce que l'on trouve dans le *Menagiana* ; & il est assez vraisemblable que Chapelain, homme alors très-estimé, & cependant le plus mauvais Poëte qui ait jamais été, parlait lui-même le jargon des Précieuses ridicules chez Madame de Longueville, qui pré-

ſidoit, à ce que dit le Cardinal de Retz, à ces combats ſpirituels dans leſquels on était parvenu à ne ſe point entendre.

La Piece eſt ſans intrigue & toute de caractere. Il y a très-peu de défauts contre la langue, parce que lorſqu'on écrit en proſe, on eſt bien plus maître de ſon ſtyle; & parce que Moliere ayant à critiquer le langage des beaux-eſprits du tems, châtia le ſien davantage. Le grand ſuccès de ce petit Ouvrage lui attira des critiques, que *l'Etourdi* & *le Dépit amoureux* n'avaient pas eſſuyées. Un certain Antoine Bodeau fit *les véritables Précieuſes*; on parodia la Piece de Moliere: mais tous ces critiques & ces parodies ſont tombées dans l'oubli qu'elles méritaient.

On ſait qu'à une repréſentation des Précieuſes ridicules, un vieillard s'écria du milieu du Parterre: *Courage, Moliere, voilà la bonne Comédie.* On eut honte de ce ſtyle affecté, contre lequel Moliere & Deſpréaux ſe ſont toujours élevés. On commença à ne plus eſtimer que le naturel; & c'eſt peut-être l'époque du bon goût en France.

L'envie de ſe diſtinguer a ramené depuis le ſtyle des Précieuſes; on le retrouve encor dans pluſieurs Livres modernes. L'un, (*) en traitant ſérieuſement de nos loix, appelle un Exploit, *un compliment timbré.* L'autre, (†) écrivant à une Maîtreſſe en l'air, lui dit: *Votre nom eſt écrit en*

(*) Toureil.
(†) Fontenelle.

groſſes lettres ſur mon cœur... Je veux vous faire peindre en Iroquoiſe, mangeant une demi-douzaine de cœurs par amuſement. Un troiſieme (*) appelle un cadran au ſoleil, *un Greffier ſolaire*; une groſſe rave, *un phénomene potager.* Ce ſtyle a paru ſur le Théatre même, où Moliere l'avait ſi bien tourné en ridicule. Mais la nation entiere a marqué ſon bon goût, en mépriſant cette affectation dans des Auteurs que d'ailleurs elle eſtimait.

SGANARELLE,

OU

LE COCU IMAGINAIRE,

Comédie en un Acte & en vers, repréſentée à Paris le 28 Mai 1660.

LE Cocu imaginaire fut joué quarante fois de ſuite, quoique dans l'Eté, & pendant que le mariage du Roi retenait toute la Cour hors de Paris. C'eſt une Piece en un Acte, où il entre un peu de caractere, & dont l'intrigue eſt comique par elle-même. On voit que Moliere perfectionna ſa maniere d'écrire, par ſon ſéjour à Paris. Le ſtyle du Cocu imaginaire l'emporte beaucoup ſur celui de ſes premieres Pieces en vers; on y trouve bien moins de fautes.

(*) La Motte.

Digitized by Google

de langage. Il eſt vrai qu'il y a quelques groſſiéretés :

» La biere eſt un ſéjour par trop mélancolique,
» Et trop mal-ſain pour ceux qui craignent la colique.

Il y a des expreſſions qui ont vieilli. Il y a auſſi des termes que la politeſſe a bannis aujourd'hui du Théatre, comme, *carogne*, *cocu*, *&c.*

Le dénouement que fait Villebrequin, eſt un des moins bien ménagés & des moins heureux de Moliere. Cette Piece eut le ſort des bons Ouvrages, qui ont & de mauvais cenſeurs & de mauvais copiſtes. Un nommé Donneau fit jouer à l'Hôtel de Bourgogne *La Cocue imaginaire*, à la fin de 1661.

DOM GARCIE DE NAVARRE,

OU

LE PRINCE JALOUX,

Comédie héroïque en vers & en cinq Actes, repréſentée pour la premiere fois le 4 Février 1661.

MOliere joua le rôle de Dom Garcie, & ce fut par cette Piece qu'il apprit qu'il n'avait point de talent pour le ſérieux, comme Acteur. La Piece & le jeu de Moliere furent très-mal

Digitized by Google

reçus. Cette Piece, imitée de l'Eſpagnol, n'a jamais été rejouée depuis ſa chûte. La réputation naiſſante de Moliere ſouffrit beaucoup de cette diſgrace, & ſes ennemis triompherent quelque temps. Dom Garcie ne fut imprimé qu'après la mort de l'Auteur.

L'ECOLE DES MARIS,

Comédie en vers & en trois Actes, repréſentée à Paris le 24 Juin 1661.

IL y a grande apparence que Moliere avait au moins les canevas de ces premieres Pieces déja préparés, puiſqu'elles ſe ſuccéderent en ſi peu de tems.

L'École des Maris affermit pour jamais la réputation de Moliere. C'eſt une Piece de caractere & d'intrigue. Quand il n'auroit fait que ce ſeul Ouvrage, il eut pu paſſer pour un excellent Auteur comique.

On a dit que l'Ecole des Maris était une copie des Adelphes de Térence : ſi cela était, Moliere eût plus mérité l'éloge d'avoir fait paſſer en France le bon goût de l'ancienne Rome, que le reproche d'avoir dérobé ſa Piece. Mais les Adelphes ont fourni tout au plus l'idée de l'Ecole des Maris. Il y a dans les Adelphes deux vieillards de différente humeur, qui donnent chacun une éducation différente aux enfans qu'ils élevent : il y a de même dans l'Ecole des Maris deux tu-

Digitized by Google

teurs dont l'un eſt ſévere, & l'autre indulgent : voilà toute la reſſemblance. Il n'y a preſque point d'intrigue dans les Adelphes ; & celle de l'Ecole des Maris eſt fine, intéreſſante & comique. Une des femmes de la Piece de Térence, qui devrait faire le perſonnage le plus intéreſſant, ne paraît ſur le Théatre que pour accoucher. L'Iſabelle de Moliere occupe preſque toujours la Scene avec eſprit & avec grace, & mêle quelquefois de la bienſéance, même dans les tours qu'elle joue à ſon tuteur. Le dénouement des Adelphes n'a nulle vraiſemblance ; il n'eſt point dans la nature, qu'un vieillard qui a été ſoixante ans chagrin, ſévere & avare, devienne tout à coup gai, complaiſant & libéral. Le dénouement de l'Ecole des Maris eſt le meilleur de toutes les Pieces de Moliere. Il eſt vraiſemblable, naturel, tiré du fond de l'intrigue ; &, ce qui vaut bien autant, il eſt extrêmement comique. Le ſtyle de Térence eſt pur, ſentencieux, mais un peu froid, comme Céſar, qui excellait en tout, lui a reproché. Celui de Moliere, dans cette Piece, eſt plus châtié que dans les autres. L'Auteur Français égale preſque la pureté de la diction de Térence, & le paſſe de bien loin dans l'intrigue, dans le caractere, dans le dénouement, dans la plaiſanterie.

Digitized by Google

LES FACHEUX,

Comédie en vers & en trois Actes, représentée à Vaux devant le Roi, au mois d'Août & à Paris, sur le Théatre du Palais Royal, le 4 Novembre de la même année 1661.

NIcolas Fouquet, dernier Surintendant des Finances, engagea Moliere à composer cette Comédie pour la fameuse fête qu'il donna au Roi & à la Reine-Mere, dans sa maison de Vaux, aujourd'hui appellée Villars. Moliere n'eut que quinze jours pour se préparer. Il avait déja quelques Scenes détachées toutes prêtes; il y en ajouta de nouvelles, & en composa cette Comédie, qui fut, comme il le dit dans sa Préface, faite, apprise & représentée en moins de quinze jours. Il n'est pas vrai, comme le prétend Grimarest, Auteur d'une Vie de Moliere, que le Roi lui eût alors fourni lui-même le caractere du Chasseur. Moliere n'avoit point encor auprès du Roi un accès assez libre: de plus, ce n'était pas ce Prince qui donnait la fête, c'était Fouquet; & il fallait ménager au Roi le plaisir de la surprise.

Cette Piece fit au Roi un plaisir extrême, quoique les Ballets des Intermedes fussent mal inventés & mal exécutés. Paul Pélisson, homme célebre dans les Lettres, composa le Prologue en vers à la louange du Roi. Ce Prologue fut très-applaudi de toute la Cour, & plut beaucoup

à Louis XIV. Mais celui qui donna la fête, & l'Auteur du Prologue, furent tous deux mis en prison peu de tems après. On les voulait même arrêter au milieu de la fête. Triste exemple de l'instabilité des fortunes de Cour.

Les Fâcheux ne sont pas le premier Ouvrage en Scenes absolument détachées, qu'on ait vu sur notre Théatre. Les *Visionnaires* de Desmarets étaient dans ce goût, & avaient eu un succès si prodigieux, que tous les beaux-esprits du tems de Desmarets l'appellaient l'*inimitable Comédie*. Le goût du Public s'est tellement perfectionné depuis, que cette Comédie ne paraît aujourd'hui inimitable que par son extrême impertinence. Sa vieille réputation fit que les Comédiens oserent la jouer en 1719, mais ils ne purent jamais l'achever. Il ne faut pas craindre que les Fâcheux tombent dans le même décri. On ignorait le Théatre du tems de Desmarets Les Auteurs étaient outrés en tout, parce qu'ils ne connaissaient point la nature. Ils peignaient au hazard des caracteres chimériques. Le faux, le bas, le gigantesque, dominaient par-tout. Moliere fut le premier qui fit sentir le vrai, & par conséquent le beau. Cette Piece le fit connaître plus particuliérement de la Cour & du Maître; & lorsque, quelque tems après, Moliere donna cette Piece à Saint-Germain, le Roi lui ordonna d'y ajouter la Scene du Chasseur. On prétend que ce Chasseur était le Comte de Soyecourt. Moliere, qui n'entendait rien au jargon de la chasse, pria le Comte de Soyecourt

lui-même, de lui indiquer les termes dont il devait se servir.

L'ECOLE DES FEMMES,

Comédie en vers & en cinq Actes, représentée à Paris sur le Théatre du Palais Royal, le 26 Décembre 1662.

LE Théâtre de Moliere, qui avait donné naissance à la bonne Comédie, fut abandonné la moitié de l'année 1661, & toute l'année 1662, pour certaines farces moitié Italiennes, moitié Françaises, qui furent alors accréditées par le retour d'un fameux Pantomime Italien, connu sous le nom de Scaramouche. Les mêmes Spectateurs qui applaudissaient sans réserve à ces farces monstrueuses, se rendirent difficiles pour l'Ecole des Femmes, Piece d'un genre tout nouveau, laquelle, quoique toute en récits, est ménagée avec tant d'art, que tout paraît être en action.

Elle fut très-suivie & très-critiquée, comme le dit la Gazette de Loret :

Piece qu'en plusieurs lieux on fronde ;
Mais où pourtant va tant de monde,
Que jamais sujet important
Pour le voir n'en attira tant.

Elle

Elle paſſe pour être inférieure en tout à l'Ecole des Maris, & ſur-tout dans le dénouement, qui eſt auſſi *poſtiche* dans l'Ecole des Femmes, qu'il eſt bien amené dans l'Ecole des Maris. On ſe révolta généralement contre quelques expreſſions qui paraiſſent indignes de Moliere; on déſapprouva *le Corbillon*, *la Tarte à la Créme*, *les Enfans faits par l'oreille*. Mais auſſi les connaiſſeurs admirerent avec quelle adreſſe Moliere avait ſu attacher & plaire pendant cinq Actes, par la ſeule confidence d'Horace au vieillard, & par de ſimples récits. Il ſemblait qu'un ſujet ainſi traité ne dût fournir qu'un ſeul Acte. Mais c'eſt le caractere du vrai génie, de répandre ſa fécondité ſur un ſujet ſtérile, & de varier ce qui ſemble uniforme. On peut dire en paſſant, que c'eſt là le grand art des Tragédies de l'admirable Racine.

LA CRITIQUE
DE L'ÉCOLE DES FEMMES,

Petite Piece en un Acte, & en proſe, repréſentée à Paris ſur le Théatre du Palais Royal, le premier Juin 1663.

C'Eſt le premier ouvrage de ce genre qu'on connaiſſe au Théatre. C'eſt proprement un Dialogue, & non une Comédie. Moliere y fait plus la ſatyre de ſes cenſeurs, qu'il ne défend les en-

droits faibles de l'Ecole des Femmes. On convient qu'il avait tort de vouloir juſtifier *la tarte à la créme*, & quelques autres baſſeſſes de ſtyle qui lui étaient échappées ; mais ſes ennemis avaient plus grand tort de ſaiſir ces petits défauts pour condamner un bon Ouvrage.

Bourſault crut ſe reconnaître dans le portrait de Liſidas. Pour s'en venger, il fit jouer à l'Hôtel de Bourgogne une petite Piece dans le goût de la Critique de l'Ecole des Femmes, intitulée : *Le Portrait du Peintre*, ou *la Contre-critique*.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

Petite Piece en un Acte & en proſe, repréſentée à Verſailles le 14 Octobre 1663, & à Paris le 4 Novembre de la méme année.

MOliere fit ce petit Ouvrage en partie pour ſe juſtifier devant le Roi de pluſieurs calomnies, & en partie pour répondre à la Piece de Bourſault. C'eſt une ſatyre cruelle & outrée. Bourſault y eſt nommé ſur ſon nom. La licence de l'ancienne Comédie Grecque n'allait pas plus loin. Il eût été de la bienſéance & de l'honnêteté publique, de ſupprimer la ſatyre de Bourſault & celle de Moliere. Il eſt honteux que les hommes de génie & de talent s'expoſent par cette

petite guerre à être la risée des sots. Il n'est permis de s'adresser aux personnes que quand ce sont des hommes publiquement déshonorés, comme Rolet & Wasp. Moliere sentit d'ailleurs la faiblesse de cette petite Comédie, & ne la fit point imprimer.

LA PRINCESSE D'ELIDE,

OU

LES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE,

Représentée le 7 Mai 1664, à Versailles, à la grande fête que le Roi donna aux Reines.

LEs fêtes que Louis XIV donna dans sa jeunesse, méritent d'entrer dans l'Histoire de ce Monarque, non-seulement par les magnificence singulieres, mais encor par le bonheur qu'il eu d'avoir des hommes célebres en tous genres, qui contribuaient en même tems à ses plaisirs, à la politesse, & à la gloire de la Nation. Ce fut à cette fête, connue sous le nom de l'*Isle enchantée*, que Moliere fit jouer la Princesse d'Elide, Comédie-Ballet en cinq Actes. Il n'y a que le premier & la premiere Scene du second, qui soient en vers: Moliere, pressé par le tems, écrivit le reste en prose. Cette Piece réussit beaucoup dans une Cour qui ne respiroit que la joie, &

qui, au milieu de tant de plaiſirs, ne pouvait critiquer avec ſévérité un Ouvrage fait à la hâte pour embellir la fête.

On a depuis repréſenté la Princeſſe d'Elide à Paris; mais elle ne put avoir le même ſuccès, dépouillée de tous ſes ornemens & des circonſtances heureuſes qui l'avaient ſoutenue. On joua la même année la Comédie de la *Mere Coquette*, du célebre Quinault; c'était preſque la ſeule bonne Comédie qu'on eût vue en France, hors les Pieces de Moliere, & elle dut lui donner de l'émulation. Rarement les Ouvrages faits pour des fêtes réuſſiſſent-ils au Théatre de Paris. Ceux à qui la fête eſt donnée, ſont toujours indulgens: mais le Public libre eſt toujours ſévere. Le genre ſérieux & galant n'était pas le génie de Moliere; & cette eſpece de poëme n'ayant ni le plaiſant de la Comédie ni les grandes paſſions de la Tragédie, tombe preſque toujours dans l'inſipidité.

LE MARIAGE FORCÉ,

Petite Piece en proſe & en un Acte, repréſentée au Louvre le 24 Janvier 1664, & au Théatre du Palais Royal le 15 Décembre de la même année.

C'Eſt une de ces petites farces de Moliere, qu'il prit l'habitude de faire jouer après les Pie-

Digitized by Google

ces en cinq Actes. Il y a dans celle-ci quelques Scenes tirées du Théatre Italien. On y remarque plus de bouffonneries, que d'art & d'agrément. Elle fut accompagnée au Louvre d'un petit Ballet, où Louis XIV danſa.

DOM JUAN,

OU

LE FESTIN DE PIERRE,

Comédie en proſe & en cinq Actes, repréſentée ſur le Théatre du Palais Royal, le 15 Février 1665.

L'Original de la Comédie bizarre du *Feſtin de Pierre*, eſt de *Triſo de Molina*, Auteur Eſpagnol. Il eſt intitulé : *El Combidado de Piedra*, *Le Convié de Pierre*. Il fut joué enſuite en Italie, ſous le titre de *Convitato di Pietra*. La Troupe des Comédiens Italiens le joua à Paris, & on l'appella le Feſtin de Pierre. Il eut un grand ſuccès ſur ce Théatre irrégulier; l'on ne ſe révolta point contre le monſtrueux aſſemblage de bouffonnerie & de Religion, de plaiſanterie & d'horreur, ni contre les prodiges extravagans qui ſont le ſujet de cette Piece : une ſtatue qui marche & qui parle, & les flammes de l'enfer qui engloutiſſent un débauché ſur le Théatre d'Ar-

Digitized by Google

lequin, ne ſouleverent point les eſprits : ſoit qu'en effet il y ait dans cette Piece quelque intérêt, ſoit que le jeu des Comédiens l'embellît ; ſoit plutôt que le Peuple, à qui le Feſtin de Pierre plaît beaucoup plus qu'aux honnêtes gens, aime cette eſpece de merveilleux.

Villiers, Comédien de l'Hôtel de Bourgogne, mit le Feſtin de Pierre en vers, & il eut quelque ſuccès à ce Théatre. Moliere voulut auſſi traiter ce bizarre ſujet. L'empreſſement d'enlever des Spectateurs à l'Hôtel de Bourgogne, fit qu'il ſe contenta de donner en proſe ſa Comédie : c'était une nouveauté inouie alors, qu'une Piece de cinq Actes en proſe. On voit par là combien l'habitude a de puiſſance ſur les hommes, & comme elle forme les différens goûts des Nations. Il y a des Pays où l'on n'a pas l'idée qu'une Comedie puiſſe réuſſir en vers ; les Français, au contraire, ne croyaient pas qu'on pût ſupporter un longue Comédie qui ne fût pas rimée. Ce préjugé fit donner la préférence à la Piece de Villiers ſur celle de Moliere ; & ce préjugé a duré ſi long-tems, que Thomas Corneille, en 1673, immédiatement après la mort de Moliere, mit ſon Feſtin de Pierre en vers : il eut alors un grand ſuccès ſur le Théatre de la rue Guénegaud, & c'eſt de cette ſeule maniere qu'on le repréſente aujourd'hui.

A la premiere repréſentation du Feſtin de Pierre de Moliere, il y avait une Scene entre Dom Juan & un pauvre. Dom Juan demandait à ce pauvre, à quoi il paſſait ſa vie dans la

forêt ? *A prier Dieu*, répondait le pauvre, *pour des honnêtes gens qui me donnent l'aumône. Tu passes ta vie à prier Dieu ?* disait Dom Juan : *Si cela est, tu dois donc être fort à ton aise. Hélas ! Monsieur, je n'ai pas souvent dequoi manger. Cela ne se peut pas*, repliquait Dom Juan : *Dieu ne saurait laisser mourir de faim ceux qui le prient du soir au matin. Tiens, voilà un louis d'or; mais je te le donne pour l'amour de l'humanité.*

Cette Scene, convenable au caractere impie de Dom Juan, mais dont les esprits faibles pouvaient faire un mauvais usage, fut supprimée à la seconde représentation ; & ce retranchement fut peut-être cause du peu de succès de la Piece.

Celui qui écrit ceci a vu la Scene écrite de la main de Moliere, entre les mains du fils de Pierre Marcassus, ami de l'Auteur.

Cette Scene a été imprimée depuis.

L'AMOUR MÉDECIN,

Petite Comédie en un Acte & en prose, représentée à Versailles le 15 Septembre 1665, & sur le Théatre du Palais Royal le 22 du même mois.

L'Amour Médecin est un impromptu, fait pour le Roi en cinq jours de tems : cependant cette petite Piece est d'un meilleur comique que le Mariage forcé. Elle fut accompagnée

d'un Prologue en muſique, qui eſt l'une des premieres compoſitions de Lully.

C'eſt le premier Ouvrage dans lequel Moliere ait joué les Médecins. Ils étaient fort différens de ceux d'aujourd'hui; ils allaient preſque toujours en robe & en rabat, & conſultaient en Latin.

Si les Médecins de notre tems ne connaiſſent pas mieux la nature, ils connaiſſent mieux le monde, & ſavent que le grand Art d'un Médecin eſt l'art de plaire. Moliere peut avoir contribué à leur ôter leur pédanterie. Mais les mœurs du ſiecle, qui ont changé en tout, y ont contribué davantage. L'eſprit de raiſon s'eſt introduit dans toutes les ſciences, & la politeſſe dans toutes les conditions.

LE MISANTHROPE,

Comédie en vers & en cinq Actes, repréſentée ſur le Théatre du Palais Royal le 4 Juin 1666.

L'Europe regarde cet Ouvrage comme le chef-d'œuvre du haut comique. Le ſujet du Miſanthrope a réuſſi chez toutes les Nations long-tems avant Moliere, & après lui. En effet, il y a peu de choſes plus attachantes qu'un homme qui hait le genre humain dont il a éprouvé les noirceurs, & qui eſt entouré de

de flatteurs, dont la complaiſance ſervile fait un contraſte avec ſon inflexibilité. Cette façon de traiter le Miſanthrope eſt la plus commune, la plus naturelle & la plus ſuſceptible du genre comique. Celle dont Moliere l'a traité eſt bien plus délicate, &, fourniſſant bien moins, exigeait beaucoup d'art. Il s'eſt fait à lui-même un ſujet ſtérile, privé d'action, dénué d'intérêt. Son Miſanthrope hait les hommes, encor plus par humeur que par raiſon. Il n'y a d'intrigue dans la Piece, que ce qu'il en faut pour faire ſortir les caracteres, mais peut-être pas aſſez pour attacher; en récompenſe, tous ces caracteres ont une force, une vérité & une fineſſe, que jamais Auteur comique n'a connues comme lui.

Moliere eſt le premier qui ait ſu tourner en Scenes ces converſations du monde, & y mêler des portraits. Le Miſanthrope en eſt plein; c'eſt une peinture continuelle; mais une peinture de ces ridicules, que les yeux vulgaires n'apperçoivent pas. Il eſt inutile d'examiner ici en détail les beautés de ce chef-d'œuvre de l'eſprit, & de montrer avec quel art Moliere a peint un homme qui pouſſe la vertu juſqu'au ridicule, rempli de faibleſſes pour une coquette, de remarquer la converſation & le contraſte charmant d'une prude avec cette coquette outrée. Quiconque lit, doit ſentir ces beautés, leſquelles même, toutes grandes qu'elles ſont, ne ſeraient rien ſans le ſtyle. La Piece eſt d'un bout à l'autre à peu près dans le ſtyle des Satyres de Deſpréaux, & c'eſt de toutes les

Pieces de Moliere la plus fortement écrite.

Elle eut à la premiere représentation les applaudiſſemens qu'elle méritait. Mais c'était un Ouvrage plus fait pour les gens d'eſprit que pour la multitude, & plus propre encor à être lû, qu'à être joué. Le Théatre fut déſert dès le troiſieme jour. Depuis, lorſque le fameux Acteur Baron étant remonté ſur le Théatre, après trente ans d'abſence, joua le Miſanthrope, la Piece n'attira pas un grand concours; ce qui confirma l'opinion où l'on était, que cette Piece ſerait plus admirée que ſuivie. Ce peu d'empreſſement qu'on a d'un côté pour le Miſanthrope, & de l'autre la juſte admiration qu'on a pour lui, prouve peut-être plus qu'on ne penſe, que le Public n'eſt point injuſte. Il court en foule à des Comédies gaies & amuſantes, mais qu'il n'eſtime guere; & ce qu'il admire n'eſt pas toujours réjouiſſant. Il en eſt des Comédies comme des jeux: il y en a que tout le monde joue; il y en a qui ne ſont faits que pour les eſprits plus fins & plus appliqués.

Si on oſait encor chercher dans le cœur humain la raiſon de cette tiédeur du Public aux repréſentations du Miſanthrope, peut-être les trouverait-on dans l'intrigue de la Piece, dont les beautés ingénieuſes & fines ne ſont pas également vives & intéreſſantes: dans ces converſations même, qui ſont des morceaux inimitables, mais qui, n'étant pas toujours néceſſaires à la Piece, peut-être refroidiſſent un peu l'action, pendant qu'elles font admirer l'Auteur; enfin,

Digitized by Google

dans le dénouement, qui, tout bien amené & tout ſage qu'il eſt, ſemble être attendu du Public ſans inquiétude, & qui, venant après une intrigue peu attachante, ne peut avoir rien de piquant. En effet, le Spectateur ne ſouhaite point que le Miſanthrope épouſe la coquette Célimene, & ne s'inquiete pas beaucoup s'il ſe détachera d'elle. Enfin on prendrait la liberté de dire, que le Miſanthrope eſt une ſatyre plus ſage & plus fine que celles d'Horace & de Boileau, & pour le moins auſſi bien écrite : mais qu'il y a des Comédies plus intéreſſantes ; & que le Tartuffe, par exemple, réunit les beautés du ſtyle du Miſanthrope, avec un intérêt plus marqué.

On ſait que les ennemis de Moliere voulurent perſuader au Duc de Montauſier, fameux par ſa vertu ſauvage, que c'était lui que Moliere jouait dans le Miſanthrope. Le Duc de Montauſier alla voir la Piece, & dit en ſortant, qu'il aurait bien voulu reſſembler au Miſanthrope de Moliere.

Digitized by Google

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI,

Comédie en trois Actes & en prose, représentée sur le Théatre du Palais Royal, le 9 Août 1666.

MOliere ayant suspendu son chef-d'œuvre du Misanthrope, le rendit quelque tems après au Public, accompagné du Médecin malgré lui, farce très-gaie & très-bouffonne, & dont le Peuple grossier avait besoin ; à peu près comme à l'Opéra, après une musique noble & savante, on entend avec plaisir ces petits airs qui ont par eux-mêmes peu de mérite, mais que tout le monde retient aisément. Ces gentillesses frivoles servent à faire goûter les beautés sérieuses.

Le Médecin malgré lui soutint le Misanthrope : c'est peut-être à la honte de la nature humaine, mais c'est ainsi qu'elle est faite ; on va plus à la Comédie pour rire, que pour être instruit. Le Misanthrope était l'ouvrage d'un Sage qui écrivait pour les hommes éclairés ; & il fallut que le Sage se déguisât en farceur pour plaire à la multitude.

Digitized by Google

MÉLICERTE,

PASTORALE HÉROYQUE,

Repréſentée à Saint Germain-en-Laye, pour le Roi, au Ballet des Muſes, en Décembre 1666.

MOliere n'a jamais fait que deux Actes de cette Comédie ; le Roi ſe contenta de ces deux Actes dans la fête du Ballet des Muſes. Le Public n'a point regretté que l'Auteur ait négligé de finir cet Ouvrage : il eſt dans un genre qui n'était point celui de Moliere. Quelque peine qu'il y eût priſe, les plus grands efforts d'un homme d'eſprit ne remplacent jamais le génie.

LE SICILIEN,

OU

L'AMOUR PEINTRE,

Comédie en proſe & en un Acte, repréſentée à Saint Germain-en-Laye en 1667, & ſur le Théatre du Palais Royal le 10 Juin de la même année.

C'Eſt la ſeule petite Piece en un Acte, où il y ait de la grace & de la galanterie. Les

autres petites Pieces que Moliere ne donnait que comme des farces, ont d'ordinaire un fonds plus bouffon & moins agréable.

L'IMPOSTEUR,

OU

LE TARTUFFE,

Joué sans interruption en Public le 5 Février 1669.

ON sait toutes les traverses que cet admirable Ouvrage essuya. On en voit le détail dans la Préface de l'Auteur au-devant du Tartuffe.

Les trois premiers Actes avaient été représentés à Versailles, devant le Roi, le 12 Mai 1664. Ce n'était pas la premiere fois que Louis XIV, qui sentait le prix des Ouvrages de Moliere, avait voulu les voir avant qu'ils fussent achevés: il fut fort content de ce commencement, & par conséquent la Cour le fut aussi.

Il fut joué le 29 Novembre de la même année à Rainsy, devant le grand Condé. Dès-lors les rivaux se réveillerent; les dévots commencerent à faire du bruit; les faux zélés, (l'espece d'homme la plus dangereuse) crierent contre Moliere, & séduisirent même quelques gens de bien. Moliere

voyant tant d'ennemis qui allaient attaquer sa personne encor plus que sa Piece, voulut laisser ces premieres fureurs se calmer : il fut un an sans donner le Tartuffe : il le lisait seulement dans quelques maisons choisies, où la superstition ne dominait pas.

Moliere ayant opposé la protection & le zele de ses amis aux cabales naissantes de ses ennemis, obtint du Roi une permission verbale de jouer le Tartuffe. La premiere représentation en fut donc faite à Paris le 5 Août 1667. Le lendemain on allait la rejouer ; l'assemblée était la plus nombreuse qu'on eût jamais vue ; il y avait des Dames de la premiere distinction aux troisiemes loges, les Acteurs allaient commencer, lorsqu'il arriva un ordre du premier Président du Parlement, portant défense de jouer la Piece.

C'est à cette occasion, qu'on prétend que Moliere dit à l'assemblée : *Messieurs, nous allions vous donner le Tartuffe, mais Monsieur le premier Président ne veut pas qu'on le joue.*

Pendant qu'on supprimait cet Ouvrage, qui était l'éloge de la vertu & la satyre de la seule hypocrisie, on permit qu'on jouât sur le Théatre Italien, *Scaramouche Hermite*, Piece très-froide si elle n'eût été licencieuse, dans laquelle un Hermite vêtu en Moine monte la nuit par une échelle à la fenêtre d'une femme mariée ; & y reparait de tems en tems, en disant, *Questo è per mortificar la carne.* On fait sur cela le mot du grand

Condé. Au bout de quelque tems, Moliere fut délivré de la perſécution, il obtint un ordre du Roi par écrit, de repréſenter le Tartuffe. Les Comédiens, ſes camarades, voulurent que Moliere eût toute ſa vie deux parts dans le gain de la Troupe, toutes les fois qu'on joueroit cette Piece; elle fut repréſentée trois mois de ſuite, & durera autant qu'il y aura en France du goût & des hypocrites.

Aujourd'hui bien des gens regardent comme une leçon de morale cette même Piece, qu'on trouvait autrefois ſi ſcandaleuſe. On peut hardiment avancer, que les diſcours de Cléante, dans leſquels la vertu vraie & éclairée eſt oppoſée à la dévotion imbécille d'Orgon, ſont, à quelques expreſſions près, le plus fort & le plus élégant ſermon que nous ayons en notre langue; & c'eſt peut-être ce qui révolta davantage ceux qui parlaient moins bien dans la Chaire, que Moliere au Théatre.

Voyez ſur-tout cet endroit :

Allez, tous vos diſcours ne me font point de peur:
Je ſais comme je parle, & le Ciel voit mon cœur:
Il eſt de faux dévots, ainſi que de faux braves, &c.

Preſque tous les caracteres de cette Piece ſont originaux : il n'y en a aucun qui ne ſoit bon, & celui du Tartuffe eſt parfait. On admire la conduite de la Piece juſqu'au dénouement; on ſent combien il eſt forcé, & combien les louanges du Roi, quoique mal

amenées, étoient néceſſaires pour ſoutenir Moliere contre ſes ennemis.

Dans les premieres repréſentations, l'Impoſteur ſe nommait Panulphe, & ce n'était qu'à la derniere Scene qu'on apprenait ſon véritable nom de Tartuffe, ſous lequel ſes impoſtures étaient ſuppoſées être connues du Roi. A cela près, la piece était comme elle eſt aujourd'hui. Le changement le plus marqué qu'on y ait fait, eſt à ce vers :

O Ciel pardonne-moi la douleur qu'il me donne.

Il y avait :

O Ciel, pardonne-moi comme je lui pardonne.

Qui croirait que le ſuccès de cette admirable Piece eût été balancé par celui d'une Comédie qu'on appelle *la Femme juge & partie*, qui fut jouée à l'Hôtel de Bourgogne auſſi long-tems que le Tartuffe au Palais Royal ? Montfleury, Comédien de l'Hôtel de Bourgogne, Auteur de la Femme juge & partie, ſe croyait égal à Moliere ; & la Préface qu'on a miſe au-devant du Recueil de ce Montfleury, avertit que *Monſieur de Montfleury* était un grand homme. Le ſuccès de la Femme juge & partie, & de tant d'autres Pieces médiocres, dépend uniquement d'une ſituation que le jeu d'un Acteur fait valoir. On ſait qu'au Théatre il faut peu de choſe pour faire réuſſir ce qu'on mépriſe à la lecture.

Digitized by Google

On représenta sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, à la suite de la Femme juge & partie, la Critique du Tartuffe. Voici ce qu'on trouve dans le Prologue de cette Critique :

Moliere plaît assez : c'est un bouffon plaisant,
Qui divertit le monde en le contrefaisant ;
Ses grimaces souvent causent quelques surprises,
Toutes ses Pieces sont d'agréables sottises :
Il est mauvais Poëte, & bon Comédien ;
Il fait rire, & de vrai c'est tout ce qu'il fait bien.

On imprima contre lui vingt Libelles ; un Curé de Paris s'avilit jusqu'à composer une de ces brochures, dans laquelle il débutait par dire qu'il fallait brûler Moliere. Voilà comme ce grand homme fut traité de son vivant ; l'approbation du Public éclairé lui donnait une gloire qui le vengeait assez.

AMPHITRION,

Comédie en vers & en trois Actes, représentée sur le Théatre du Palais Royal le 13 Janvier 1668.

Euripide & Archippus avaient traité ce sujet de Tragi-comédie chez les Grecs ; c'est une des Pieces de Plaute qui a eu le plus de succès ; on la jouait encore à Rome cinq cens ans après lui ; &, ce qui peut paraître singulier, c'est qu'on la jouait toujours dans des fêtes consacrées à Jupiter.

Digitized by Google

Il n'y a que ceux qui ne ſavent point combien les hommes agiſſent peu conſéquemment, qui puiſſent être ſurpris qu'on ſe moquât publiquement au Théatre, des mêmes Dieux qu'on adorait dans les Temples.

Moliere a tout pris de Plaute, hors les Scenes de Soſie & de Cleantis. Ceux qui ont dit qu'il a imité ſon Prologue de Lucien, ne ſavent pas la différence qui eſt entre une imitation, & la reſſemblance très-éloignée de l'excellent Dialogue de la Nuit & de Mercure dans Moliere, avec le petit Dialogue de Mercure & d'Apollon dans Lucien : il n'y a pas une plaiſanterie, pas un ſeul mot, que Moliere doive à cet Auteur Grec.

Tous les Lecteurs exempts de préjugés ſavent combien l'Amphitrion Français eſt au-deſſus de l'Amphitrion Latin. On ne peut pas dire des plaiſanteries de Moliere, ce qu'Horace dit de celles de Plaute :

Noſtri proavi Plautinos & numeros &
Laudavere ſales, nimium patienter utrumque.

Dans Plaute, Mercure dit à Soſie : *Tu viens avec des fourberies couſues.* Soſie répond : *Je viens avec des habits couſus. Tu as menti*, replique le Dieu, *tu viens avec tes pieds, & non avec tes habits.* Ce n'eſt pas là le comique de notre Théatre. Autant Moliere paraît ſurpaſſer Plaute dans cette eſpece de plaiſanterie que les Romains nommaient *urbanité*, autant paraît-il auſſi l'emporter dans l'économie de ſa Piece. Quand il fallait,

Digitized by Google

chez les Anciens, apprendre au Spectateur quelque événement; l'Acteur venait sans façon le conter dans un monologue; ainsi Amphitrion & Mercure viennent seuls sur la Scene dire tout ce qu'ils ont fait pendant les entr'Actes. Il n'y avait pas plus d'art dans les Tragédies. Cela seul fait peut-être voir que le Théatre des Anciens, (d'ailleurs à jamais respectable) est, par rapport au nôtre, ce que l'enfance est à l'âge mûr.

Madame Dacier, qui a fait honneur à son sexe par son érudition, & qui lui en eût fait davantage, si, avec la science des Commentateurs, elle n'en eût pas eu l'esprit, fit une dissertation pour prouver que l'Amphitrion de Plaute était fort au-dessus du moderne; mais ayant oui dire que Moliere voulait faire une Comédie des *Femmes savantes*, elle supprima sa dissertation.

L'Amphitrion de Moliere réussit pleinement & sans contradiction; aussi est-ce une Piece pour plaire aux plus simples & aux plus grossiers, comme aux plus délicats. C'est la premiere Comédie que Moliere ait écrite en vers libres. On prétendit alors que ce genre de versification était plus propre à la Comédie que les rimes plates, en ce qu'il y a plus de liberté & plus de variété. Cependant les rimes plates en vers alexandrins ont prévalu. Les vers libres sont d'autant plus mal-aisés à faire, qu'ils semblent plus faciles. Il y a un rithme très-peu connu qu'il y faut observer, sans quoi

Digitized by Google

cette Poéſie rebute. Corneille ne connut pas ce rithme dans ſon Agéſilas.

L'AVARE,

Comédie en proſe & en cinq Actes, repréſentée à Paris, ſur le Théatre du Palais Royal, le 9 Septembre 1668.

CEtte excellente Comédie avait été donnée au Public en 1667 : mais le même préjugé qui fit tomber le Feſtin de Pierre parce qu'il était en proſe, avait fait tomber l'Avare. Moliere, pour ne point heurter de front le ſentiment des Critiques, & ſachant qu'il faut ménager les hommes quand ils ont tort, donna au Public le tems de revenir, & ne rejoua l'Avare qu'un an après : le Public, qui à la longue ſe rend toujours au bon, donna à cet Ouvrage les applaudiſſemens qu'il mérite. On comprit alors qu'il peut y avoir de fort bonnes Comédies en proſe, & qu'il y a peut-être plus de difficulté à réuſſir dans ce ſtyle ordinaire où l'eſprit ſeul ſoutient l'Auteur, que dans la verſification, qui par la rime, la cadence & la meſure, prête des ornemens à des idées ſimples, que la proſe n'embellirait pas.

Il y a dans l'Avare quelques idées priſes de Plaute, & embellies par Moliere. Plaute avait imaginé le premier, de faire en même tems

voler la caſſette de l'Avare & ſéduire ſa fille ; c'eſt de lui qu'eſt toute l'invention de la Scene du jeune homme qui vient avouer le rapt, & que l'Avare prend pour le voleur. Mais on oſe dire que Plaute n'a point aſſez profité de cette ſituation, il ne l'a inventée que pour la manquer ; que l'on en juge par ce trait ſeul : l'amant de la fille ne paraît que dans cette Scene, il vient ſans être annoncé ni préparé, & la fille elle-même n'y paraît point du tout.

Tout le reſte de la Piece eſt de Moliere, caracteres, intrigues, plaiſanteries ; il n'a imité que quelques lignes, comme cet endroit où l'Avare parlant (peut-être mal à propos) aux Spectateurs, dit : *Mon voleur n'eſt-il point parmi vous ? Ils me regardent tous, & ſe mettent à rire.* (*Quid eſt quod ridetis ? Novi omnes, ſcio fures hic eſſe complures.*) Et cet autre endroit encor, où ayant examiné les mains du Valet qu'il ſoupçonne, il demande à voir la troiſieme : *Oſtende tertiam.*

Mais ſi l'on veut connaître la différence du ſtyle de Plaute & du ſtyle de Moliere, qu'on voie les portraits que chacun fait de ſon Avare. Plaute dit :

Clamat ſuam rem periiſſe, ſeque,
De ſuo tigillo fumus ſi qua exit foras.
Quin, cum it dormitum, follem obſtringit ob gulam,
Ne quid anima ſorte amittat dormiens ;
Etiamne obturat inferiorem gutturem ? &c.

Il crie qu'il eſt perdu, qu'il eſt abymé, ſi la fumée de ſon feu va hors de ſa maiſon. Il ſe

met une veſſie à la bouche pendant la nuit, de peur de perdre ſon ſouffle. Se bouche-t-il auſſi la bouche d'en-bas?

Cependant ces comparaiſons de Plaute avec Moliere, toutes à l'avantage du dernier, n'empêchent pas qu'on ne doive eſtimer ce Comique Latin, qui, n'ayant pas la pureté de Térence, avait d'ailleurs tant d'autres talens, & qui, quoiqu'inférieur à Moliere, a été pour la variété de ſes caracteres & de ſes intrigues, ce que Rome a eu de meilleur. On trouve auſſi, à la vérité, dans l'Avare de Moliere quelques expreſſions groſſieres, comme, *Je ſais l'art de traire les hommes*; & quelques mauvaiſes plaiſanteries, comme, *Je marierais, ſi je l'avais entrepris, le Grand-Turc & la République de Veniſe.*

Cette Comédie a été traduite en pluſieurs langues, & jouée ſur plus d'un Théatre d'Italie & d'Angleterre, de même que les autres Pieces de Moliere; mais les Pieces traduites ne peuvent réuſſir que par l'habileté du Traducteur. Un Poëte Anglais, nommé *Shadwell*, auſſi vain que mauvais Poëte, la donna en Anglais du vivant de Moliere. Cet homme dit dans ſa Préface: *Je crois pouvoir dire, ſans vanité, que Moliere n'a rien perdu entre mes mains. Jamais Piece Françaiſe n'a été maniée par un de nos Poëtes, quelque méchant qu'il fût, qu'elle n'ait été rendue meilleure. Ce n'eſt ni faute d'invention, ni faute d'eſprit, que nous empruntons des Français;*

Digitized by Google

mais c'eſt par pareſſe : c'eſt auſſi par pareſſe que je me ſuis ſervi de l'Avare de Moliere.

On peut juger qu'un homme qui n'a pas aſſez d'eſprit pour mieux cacher ſa vanité, n'en a pas aſſez pour faire mieux que Moliere. La Piece de Shadwell eſt généralement mépriſée. M. *Fielding*, meilleur Poëte & plus modeſte, a traduit l'Avare, & l'a fait jouer à Londres en 1733. Il y a ajouté réellement quelques beautés de Dialogue, particulieres à ſa Nation, & ſa Piece a eu près de trente repréſentations ; ſuccès très-rare à Londres, où les Pieces qui ont le plus de cours, ne ſont jouées tout ou plus que quinze fois.

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU,

Comédie en proſe & en trois Actes, repréſentée à Verſailles le 15 de Juillet 1668, & à Paris le 9 de Novembre 1668.

ON ne connaît, & on ne joue cette Piece que ſous le nom de *George Dandin* ; &, au contraire, le Cocu imaginaire, qu'on avait intitulé & affiché *Sganarelle*, n'eſt connu que ſous le nom du Cocu imaginaire, peut-être parce que ce dernier titre eſt plus plaiſant que

Digitized by Google

que celui du Mari confondu. George Dandin réuſſit pleinement. Mais ſi on ne reprocha rien à la conduite & au ſtyle, on ſe ſouleva un peu contre le ſujet même de la Piece ; quelques perſonnes ſe révolterent contre une Comédie, dans laquelle une femme mariée donne rendez-vous à ſon Amant. Elles pouvaient conſidérer que la coquetterie de cette femme n'eſt que la punition de la ſottiſe que fait George Dandin d'épouſer la fille d'un Gentilhomme ridicule.

MONSIEUR
DE POURCEAUGNAC,

Comédie-Ballet, en proſe & en trois Actes, faite & jouée à Chambord pour le Roi, au mois de Septembre 1669, & repréſentée ſur le Théatre du Palais Royal le 15 Novembre de la même année.

CE fut à la repréſentation de cette Comédie, que la Troupe de Moliere prit pour la premiere fois le titre de la Troupe du Roi. Pourceaugnac eſt une farce ; mais il y a dans toutes les farces de Moliere des Scenes dignes de la haute Comédie. Un homme ſupérieur, quand il badine, ne peut s'empêcher de badiner avec eſprit. Lully, qui n'avait point encor le privilege de l'Opéra, fit la muſique du Ballet de Pourceaugnac ; il y

danſa, il y chanta, il y joua du violon. Tous les grands talens étaient employés au divertiſſement du Roi, & tout ce qui avait rapport aux Beaux-Arts était honorable.

On n'écrivit point contre Pourceaugnac : on ne cherche à rabaiſſer les grands hommes, que quand ils veulent s'élever. Loin d'examiner ſévérement cette farce, les gens de bon goût reprocherent à l'Auteur d'avilir trop ſouvent ſon génie à des Ouvrages frivoles qui ne méritaient pas d'examen ; mais Moliere leur répondit, qu'il était Comédien auſſi-bien qu'Auteur, qu'il fallait réjouir la Cour & attirer le Peuple, & qu'il était réduit à conſulter l'intérêt de ſes Acteurs auſſi-bien que ſa propre gloire.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

Comédie-Ballet en proſe & en cinq Actes, repréſentée devant le Roi à Saint-Germain, au mois de Février 1670.

LOuis XIV lui-même donna le ſujet de cette Piece à Moliere. Il voulut qu'on repréſentât deux Princes qui ſe diſputeraient une Maîtreſſe, en lui donnant des fêtes magnifiques & galantes. Moliere ſervit le Roi avec précipitation. Il mit dans cet Ouvrage deux perſonnages qu'il n'avait point encor fait paraître ſur ſon Théa-

Digitized by Google

tre, un Aſtrologue, & un Fou de Cour. Le monde n'était point alors déſabuſé de l'Aſtrologie judiciaire; on y croyait d'autant plus, qu'on connaiſſait moins la véritable Aſtronomie. Il eſt rapporté dans Vittorio Siri, qu'on n'avait pas manqué, à la naiſſance de Louis XIV, de faire tenir un Aſtrologue dans un cabinet voiſin de celui où la Reine accouchait. C'eſt dans les Cours que cette ſuperſtition regne davantage, parce que c'eſt là qu'on a plus d'inquiétude ſur l'avenir.

Les Fous y étaient auſſi à la mode, chaque Prince & chaque grand Seigneur même avait ſon Fou; & les hommes n'ont quitté ce reſte de barbarie, qu'à meſure qu'ils ont plus connu les plaiſirs de la ſociété & ceux que donnent les Beaux-Arts. Le Fou qui eſt repréſenté dans Moliere, n'eſt point un Fou ridicule, tel que le Moron de la Princeſſe d'Elide; mais un homme adroit, & qui ayant la liberté de tout dire, s'en ſert avec habileté & avec fineſſe. La muſique eſt de Lully. Cette Piece ne fut jouée qu'à la Cour, & ne pouvait guere réuſſir que par le mérite du divertiſſement & par celui de l'à propos.

On ne doit pas omettre, que dans les divertiſſemens des Amans Magnifiques, il ſe trouve une traduction de l'Ode d'Horace: *Donec gratus eram tibi.*

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

Comédie-Ballet, en prose & en cinq Actes, faite & jouée à Chambord au mois d'Octobre 1670, & représentée à Paris le 23 Novembre de la même année.

LE Bourgeois Gentilhomme est un des plus heureux sujets de Comédie que le ridicule des hommes ait jamais pu fournir. La vanité, attribut de l'espece humaine, fait que des Princes prennent le titre de Rois, que les grands Seigneurs veulent être Princes, &, comme dit la Fontaine:

Tout Prince a des Ambassadeurs,
Tout Marquis veut avoir des Pages.

Cette faiblesse est précisément la même que celle d'un Bourgeois qui veut être homme de qualité. Mais la folie du Bourgeois est la seule qui soit comique, & qui puisse faire rire au Théatre: ce sont les extrêmes disproportions des manieres & du langage d'un homme, avec les airs & les discours qu'il veut affecter, qui font un ridicule plaisant. Cette espece de ridicule ne se trouve point dans des Princes ou dans des hommes élevés à la Cour, qui couvrent toutes leurs sottises du même air & du même langage;

Digitized by Google

mais ce ridicule ſe montre tout entier dans un Bourgeois élevé groſſiérement, & dont le naturel fait à tout moment un contraſte avec l'art dont il veut ſe parer. C'eſt ce naturel groſſier qui fait le plaiſant de la Comédie; & voilà pourquoi ce n'eſt jamais que dans la vie commune qu'on prend les perſonnages comiques. Le Miſanthrope eſt admirable, le Bourgeois Gentilhomme eſt plaiſant.

Les quatre premiers Actes de cette Piece peuvent paſſer pour une Comédie; le cinquieme eſt une farce qui eſt réjouiſſante, mais trop peu vraiſemblable. Moliere aurait pu donner moins de priſe à la critique, en ſuppoſant quelque autre homme que le fils du Grand-Turc. Mais il cherchait par ce divertiſſement plutôt à réjouir qu'à faire un Ouvrage régulier.

Lully fit auſſi la muſique du Ballet, & il y joua comme dans Pourceaugnac.

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

Comédie en proſe & en trois Actes, repréſentée ſur le Théatre du Palais Royal le 24 Mai 1671.

LEs Fourberies de Scapin ſont une de ces farces que Moliere avait préparées en Pro-

Digitized by Google

vince. Il n'avait pas fait scrupule d'y insérer deux Scenes entieres du *Pédant joué*, mauvaise Piece de Cirano de Bergerac. On prétend que quand on lui reprochait ce plagiarisme, il répondait: *Ces deux Scenes son assez bonnes; cela m'appartenait de droit: il est permis de reprendre son bien par-tout où on le trouve.*

Si Moliere avait donné la farce des Fourberies de Scapin pour une vraie Comédie, Despréaux aurait eu raison de dire dans son Art poétique:

C'est par là que Moliere illustrant ses Ecrits,
Peut-être de son Art eût remporté le prix,
Si, moins ami du Peuple en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'Auteur du Misanthrope.

On pourrait répondre à ce grand Critique, que Moliere n'a point allié Térence avec Tabarin dans ses vraies Comédies, où il surpasse Térence: que s'il a déféré au goût du Peuple, c'est dans ses farces, dont le seul titre annonce du bas comique, & que ce bas comique était nécessaire pour soutenir sa Troupe.

Moliere ne pensait pas que les Fourberies de Scapin & le Mariage forcé valussent l'Avare, le Tartuffe, le Misanthrope, les Femmes savantes, ou fussent même du même genre. De plus, comment Despréaux peut-il

Digitized by Google

dire, que *Moliere peut-être de ſon Art eût emporté le prix ?* Qui aura donc ce prix, ſi Moliere ne l'a pas ?

PSICHÉ,

Tragédie-Ballet, en vers libres & en cinq Actes, repréſentée devant le Roi, dans la Salle des machines du Palais des Tuileries, en Janvier, & durant le Carnaval de l'année 1670, & donnée au Public ſur le Théatre du Palais Royal en 1671.

LE Spectacle de l'Opéra, connu en France ſous le miniſtere du Cardinal Mazarin, était tombé par ſa mort. Il commençait à ſe relever. Perrin, Introducteur des Ambaſſadeurs chez Monſieur, frere de Louis XIV, Cambert, Intendant de la muſique de la Reine-Mere, & le Marquis de Sourdiac, homme de goût, qui avait du génie pour les machines, avaient obtenu, en 1669, le privilege de l'Opéra ; mais ils ne donnerent rien au Public qu'en 1671. On ne croyait pas alors que les Français puſſent jamais ſoutenir trois heures de muſique, & qu'une Tragédie toute chantée pût réuſſir. On penſait que le comble de la perfection eſt une Tragédie déclamée, avec des chants & des danſes dans les Intermedes. On ne ſongeait pas que ſi une Tragédie eſt belle & intéreſſante, les entr'Ac-

Digitized by Google

tes de muſique doivent en devenir froids ; & que ſi les Intermedes ſont brillans, l'oreille a peine à revenir tout d'un coup du charme de la muſique à la ſimple déclamation. Un Ballet peut délaſſer dans les entr'Actes d'une Piece ennuyeuſe ; mais une bonne Piece n'en a pas beſoin, & l'on joue *Athalie* ſans les chœurs & ſans la muſique. Ce ne fut que quelques années après, que Lully & Quinault nous apprirent qu'on pouvait chanter toute une Tragédie, comme on faiſait en Italie, & qu'on la pouvait même rendre intéreſſante : perfection que l'Italie ne connaiſſait pas.

Depuis la mort du Cardinal Mazarin, on n'avait donc donné que des Pieces à machines, avec des divertiſſemens en muſique, telles qu'Andromede & la Toiſon d'or. On voulut donner au Roi & à la Cour, pour l'hyver de 1670, un divertiſſement dans ce goût, & y ajouter des danſes. Moliere fut chargé du ſujet de la fable le plus ingénieux & le plus galant, & qui était alors en vogue par le Roman, beaucoup trop allongé, que la Fontaine venait de donner en 1669.

Il ne put faire que le premier Acte, la premiere Scene du ſecond, & la premiere du troiſieme ; le tems preſſait : Pierre Corneille ſe chargea du reſte de la Piece ; il voulut bien s'aſſujettir au plan d'un autre ; & ce génie mâle, que l'âge rendait ſec & ſévere, s'amollit pour plaire à Louis XIV. L'Auteur de Cinna fit, à l'âge de 67 ans, cette déclaration

claration de Pſiché à l'Amour, qui paſſe encore pour un des morceaux les plus tendres & les plus naturels qui ſoient au Théatre.

Toutes les paroles qui ſe chantent ſont de Quinault; Lully compoſa les airs. Il ne manquait à cette ſociété de grands hommes que le ſeul Racine, afin que tout ce qu'il y eut jamais de plus excellent au Théatre ſe fût réuni pour ſervir un Roi, qui méritait d'être ſervi par de tels hommes.

Pſiché n'eſt pas une excellente Piece, & les derniers Actes en ſont très-languiſſans; mais la beauté du ſujet, les ornemens dont elle fut embellie, & la dépenſe royale qu'on fit pour ce Spectacle, firent pardonner ſes défauts.

LES FEMMES SAVANTES,

Comédie en vers & en cinq Actes, repréſentée ſur le Théatre du Palais Royal, le 11 Mars 1672.

CEtte Comédie, qui eſt miſe par les connaiſſeurs dans le rang du Tartuffe & du Miſanthrope, attaquait un ridicule qui ne ſemblait propre à réjouir ni le Peuple, ni la Cour, à qui ce ridicule paraiſſait être également étranger. Elle fut reçue d'abord aſſez froidement; mais les connaiſſeurs, rendirent bientôt à Moliere les ſuffrages de la Ville, & un

mot du Roi lui donna ceux de la Cour. L'intrigue, qui en effet a quelque choſe de plus plaiſant que celle du Miſanthrope, ſoutint la Piece long-tems.

Plus on la vit, & plus on admira comment Moliere avait pu jetter tant de comique ſur un ſujet qui paraiſſait fournir plus de pédanterie que d'agrémens. Tous ceux qui ſont au fait de l'Hiſtoire littéraire de ce tems-là, ſavent que Ménage y eſt joué ſous le nom de *Vadius*, & que *Triſſotin* eſt le fameux Abbé Cottin, ſi connu par les Satyres de Deſpréaux. Ces deux hommes étaient, pour leur malheur, ennemis de Moliere ; ils avaient voulu perſuader au Duc de Montauſier, que le Miſanthrope était fait contre lui : quelque tems après ils avaient eu chez Mademoiſelle, fille de Gaſton de France, la Scene que Moliere a ſi bien rendue dans les Femmes ſavantes. Le malheureux Cottin écrivait également contre Ménage, contre Moliere & contre Deſpréaux ; les Satyres de Deſpréaux l'avaient déja couvert de honte, mais Moliere l'accabla. *Triſſotin* était appellé aux premieres repréſentations Tricottin. L'Acteur qui le repréſentait avait affecté, autant qu'il avait pu, de reſſembler à l'original par la voix & par le geſte. Enfin, pour comble de ridicule, les vers de Triſſotin, ſacrifiés ſur le Théatre à la riſée publique, étaient de l'Abbé Cottin même. S'ils avoient été bons, & ſi l'Auteur avait valu quelque choſe, la critique ſanglante de Moliere, & celle de Deſ-

Digitized by Google

préaux ne lui eussent pas ôté sa réputation. Moliere lui-même avait été joué aussi cruellement sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, & n'en fut pas moins estimé : le vrai mérite résiste à la satyre. Mais Cottin était bien loin de pouvoir se soutenir contre de telles attaques : on dit qu'il fut si accablé de ce dernier coup, qu'il tomba dans une mélancolie qui le conduisit au tombeau. Les Satyres de Despréaux coûterent aussi la vie à l'Abbé Cassaigne : triste effet d'une liberté plus dangereuse qu'utile, & qui flatte plus la malignité humaine, qu'elle n'inspire le bon goût.

La meilleure satyre qu'on puisse faire des mauvais Poëtes, c'est de donner d'excellens Ouvrages ; Moliere & Despréaux n'avoient pas besoin d'y ajouter des injures.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

Petite Comédie en un Acte & en prose, représentée devant le Roi à Saint-Germain, en Février 1672 ; & à Paris, sur le Théatre du Palais Royal, le 8 Juillet de la même année.

C'Est une farce, mais toute de caracteres, qui est une peinture naïve, peut-être en quelques endroits trop simple, des ridicules de

Digitized by Google

la Province; ridicules dont on s'eſt beaucoup corrigé à meſure que le goût de la ſociété, & la politeſſe aiſée qui regne en France, ſe ſont répandus de proche en proche.

LE MALADE IMAGINAIRE,

En trois Actes, avec des Intermedes, fut repréſenté ſur le Théatre du Palais Royal, le 10 Février 1673.

C'Eſt une de ces farces de Moliere dans laquelle on trouve beaucoup de Scenes dignes de la haute Comédie. La naïveté, peut-être pouſſée trop loin, en fait le principal caractere. Ses farces ont le défaut d'être quelquefois un peu trop baſſes, & ſes Comédies de n'être pas toujours aſſez intéreſſantes. Mais avec tous ces défauts-là, il ſera toujours le premier de tous les Poëtes comiques. Depuis lui, le Théatre Français s'eſt ſoutenu, & même a été aſſervi à des loix de décence plus rigoureuſes que du tems de Moliere. On n'oſerait aujourd'hui hazarder la Scene où le Tartuffe preſſe la femme de ſon Hôte; on n'oſeroit ſe ſervir des termes de *fils de putain*, de *carogne*, & même de *cocu*; la plus exacte bienſéance regne dans les Pieces modernes. Il eſt étrange que tant de régularité n'ait pu lever encore cette tache, qu'un préjugé très-

Digitized by Google

injuſte attache à la profeſſion de Comédien. Ils étaient honorés dans Athenes, où ils repréſentaient de moins bons Ouvrages. Il y a de la cruauté à vouloir avilir des hommes néceſſaires à un Etat bien policé, qui exercent, ſous les yeux des Magiſtrats, un talent très-difficile & très-eſtimable. Mais c'eſt le ſort de tous ceux qui n'ont que leur talent pour appui, de travailler pour un Public ingrat.

On demande pourquoi Moliere ayant autant de réputation que Racine, le Spectacle cependant eſt déſert quand on joue ſes Comédie, & qu'il ne va preſque plus perſonne à ce même Tartuffe qui attiroit autrefois tout Paris, tandis qu'on court encore avec empreſſement aux Tragédies de Racine lorſqu'elles ſont bien repréſentées? C'eſt que la peinture de nos paſſion nous touche encore davantage que le portrait de nos ridicules; c'eſt que l'eſprit ſe laſſe des plaiſanteries, & que le cœur eſt inépuiſable. L'oreille eſt auſſi plus flattée de l'harmonie des beaux vers tragiques, & de la magie étonnante du ſtyle de Racine, qu'elle ne peut l'être du langage propre à la Comédie; ce langage peut plaire, mais il ne peut jamais émouvoir, & l'on ne vient au Spectacle que pour être ému.

Il faut encore convenir que Moliere, tout admirable qu'il eſt dans ſon genre, n'a ni des intrigues aſſez attachantes, ni des dénouemens aſſez heureux, tant l'Art dramatique eſt difficile.

Digitized by Google

On ne peut mieux finir ces Mémoires, que par ces vers de Deſpréaux (1).

Avant qu'un peu de terre, obtenu par priere,
Pour jamais ſous la tombe eût enfermé Moliere;
Mille de ces beaux traits aujourd'hui ſi vantés,
Furent des ſots eſprits à nos yeux rebutés;
L'ignorance & l'erreur, à ſes naiſſantes Pieces,
En habits de Marquis, en robes de Comteſſes,
Venoient pour diffamer ſon chef-d'œuvre nouveau,
Et ſecouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la ſcene plus exacte;
Le Vicomte indigné ſortoit au ſecond Acte;
L'un, défenſeur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ſes bons mots le condamnoit au feu;
L'autre, fougueux Marquis, lui déclarant la guerre,
Vouloit venger la Cour immolée au Parterre.
Mais ſi-tôt que d'un trait de ſes fatales mains,
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de ſa Muſe éclipſée,
L'aimable Comédie avec lui terraſſée,
En vain d'un coup ſi rude eſpéra revenir,
Et ſur ſes brodequins ne put plus ſe tenir.

(1) *Epitre VII. à M. Racine.*

Digitized by Google

TABLE GÉNÉRALE.

TOME PREMIER.

AVERTISSEMENT.

CATALOGUE des Critiques qui ont été faites contre les Comédies de Moliere, & de quelques Apologies.

MÉMOIRES sur la Vie & les Ouvrages de Moliere, par M. DE VOLTAIRE.

L'ÉTOURDI, *ou* LES CONTRE-TEMPS, Comédie en cinq Actes, en vers, représentée à Paris, sur le Théatre du petit Bourbon, le 3 Décembre 1658.

LE DÉPIT AMOUREUX, Comédie en cinq Actes, en vers, représentée à Paris, sur le Théatre du petit Bourbon, au mois de Décembre 1658.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES, Comédie en un Acte, en prose, représentée à Paris, sur le Théatre du Petit Bourbon, le 18 Novembre 1659.

TOME SECOND.

SGANARELLE, *ou* LE COCU IMAGINAIRE, Comédie en trois Actes, en vers, représentée à Paris, sur le Théatre du petit Bourbon, le 28 Mars 1660.

DOM GARCIE DE NAVARRE, *ou* LE PRINCE JALOUX, Comédie héroïque en cinq Actes, en vers, représentée à Paris, sur le Théatre du Palais Royal, le 4 Février 1661.

Digitized by Google

L'ÉCOLE DES MARIS, Comédie en trois Actes, en vers, repréſentée à Paris, ſur le Théatre du Palais Royal, le 24 Juin 1661.

LES FACHEUX, Comédie-Ballet en trois Actes, en vers, repréſentée à Vaux au mois d'Août 1661; & à Paris, ſur le Théatre du Palais Royal, le 4 Novembre de la même année.

L'ÉCOLE DES FEMMES, Comédie en cinq Actes, en vers, repréſentée à Paris, ſur le Théatre du Palais Royal, le 26 Décembre 1662.

TOME TROISIEME.

LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES, Comédie en un Acte, en proſe, repréſentée à Paris, ſur le Théatre du Palais Royal, le premier Juin 1663.

L'INPROMPTU DE VERSAILLES, Comédie en un Acte, en proſe, repréſentée à Verſailles, le 14 Octobre 1663; & à Paris, ſur le Théatre du Palais Royal, le 4 Novembre de la même année.

LA PRINCESSE D'ÉLIDE, Comédie-Ballet, (le premier Acte & la premiere Scene du ſecond, en vers, le reſte en proſe) repréſentée à Verſailles, le 8 Mai 1664; & à Paris, ſur le Théatre du Palais Royal, le 9 Novembre de la même année.

FESTES DE VERSAILLES, en 1664.

LE MARIAGE FORCÉ, Comédie-Ballet en un Acte, en proſe, repréſentée au Louvre, le 29 Janvier 1664; & à Paris, ſur le Théatre du Pa-

Digitized by Google

lais Royal, avec quelques changemens, le 15 Novembre de la même année.

LE MARIAGE FORCÉ, Ballet du Roi.

DOM JUAN, *ou* LE FESTIN DE PIERRE, Comédie en cinq Actes, en prose, représentée à Paris, sur le Théatre du Palais Royal, le 15 Février 1665.

TOME QUATRIEME.

L'AMOUR MÉDECIN, Comédie en trois Actes, en prose, avec un Prologue, représentée à Versailles, le 15 Septembre 1665; & à Paris, sur le Théatre du Palais Royal, le 22 du même mois.

LE MISANTHROPE, Comédie en cinq Actes, en vers, représentée à Paris, sur le Théatre du Palais Royal, le 4 Juin 1666.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI, Comédie en trois Actes, en prose, représentée à Paris, sur le Théatre du Palais Royal, le 6 Août 1666.

MÉLICERTE, Pastorale héroïque, en vers, représentée à Saint-Germain-en-Laye, au mois de Décembre 1666, dans le *Ballet des Muses*.

FRAGMENT D'UNE PASTORALE comique, représentée à Saint-Germain-en-Laye, au mois de Décembre 1666, dans le *Ballet des Muses*, à la suite de Mélicerte.

LE SICILIEN, *ou* L'AMOUR PEINTRE, Comédie-Ballet en un Acte, en prose, représentée dans le *Ballet des Muses*, à Saint-Germain-en-Laye, au mois de Janvier 1667; &

Digitized by Google

à Paris, sur le Théatre du Palais Royal, le 10 Juin de la même année.

TARTUFFE, *ou* L'IMPOSTEUR, Comédie en cinq Actes, en vers, représentée à Paris, sur le Théatre du Palais Royal, le 5 Août 1667, & depuis, sans interruption, le 5 Février 1669.

TOME CINQUIEME.

AMPHITRYON, Comédie en trois actes, en vers, avec un Prologue, représentée à Paris, sur le Théatre du Palais Royal, le 13 Juin 1668.

L'AVARE, Comédie en cinq actes, en prose, représentée sur le Théatre du Palais Royal, le 9 Septembre 1668.

GEORGE DANDIN, *ou* LE MARI CONFONDU, Comédie en trois Actes, en prose, représentée avec des Intermedes, à Versailles, le 15 Juillet 1668; & à Paris, sans Intermedes, sur le Théatre du Palais Royal, le 9 Novembre de la même année.

FESTES DE VERSAILLES, en 1668.

TOME SIXIEME.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, Comédie-Ballet en trois Actes, en prose, représentée à Chambord, au mois d'Octobre 1669; & à Paris, sur le Théatre du Palais Royal, le 15 Novembre de la même année.

LES AMANS MAGNIFIQUES, Comédie-Ballet en cinq Actes, en prose, représentée à Saint-Germain-en-Laye, au mois de Février 1670, sous le titre de *Divertissement Royal.*

Digitized by Google

LE BOURGEOIS GENTILHOMME, Comédie-Ballet en cinq Actes, en prose, représentée à Chambord, au mois d'Octobre 1670; & à Paris, sur le Théatre du Palais Royal, le 29 Novembre de la même année.

TOME SEPTIEME.

LES FOURBERIES DE SCAPIN, Comédie en trois Actes, en prose, représentée à Paris, sur le Théatre du Palais Royal, le 24 Mai 1671.

PSICHÉ, Tragédie-Ballet en cinq Actes, en vers, représentée à Paris, au Palais des Tuileries, pendant le Carnaval de 1670; & sur le Théatre du Palais Royal, le 24 Juillet 1671.

LES FEMMES SAVANTES, Comédie en cinq Actes, en vers, représentée à Paris, sur le Théatre du Palais Royal, le 11 Mars 1672.

TOME HUITIEME.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS, Comédie-Ballet en plusieurs Actes, en prose, représentée à Saint-Germain-en-Laye, au mois de Février 1672; & à Paris, en un Acte, sans Intermedes, sur le Théatre du Palais Royal, le 8 Juillet de la même année.

PASTORALE comique.

LE MALADE IMAGINAIRE, Comédie-Ballet en trois Actes, en prose, avec un Prologue, représentée à Paris, sur le Théatre du Palais Royal, le 10 Février 1673.

Digitized by Google

REMERCIEMENT AU ROI.

LA GLOIRE DU VAL-DE-GRACE.

L'OMBRE DE MOLIERE, Comédie.

EXTRAITS de divers Auteurs, contenant plusieurs particularités de la Vie de Moliere; & des Jugemens sur quelques-unes de ses Pieces.

RECUEIL de diverses Pieces.

Fin de la Table Générale.

Digitized by Google

AVIS AU RELIEUR

Pour placer les Figures.

TOME I.

Le Portrait de Moliere, *page* xxxvij
L'Etourdi, *page* 1
Le Dépit amoureux, 103
Les Précieuſes ridicules, 195

TOME II.

Le Cocu imaginaire, *page* 1
Dom Garcie de Navarre, 37
L'Ecole des Maris, 109
Les Fâcheux, 172
L'Ecole des Femmes, 227

TOME III.

La Critique de l'Ecole des Femmes, *page* 1
L'Inpromptu de Verſailles, 47
La Princeſſe d'Elide, 87
Les Plaiſirs de l'Iſle enchantée, 157
Le Mariage Forcé, 193
Le Feſtin de Pierre, 249

TOME IV.

L'Amour Médecin, *page* 1
Le Miſanthrope, 45

Digitized by Google

Le Médecin Malgré lui, 129
Mélicerte, 195
L'Amour Peintre, 243
Le Tartuffe, 279

TOME V.

Prologue d'Amphitryon, page 1
Amphitryon, 13
L'Avare, 91
George Dandin, 209

TOME VI.

Monſieur de Pourceaugnac, page 1
Les Amans Magnifiques, 87
Le Bourgeois Gentilhomme, 163

TOME VII.

Les Fourberies de Scapin, page 1
Prologue de Pſiché, 89
Pſiché, 101
Les Femmes ſavantes, 185

TOME VIII.

La Comteſſe d'Eſcarbagnas, page 1
Le Malade imaginaire, 41

Digitized by Google

L'ÉTOURDI,

OU

LES CONTRE-TEMPS,

COMÉDIE.

Digitized by Google

ACTEURS.

PANDOLFE, Pere de Lélie.
ANSELME, Pere d'Hippolyte.
TRUFALDIN, Vieillard.
CÉLIE, eſclave de Trufaldin.
HIPPOLYTE, Fille d'Anſelme.
LÉLIE, Fils de Pandolphe.
LEANDRE, Fils de famille.
ANDRÉS, cru Egyptien.
MASCARILLE, Valet de Lélie.
ERGASTE, Ami de Maſcarille.
UN COURIER.
DEUX TROUPES de Maſques.

La Scene eſt à Meſſine, dans une Place publique.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ETOURDI.

Digitized by Google

L'ÉTOURDI,

OU

LES CONTRE-TEMPS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LELIE *seul.*

HÉ bien, Léandre, hé bien, il faudra conteſter :
Nous verrons de nous deux qui pourra l'emporter ;
Qui, dans nos ſoins communs pour ce jeune miracle,
Aux vœux de ſon rival portera plus d'obſtacle :
Préparez vos efforts, & vous défendez bien,
Sûr que de mon côté je n'épargnerai rien.

Digitized by Google

SCENE II.

LELIE, MASCARILLE.

LELIE.

AH, Mascarille !

MASCARILLE.

Quoi ?

LELIE.

Voici bien des affaires;
J'ai dans ma passion toutes choses contraires,
Léandre aime Célie ; & par un trait fatal,
Malgré mon changement, est encor mon rival.

MASCARILLE.

Léandre aime Célie !

LELIE.

Il l'adore, te dis-je.

MASCARILLE.

Tant pis.

LELIE.

Hé, oui, tant pis, c'est là ce qui m'afflige!
Toutefois j'aurois tort de me désespérer ;
Puisque j'ai ton secours, je dois me rassurer.
Je sais que ton esprit, en intrigues fertile,
N'a jamais rien trouvé qui lui fût difficile ;
Qu'on te peut appeller le Roi des Serviteurs,
Et qu'en toute la terre.....

MASCARILLE.

Hé, treve de douceurs ;
Quand nous faisons besoin, nous autres misérables,
Nous sommes les chéris & les incomparables ;
Et dans un autre temps, dès le moindre courroux,
Nous sommes les coquins qu'il faut rouer de coups.

Digitized by Google

LELIE.

Ma foi, tu me fais tort avec cette invective.
Mais enfin, discourons de l'aimable captive;
Dis si les plus cruels & plus durs sentiments
Ont rien d'impénétrable à des traits si charmants.
Pour moi, dans ses discours, comme dans son visage,
Je vois pour sa naissance un noble témoignage;
Et je crois que le Ciel, dedans un rang si bas,
Cache son origine, & ne l'en tire pas.

MASCARILLE.

Vous êtes romanesque avecque vos chimeres.
Mais que fera Pandolfe en toutes ces affaires?
C'est Monsieur votre pere, au moins à ce qu'il dit;
Vous savez que sa bile assez souvent s'aigrit,
Qu'il peste contre vous d'une belle maniere,
Quand vos déportements lui blessent la visiere:
Il est avec Anselme en parole pour vous,
Que de son Hyppolite on vous fera l'époux,
S'imaginant que c'est dans le seul mariage
Qu'il pourra rencontrer dequoi vous faire sage;
Et s'il vient à savoir que, rebutant son choix,
D'un objet inconnu vous recevez les loix,
Que de ce fol amour la fatale puissance
Vous soustrait au devoir de votre obéissance,
Dieu sait quelle tempête alors éclatera,
Et de quels beaux sermons on vous régalera.

LELIE.

Ah! treve, je vous prie à votre rhétorique!

MASCARILLE.

Mais vous, treve plutôt à votre politique;
Elle n'est pas fort bonne, & vous devriez tâcher....

LELIE.

Sais-tu qu'on n'acquiert rien de bon à me fâcher,
Que chez moi les avis ont de tristes salaires,
Qu'un Valet Conseiller y fait mal ses affaires?

MASCARILLE.

(*à part.*) (*haut.*)

Il ſe met en courroux. Tout ce que j'en ai dit
N'étoit rien que pour rire, & vous ſonder l'eſprit.
D'un cenſeur de plaiſirs ai-je fort l'encolure?
Et Maſcarille eſt-il ennemi de nature?
Vous ſavez le contraire, & qu'il eſt très-certain
Qu'on ne peut me taxer que d'être trop humain.
Moquez-vous des ſermons d'un vieux barbon de pere;
Pouſſez votre bidet, vous dis-je, & laiſſez faire.
Ma foi, j'en ſuis d'avis, que ces Penards chagrins
Nous viennent étourdir de leurs contes badins;
Et vertueux par force, eſperent, par envie,
Oter aux jeunes gens les plaiſirs de la vie.
Vous ſavez mon talent, je m'offre à vous ſervir.

LELIE.

Ah! c'eſt par ces diſcours que tu peux me ravir.
Au reſte, mon amour, quand je l'ai fait paroître,
N'a point été mal vu des yeux qui l'ont fait naître;
Mais Léandre, à l'inſtant, vient de me déclarer
Qu'à me ravir Célie il ſe va préparer:
C'eſt pourquoi dépêchons, & cherche dans ta tête
Les moyens les plus prompts d'en faire ma conquête;
Trouve ruſes, détours, fourbes, inventions,
Pour fruſtrer mon rival de ſes prétentions.

MASCARILLE.

Laiſſez-moi quelque temps rêver à cette affaire.

(*à part.*)

Que pourrois-je inventer pour ce coup néceſſaire?

LELIE.

Hé bien, le ſtratagême!

MASCARILLE.

Ah, comme vous courez!
Ma cervelle toujours marche à pas meſurés.
J'ai trouvé votre fait: Il faut.... Non, je m'abuſe.
Mais ſi vous alliez.....

LELIE.

Où ?

MASCARILLE.

C'eſt une foible ruſe.
J'en ſongeois une.....

LELIE.

Et quelle?

MASCARILLE.

Elle n'iroit pas bien.
Mais ne pourriez-vous pas?.....

LELIE.

Quoi ?

MASCARILLE.

Vous ne pourriez rien.
Parlez avec Anſelme.

LELIE.

Et que lui puis-je dire !

MASCARILLE.

Il eſt vrai ; c'eſt tomber d'un mal dedans un pire.
Il faut pourtant le voir. Allez chez Trufaldin.

LELIE.

Que faire ?

MASCARILLE.

Je ne ſais.

LELIE.

C'en eſt trop à la fin,
Et tu me mets à bout par ces contes frivoles.

MASCARILLE.

Monſieur, ſi vous aviez en main force piſtoles,
Nous n'aurions pas beſoin maintenant de rêver
A chercher les biais que nous devons trouver,
Et pourrions, par un prompt achat de cette eſclave,
Empêcher qu'un rival vous prévienne & vous brave.
De ces Egyptiens qui la mirent ici,
Trufaldin, qui la garde, eſt en quelque ſouci ;

Digitized by Google

Et trouvant ſon argent qu'ils lui font trop attendre ;
Je ſais bien qu'il ſeroit très-ravi de la vendre :
Car enfin, en vrai ladre, il a toujours vécu,
Il ſe feroit feſſer pour moins d'un quart d'écu,
Et l'argent eſt le Dieu que ſur-tout il révere :
Mais le mal, c'eſt....

LELIE.

Quoi, c'eſt ?

MASCARILLE.

Que Monſieur votre pere
Eſt un autre vilain, qui ne vous laiſſe pas,
Comme vous voudriez, manier ſes ducats ;
Qu'il n'eſt point de reſſort, qui, pour votre reſſource,
Pût faire maintenant ouvrir la moindre bourſe :
Mais tâchons de parler à Célie un moment,
Pour ſavoir là-deſſus quel eſt ſon ſentiment ;
Sa fenêtre eſt ici.

LELIE.

Mais Trufaldin pour elle
Fait de jour & de nuit exacte ſentinelle ;
Prends garde.

MASCARILLE.

Dans ce coin demeurez en repos.
O bonheur ! La voilà qui ſort tout à propos.

SCENE III.

CELIE, LELIE, MASCARILLE.

LELIE.

AH, que le Ciel m'oblige, en offrant à ma vue
Les céleſtes attraits dont vous êtes pourvue !
Et, quelque mal cuiſant que m'aient cauſé vos yeux,
Que je prends de plaiſir à les voir en ces lieux !

Digitized by Google

CELIE.

Mon cœur, qu'avec raiſon votre diſcours étonne,
N'entend pas que mes yeux faſſent mal à perſonne,
Et, ſi dans quelque choſe ils vous ont outragé,
Je puis vous aſſurer que c'eſt ſans mon congé.

LELIE.

Ah, leurs coups ſont trop beaux pour me faire une injure !
Je mets toute ma gloire à chérir leur bleſſure.
Et....

MASCARILLE.

Vous le prenez-là d'un ton un peu trop haut ;
Ce ſtyle maintenant n'eſt pas ce qu'il nous faut :
Profitons mieux du temps, & ſachons vîte d'elle
Ce que.....

TRUFALDIN *dans ſa maiſon.*

Célie !

MASCARILLE *à Lélie.*

Hé bien ?

LELIE.

O rencontre cruelle !
Ce malheureux vieillard devoit-il nous troubler !

MASCARILLE.

Allez, retirez-vous, je ſaurai lui parler.

SCENE IV.

TRUFALDIN, CELIE, LELIE *retiré dans un coin*, MASCARILLE.

TRUFALDIN *à Célie.*

Que faites-vous dehors ? Et quel ſoin vous talonne,
Vous à qui je défends de parler à perſonne ?

CELIE.

Autrefois j'ai connu cet honnête garçon,
Et vous n'avez pas lieu d'en prendre aucun ſoupçon.

MASCARILLE.

Eſt-ce là le Seigneur Trufaldin ?

CELIE.

Oui, lui-même.

MASCARILLE.

Monſieur, je ſuis tout vôtre, & ma joie eſt extrême
De pouvoir ſaluer, en toute humilité,
Un homme dont le nom eſt par-tout ſi vanté.

TRUFALDIN.

Très-humble ſerviteur.

MASCARILLE.

J'incommode peut-être ;
Mais je l'ai vue ailleurs, où m'ayant fait connoître
Les grands talens qu'elle a pour ſavoir l'avenir,
Je voulois ſur ce point un peu l'entretenir.

TRUFALDIN.

Quoi, te mêlerois-tu d'un peu de diablerie ?

CELIE.

Non, tout ce que je ſais n'eſt que blanche magie.

MASCARILLE.

Voici donc ce que c'eſt. Le maître que je ſers
Languit pour un objet qui le tient dans ſes fers ;
Il auroit bien voulu, du feu qui le dévore,
Pouvoir entretenir la beauté qu'il adore ;
Mais un dragon veillant ſur ce rare tréſor,
N'a pu, quoi qu'il ait fait, le lui permettre encor ;
Et, ce qui plus le gêne & le rend miſérable,
Il vient de découvrir un rival redoutable :
Si bien que, pour ſavoir ſi ſes ſoins amoureux
Ont ſujet d'eſpérer quelque ſuccès heureux,
Je viens vous conſulter, ſûr que de votre bouche
Je puis apprendre au vrai le ſecret qui nous touche.

Digitized by Google

CELIE.

Sous quel aſtre ton Maître a-t-il reçu le jour ?

MASCARILLE.

Sous un aſtre à jamais ne changer ſon amour.

CELIE.

Sans me nommer l'objet pour qui ſon cœur ſoupire ;
La ſcience que j'ai m'en peut aſſez inſtruire.
Cette fille a du cœur, & dans l'adverſité
Elle ſait conſerver une noble fierté ;
Elle n'eſt pas d'humeur à trop faire connoître
Les ſecrets ſentimens qu'en ſon cœur on fait naître ;
Mais je les ſais comme elle, &, d'un eſprit plus doux,
Je vais en peu de mots te les découvrir tous.

MASCARILLE.

O merveilleux pouvoir de la vertu magique !

CELIE.

Si ton Maître en ce point de conſtance ſe pique,
Et que la vertu ſeule anime ſon deſſein,
Qu'il n'appréhende plus de ſoupirer en vain ;
Il a lieu d'eſpérer, & le fort qu'il veut prendre
N'eſt pas ſourd aux traités, & voudra bien ſe rendre.

MASCARILLE.

C'eſt beaucoup ; mais ce fort dépend d'un Gouverneur
Difficile à gagner.

CELIE.

C'eſt là tout le malheur.

MASCARILLE *à part regardant Lélie.*

Au diable le fâcheux qui toujours nous éclaire !

CELIE.

Je vais vous enſeigner ce que vous devez faire.

LELIE *les joignant.*

Ceſſez, ô Trufaldin, de vous inquiéter ;
C'eſt par mon ordre ſeul qu'il vient vous viſiter ;
Et je vous l'envoyois, ce ſerviteur fidele,
Vous offrir mon ſervice, & vous parler pour celle

Digitized by Google

Dont je vous veux dans peu payer la liberté,
Pourvu qu'entre nous deux le prix soit arrêté.

MASCARILLE *à part.*

La peste soit la bête!

TRUFALDIN.

Ho, ho! Qui des deux croire?
Ce discours au premier est fort contradictoire.

MASCARILLE.

Monsieur, ce galant homme a le cerveau blessé,
Ne le savez-vous pas?

TRUFALDIN.

Je sai ce que je sai.
J'ai crainte ici dessous de quelque manigance.
(*à Célie.*)
Rentrez, & ne prenez jamais cette licence.
Et vous, filoux sieffés, ou je me trompe fort,
Mettez pour me jouer vos flûtes mieux d'accord.

SCENE V.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

C'Est bien fait. Je voudrois qu'encor sans flatterie,
Il nous eût d'un bâton chargés de compagnie.
A quoi bon se montrer, &, comme un étourdi,
Me venir démentir de tout ce que je di?

LELIE.

Je pensois faire bien.

MASCARILLE.

Oui, c'étoit fort l'entendre.
Mais quoi! Cette action ne doit point me surprendre.

Digitized by Google

Vous êtes si fertile en pareils contre-temps,
Que vos écarts d'esprit n'étonnent plus les gens.

LELIE.

Ah ! mon Dieu, pour un rien me voilà bien coupable !
Le mal est-il si grand, qu'il soit irréparable ?
Enfin, si tu ne mets Célie entre mes mains,
Songe au moins de Léandre à rompre les desseins ;
Qu'il ne puisse acheter avant moi cette belle.
De peur que ma présence encor soit criminelle,
Je te laisse.

MASCARILLE *seul.*

Fort bien. A dire vrai, l'argent
Seroit dans notre affaire un sûr & fort agent :
Mais ce ressort manquant, il faut user d'un autre.

SCENE VI.

ANSELME, MASCARILLE.

ANSELME.

Par mon chef, c'est un siecle étrange que le nôtre.
J'en suis confus. Jamais tant d'amour pour le bien,
Et jamais tant de peine à retirer le sien.
Les dettes aujourd'hui, quelque soin qu'on emploie,
Sont comme les enfants, que l'on conçoit en joie
Et dont avecque peine on fait l'accouchement.
L'argent dans notre bourse entre agréablement :
Mais le terme venu que nous devons le rendre,
C'est lors que les douleurs commencent à nous prendre.
Baste ; ce n'est pas peu que deux mille francs dus
Depuis deux ans entiers, me soient enfin rendus :
Encore est-ce un bonheur.

MASCARILLE *à part les quatre premiers Vers.*

O Dieu ! la belle proie
A tirer en volant ! Chut, Il faut que je voie

Si je pourrois un peu de près le careſſer.
Je ſais bien les diſcours dont il le faut bercer.
Je viens de voir, Anſelme.....

ANSELME.

Et qui?

MASCARILLE.

Votre Nérine.

ANSELME.

Que dit-elle de moi, cette gente aſſaſſine?

MASCARILLE.

Pour vous elle eſt de flamme.

ANSELME.

Elle?

MASCARILLE.

Et vous aime tant,
Que c'eſt grande pitié.

ANSELME.

Que tu me rends content!

MASCARILLE.

Peu s'en faut que d'amour la pauvrette ne meure;
Anſelme, mon mignon, crie-t-elle à toute heure,
Quand eſt-ce que l'hymen unira nos deux cœurs,
Et que tu daigneras éteindre mes ardeurs?

ANSELME.

Mais pourquoi juſqu'ici me les avoir celées?
Les filles, par ma foi, ſont bien diſſimulées!
Maſcarille, en effet, qu'en dis-tu? Quoique vieux,
J'ai de la mine encore aſſez pour plaire aux yeux.

MASCARILLE.

Oui, vraiment, ce viſage eſt encor fort mettable;
S'il n'eſt pas des plus beaux, il eſt des agréable.

ANSELME.

Si bien donc.....

MASCARILLE *veut prendre la bourſe.*

Si bien donc qu'elle eſt ſotte de vous,
Ne vous regarde plus.....

ANSELME.

Quoi?

MASCARILLE.

Que comme un époux,
Et vous veut....

ANSELME.

Et me veut....

MASCARILLE.

Et vous veut, quoi qu'il tienne,
Prendre la bourſe.

ANSELME.

La?

MASCARILLE *prend la bourſe & la laiſſe tomber.*

La bouche avec la ſienne.

ANSELME.

Ah, je t'entends. Viens çà, lorſque tu la verras,
Vante-lui mon mérite autant que tu pourras.

MASCARILLE.

Laiſſez-moi faire.

ANSELME.

Adieu.

MASCARILLE.

Que le Ciel vous conduiſe.

ANSELME *revenant.*

Ah, vraiment, je faiſois une étrange ſottiſe,
Et tu pouvois pour toi m'accuſer de froideur.
Je t'engage à ſervir mon amoureuſe ardeur,
Je reçois par ta bouche une bonne nouvelle,
Sans du moindre préſent récompenſer ton zele!
Tiens, tu te ſouviendras.....

Digitized by Google

MASCARILLE.

Ah, non pas, s'il vous plaît

ANSELME.

Laisse-moi....

MASCARILLE.

Point du tout. J'agis sans intérêt.

ANSELME.

Je le sais, mais pourtant....

MASCARILLE.

Non, Anselme, vous dis-je,
Je suis homme d'honneur, cela me désoblige.

ANSELME.

Adieu donc, Mascarille.

MASCARILLE *à part.*

O longs discours!

ANSELME *revenant.*

Je veux
Régaler par tes mains cet objet de mes vœux,
Et je vais te donner dequoi faire pour elle
L'achat de quelque bague, ou telle bagatelle
Que tu trouveras bon.

MASCARILLE.

Non, laissez votre argent.
Sans vous mettre en souci, je ferai le présent;
Et l'on m'a mis en main une bague à la mode,
Qu'après vous payerez, si cela l'accommode.

ANSELME.

Soit; donne-la pour moi, mais sur-tout fais si bien,
Qu'elle garde toujours l'ardeur de me voir sien.

SCENE VII.

LELIE, ANSELME, MASCARILLE.

LELIE *ramaſſant la bourſe.*

A Qui la bourſe ?

ANSELME.

Ah, Dieux, elle m'étoit tombée;
Et j'aurois après cru qu'on me l'eût dérobée !
Je vous ſuis bien tenu de ce ſoin obligeant,
Qui m'épargne un grand trouble, & me rend mon argent.
Je vais m'en décharger au logis tout à l'heure.

SCENE VIII.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

C'Eſt être officieux, & très-fort, ou je meure.

LELIE.

Ma foi, ſans moi, l'argent étoit perdu pour lui.

MASCARILLE.

Certes, vous faites rage, & payez aujourd'hui
D'un jugement très-rare & d'un bonheur extrême.
Nous avancerons fort, continuez de même.

LELIE.

Qu'eſt-ce donc ? Qu'ai-je fait ?

MASCARILLE.

Le ſot, en bon François!
Puiſque je puis le dire, & qu'enfin je le dois.

Digitized by Google

Il ſait bien l'impuiſſance où ſon pere le laiſſe ;
Qu'un rival, qu'il doit craindre, étrangement nous preſſe :
Cependant, quand je tente un coup pour l'obliger,
Dont je cours moi tout ſeul la honte & le danger....

LELIE.

Quoi ? C'étoit .....

MASCARILLE.

Oui, bourreau, c'étoit pour la captive
Que j'attrapois l'argent dont votre ſoin nous prive.

LELIE.

S'il eſt ainſi, j'ai tort ; mais qui l'eût deviné ?

MASCARILLE.

Il falloit, en effet, être bien raffiné.

LELIE.

Tu me devois par ſigne avertir de l'affaire.

MASCARILLE.

Oui, je devois au dos avoir mon luminaire.
Au nom de Jupiter, laiſſez-nous en repos,
Et ne nous chantez plus d'impertinents propos.
Un autre après cela quitteroit tout peut-être ;
Mais j'avois médité tantôt un coup de maître,
Dont tout préſentement je veux voir les effets ;
A la charge que ſi....

LELIE.

Non, je te le promets.
De ne me mêler plus de rien dire ou rien faire.

MASCARILLE.

Allez donc, votre vue excite ma colere.

LELIE.

Mais ſur-tout hâte-toi, de peur qu'en ce deſſein....

MASCARILLE.

Allez, encore un coup, j'y vais mettre la main.

(*Lélie*

(*Lélie sort.*)

Menons bien ce projet ; la fourbe sera fine,
S'il faut qu'elle succede ainsi que j'imagine.
Allons voir... Bon, voici mon homme justement.

SCENE IX.

PANDOLFE, MASCARILLE.

PANDOLFE.

Mascarille.

MASCARILLE.

Monsieur.

PANDOLFE.

A parler franchement,
Je suis mal satisfait de mon fils.

MASCARILLE.

De mon maître ?
Vous n'êtes pas le seul qui se plaigne de l'être,
Sa mauvaise conduite, insupportable en tout,
Met à chaque moment ma patience à bout.

PANDOLFE.

Je vous croyois pourtant assez d'intelligence
Ensemble.

MASCARILLE.

Moi ? Monsieur, perdez cette croyance.
Toujours de son devoir je tâche à l'avertir,
Et l'on nous voit sans cesse avoir maille à partir ;
A l'heure même encor nous avons eu querelle
Sur l'hymen d'Hyppolite, où je le vois rebelle,
Où, par l'indignité d'un refus criminel,
Je le vois offenser le respect paternel.

PANDOLFE.

Querelle ?

MASCARILLE.

Oui, querelle, & bien avant poussée.

PANDOLFE.

Je me trompois donc bien; car j'avois la pensée
Qu'à tout ce qu'il faisoit tu donnois de l'appui.

MASCARILLE.

Moi? Voyez ce que c'est que du monde aujourd'hui,
Et comme l'innocence est toujours opprimée.
Si mon intégrité vous étoit confirmée,
Je suis auprès de lui gagé pour Serviteur,
Vous me voudriez encor payer pour Précepteur:
Oui, vous ne pourriez pas lui dire davantage
Que ce que je lui dis, pour le faire être sage.
Monsieur, au nom de Dieu, lui fais-je assez souvent,
Cessez de vous laisser conduire au premier vent;
Réglez-vous; regardez l'honnête homme de pere
Que vous avez du ciel; comme on le considere:
Cessez de lui vouloir donner la mort au cœur,
Et, comme lui, vivez en personne d'honneur.

PANDOLFE.

C'est parler comme il faut. Et que peut-il répondre?

MASCARILLE.

Répondre? Des chansons dont il me vient confondre.
Ce n'est pas qu'en effet, dans le fond de son cœur,
Il ne tienne de vous des semences d'honneur:
Mais sa raison n'est pas maintenant sa maîtresse.
Si je pouvois parler avecque hardiesse,
Vous le verriez dans peu soumis sans nul effort.

PANDOLFE.

Parle.

MASCARILLE.

C'est un secret qui m'importeroit fort,
S'il étoit découvert: mais à votre prudence
Je puis le confier avec toute assurance.

PANDOLFE.

Tu dis bien.

Digitized by Google

MASCARILLE.

Sachez donc que vos vœux ſont trahis
Par l'amour qu'une eſclave inſpire à votre fils.

PANDOLFE.

On m'en avoit parlé; mais l'action me touche
De voir que je l'apprenne encore par ta bouche.

MASCARILLE.

Vous voyez ſi je ſuis le ſecret confident....

PANDOLFE.

Vraiment je ſuis ravi de cela.

MASCARILLE.

Cependant
A ſon devoir, ſans bruit, deſirez-vous le rendre?
Il faut... J'ai toujours peur qu'on nous vienne ſurprendre;
Ce ſeroit fait de moi, s'il ſavoit ce diſcours:
Il faut, dis-je, pour rompre à toute choſe cours,
Acheter ſourdement l'eſclave idolâtrée,
Et la faire paſſer en une autre contrée.
Anſelme a grand accès auprès de Trufaldin;
Qu'il aille l'acheter pour vous dès ce matin:
Après, ſi vous voulez en mes mains la remettre,
Je connois des Marchands, & puis bien vous promettre
D'en retirer l'argent qu'elle pourra coûter,
Et, malgré votre fils, de la faire écarter:
Car enfin, ſi l'on veut qu'à l'hymen il ſe range,
A cet amour naiſſant il faut donner le change;
Et de plus, quand bien même il ſeroit réſolu,
Qu'il auroit pris le joug que vous avez voulu,
Cet autre objet pouvant réveiller ſon caprice,
Au mariage encor peut porter préjudice.

PANDOLFE.

C'eſt très-bien raiſonner; ce conſeil me plaît fort.
Je vois Anſelme; va, je m'en faire effort
Pour avoir promptement cette eſclave funeſte,
Et la mettre en tes mains pour achever le reſte.

Digitized by Google

MASCARILLE *seul.*

Bon; allons avertir mon maître de ceci.
Vive la fourberie & les fourbes aussi.

SCENE X.

HYPPOLITE, MASCARILLE.

HYPPOLITE.

OUi, traître, c'est ainsi que tu me rends service?
Je viens de tout entendre, & voir ton artifice;
A moins que de cela, l'eussé-je soupçonné?
Tu payes d'imposture, & tu m'en as donné.
Tu m'avois promis, lâche, & j'avois lieu d'attendre
Qu'on te verroit servir mes ardeurs pour Léandre;
Que du choix de Lélie, où l'on veut m'obliger,
Ton adresse & tes soins sauroient me dégager;
Que tu m'affranchirois du projet de mon pere;
Et cependant ici tu fais tout le contraire:
Mais tu t'abuseras; je sais un sûr moyen
Pour rompre cet achat où tu pousses si bien,
Et je vais de ce pas....

MASCARILLE.

Ah, que vous êtes prompte!
La mouche tout d'un coup à la tête vous monte;
Et, sans considérer s'il a raison ou non,
Votre esprit, contre moi, fait le petit démon.
J'ai tort, & je devrois, sans finir mon ouvrage,
Vous faire dire vrai, puisque ainsi l'on m'outrage.

HYPPOLITE.

Par quelle illusion penses-tu m'éblouir?
Traître, peux-tu nier ce que je viens d'ouir?

MASCARILLE.

Non. Mais il faut savoir que tout cet artifice
Ne va directement qu'à vous rendre service;

Que ce conſeil adroit, qui ſemble être ſans fard,
Jette dans le panneau l'un & l'autre vieillard;
Que mon ſoin par leurs mains ne veut avoir Célie,
Qu'à deſſein de la mettre au pouvoir de Lélie,
Et faire que l'effet de cette invention
Dans le dernier excès portant ſa paſſion,
Anſelme, rebuté de ſon prétendu Gendre,
Puiſſe tourner ſon choix du côté de Léandre.

HYPPOLITE.

Quoi, tout ce grand projet, qui m'a miſe en courroux,
Tu l'as formé pour moi, Maſcarille?

MASCARILLE.

Oui, pour vous.
Mais puiſqu'on reconnoît ſi mal mes bons offices,
Qu'il me faut de la ſorte eſſuyer vos caprices;
Et que, pour récompenſe, on s'en vient de hauteur
Me traiter de faquin, de lâche, d'impoſteur,
Je m'en vais réparer l'erreur que j'ai commiſe,
Et, dès ce même pas, rompre mon entrepriſe.

HYPPOLITE *l'arrêtant.*

Hé, ne me traite pas ſi rigoureuſement,
Et pardonne aux tranſports d'un premier mouvement!

MASCARILLE.

Non, non, laiſſez-moi faire; il eſt en ma puiſſance
De détourner le coup qui ſi fort nous offenſe.
Vous ne vous plaindrez point de mes ſoins déſormais;
Oui, vous aurez mon maître, & je vous le promets.

HYPPOLITE.

Hé! mon pauvre garçon, que ta colere ceſſe.
J'ai mal jugé de toi; j'ai tort, je le confeſſe.
(*tirant ſa bourſe.*)
Mais je veux réparer ma faute par ceci.
Pourrois-tu te réſoudre à me quitter ainſi?

MASCARILLE.

Non, je ne le ſaurois, quelque effort que je faſſe:
Mais votre promptitude eſt de mauvaiſe grace.

Digitized by Google

Apprenez qu'il n'eſt rien qui bleſſe un noble cœur,
Comme quand il peut voir qu'on le touche en
l'honneur.

HYPPOLITE.

Il eſt vrai, je t'ai dit de trop groſſes iniures :
Mais que ces deux louis guériſſent tes bleſſures.

MASCARILLE.

Hé, tout cela n'eſt rien; je ſuis tendre à ces coups :
Mais déja je commence à perdre mon courroux ;
Il faut de ſes amis endurer quelque choſe.

HYPPOLITE.

Pourras-tu mettre à fin ce que je me propoſe ?
Et crois-tu que l'effet de tes deſſeins hardis,
Produiſe à mon amour le ſuccès que tu dis ?

MASCARILLE.

N'ayez point pour ce fait l'eſprit ſur des épines:
J'ai des reſſorts tous prêts pour diverſes machines ;
Et, quand ce ſtratagême à nos vœux manqueroit,
Ce qu'il ne feroit pas, un autre le feroit.

HYPPOLITE.

Crois qu'Hyppolite au moins ne ſera pas ingrate.

MASCARILLE.

L'eſpérance du gain n'eſt pas ce qui me flatte.

HYPPOLITE.

Ton Maître te fait ſigne & veut parler à toi :
Je te quitte ; mais ſonge à bien agir pour moi.

SCENE XI.

LELIE, MASCARILLE.

LELIE.

QUe diable fais-tu là? Tu me promets merveille :
Mais ta lenteur d'agir eſt pour moi ſans pareille.

Digitized by Google

Sans que mon bon génie au-devant m'a pouſſé,
Déja tout mon bonheur eût été renverſé.
C'étoit fait de mon bien, c'étoit fait de ma joie.
D'un regret éternel je devenois la proie;
Bref, ſi je ne me fuſſe en ce lieu rencontré,
Anſelme avoit l'eſclave, & j'en étois fruſtré;
Il l'emmenoit chez lui: mais j'ai paré l'atteinte,
J'ai détourné le coup, & tant fait que par crainte,
Le pauvre Trufaldin l'a retenue.

MASCARILLE.

Et trois:
Quand nous ſerons à dix, nous ferons une croix.
C'étoit par mon adreſſe, ô cervelle incurable,
Qu'Anſelme entreprenoit cet achat favorable!
Entre mes propres mains on la devoit livrer,
Et vos ſoins endiablés nous en viennent ſevrer:
Et puis pour votre amour je m'emploierois encore!
J'aimerois mieux cent fois être groſſe pécore,
Devenir cruche, chou, lanterne, loup-garou,
Et que Monſieur Satan vous vînt tordre le cou.

LELIE *ſeul.*

Il nous le faut mener en quelque Hôtellerie,
Et faire ſur les pots décharger ſa furie.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

A Vos desirs enfin il a fallu se rendre :
Malgré tous mes sermens, je n'ai pu m'en défendre ;
Et, pour vos intérêts que je voulois laisser,
En de nouveaux périls viens de m'embarrasser.
Je suis ainsi facile ; & si de Mascarille
Madame la nature avoit fait une fille,
Je vous laisse à penser ce que ç'auroit été.
Toutefois, n'allez pas, sur cette sûreté,
Donner de vos revers au projet que je tente,
Me faire une bévue, & rompre mon attente.
Auprès d'Anselme encor nous vous excuserons,
Pour en pouvoir tirer ce que nous desirons ;
Mais si dorénavant votre imprudence éclate,
Adieu, vous dis, mes soins, pour l'espoir qui vous flatte.

LELIE.

Non, je serai prudent, te dis-je, ne crains rien :
Tu verras seulement.....

MASCARILLE.

Souvenez-vous-en bien.
J'ai commencé pour vous un hardi stratagême.
Votre pere fait voir une paresse extrême,
A rendre par sa mort tous vos desirs contents ;
Je viens de le tuer, (de parole, j'entends ;)
Je fais courir le bruit que d'une apoplexie,
Le bon homme surpris, a quitté cette vie :
Mais avant, pour pouvoir mieux feindre ce trépas,
J'ai fait que vers sa grange il a porté ses pas.

On

On eſt venu lui dire, & par mon artifice,
Que les ouvriers qui ſont après ſon édifice,
Parmi les fondements qu'ils en jettent encor,
Avoient fait par hazard rencontre d'un tréſor:
Il a volé d'abord; & comme à la campagne
Tout ſon monde à préſent, hors nous deux, l'accompagne,
Dans l'eſprit d'un chacun je le tue aujourd'hui,
Et produis un fantôme enſeveli pour lui.
Enfin, je vous ai dit à quoi je vous engage:
Jouez bien votre rôle; & pour mon perſonnage,
Si vous appercevez que j'y manque d'un mot,
Dites abſolument que je ne ſuis qu'un ſot.

SCENE II.

LELIE *ſeul.*

SOn eſprit, il eſt vrai, trouve une étrange voie,
Pour adreſſer mes vœux au comble de leur joie;
Mais quand d'un bel objet on eſt bien amoureux,
Que ne feroit-on pas pour devenir heureux?
Si l'amour eſt au crime une aſſez belle excuſe,
Il en peut bien ſervir à la petite ruſe
Que ſa flamme aujourd'hui me force d'approuver,
Par la douceur du bien qui m'en doit arriver.
Juſte Ciel, qu'ils ſont prompts! Je les vois en parole.
Allons nous préparer à jouer notre rôle.

SCENE III.

ANSELME, MASCARILLE.

MASCARILLE.

LA nouvelle a ſujet de vous ſurprendre fort.

ANSELME.

Etre mort de la ſorte!

MASCARILLE.

Il a certes grand tort:
Je lui fais mauvais gré d'une telle incartade.

ANSELME.

N'avoir pas seulement le temps d'être malade!

MASCARILLE.

Non; jamais homme n'eut si hâte de mourir.

ANSELME.

Et Lélie?

MASCARILLE.

Il se bat, & ne peut rien souffrir;
Il s'est fait en maints lieux contusion & bosse;
Et veut accompagner son papa dans la fosse:
Enfin, pour achever, l'excès de son transport
M'a fait en grande hâte ensevelir le mort,
De peur que cet objet, qui le rend hypocondre,
A faire un vilain coup ne me l'allât semondre.

ANSELME.

N'importe, tu devois attendre jusqu'au soir;
Outre qu'encore un coup j'aurois voulu le voir,
Qui tôt ensevelit, bien souvent assassine,
Et tel est cru défunt, qui n'en a que la mine.

MASCARILLE.

Je vous le garantis trépassé comme il faut.
Au reste, pour venir au discours de tantôt,
Lélie, & l'action lui sera salutaire,
D'un bel enterrement veut régaler son pere,
Et consoler un peu ce défunt de son sort,
Par le plaisir de voir faire honneur à sa mort.
Il hérite beaucoup; mais comme en ses affaires
Il se trouve assez neuf, & ne voit encor gueres;
Que son bien la plupart n'est point en ces quartiers,
Ou que ce qu'il y tient consiste en des papiers;
Il voudroit vous prier, ensuite de l'instance,
D'excuser de tantôt son trop de violence,
De lui prêter au moins pour ce dernier devoir....

Digitized by Google

ANSELME.

Tu me l'as déja dit, & je m'en vais le voir.

MASCARILLE *seul.*

Juſques-ici du moins tout va le mieux du monde;
Tâchons à ce progrès que le reſte réponde;
Et de peur de trouver dans le Port un écueil,
Conduiſons le vaiſſeau de la main & de l'œil.

SCENE IV.

ANSELME, LELIE, MASCARILLE.

ANSELME.

Sortons; je ne ſaurois qu'avec douleur très-forte,
Le voir empaqueté de cette étrange ſorte.
Las, en ſi peu de temps! Il vivoit ce matin.

MASCARILLE.

En peu de temps par fois on fait bien du chemin.

LELIE *pleurant.*

Ah!

ANSELME.

Mais quoi, cher Lélie, enfin il étoit homme.
On n'a point pour la mort de diſpenſe de Rome.

LELIE.

Ah!

ANSELME.

Sans leur dire garre, elle abat les humains,
Et contre eux de tous temps a de mauvais deſſeins.

LELIE.

Ah!

ANSELME.

Ce fier animal, pour toutes nos prieres,
N'en perdroit pas un coup de ſes dents meurtrieres.
Tout le monde y paſſe.

LELIE.

Ah!

MASCARILLE.

Vous avez beau prêcher,
Ce deuil enraciné ne se peut arracher.

ANSELME.

Si malgré ces raisons votre ennui persévere,
Mon cher Lélie, au moins, faites qu'il se modere.

LELIE.

Ah!

MASCARILLE.

Il n'en fera rien, je connois son humeur.

ANSELME.

Au reste, sur l'avis de votre serviteur,
J'apporte ici l'argent qui vous est nécessaire
Pour faire célébrer les obseques d'un pere.

LELIE.

Ah! ah!

MASCARILLE.

Comme à ce mot s'augmente sa douleur?
Il ne peut, sans mourir, songer à ce malheur.

ANSELME.

Je sais que vous verrez, aux papiers du bon homme,
Que je suis débiteur d'une plus grande somme:
Mais, quand par ces raisons je ne vous devrois rien,
Vous pourriez librement disposer de mon bien.
Tenez, je suis tout vôtre, & le ferai paroître.

LELIE *s'en allant.*

Ah!

MASCARILLE.

Le grand déplaisir que sent Monsieur mon maître!

ANSELME.

Mascarille, je crois qu'il seroit à propos
Qu'il me fît de sa main un reçu de deux mots.

MASCARILLE.

Ah !

ANSELME.

Des événements l'incertitude eſt grande.

MASCARILLE.

Ah !

ANSELME.

Faiſons-lui ſigner le mot que je demande.

MASCARILLE.

Las ! En l'état qu'il eſt, comment vous contenter ?
Donnez-lui le loiſir de ſe déſattriſter ;
Et, quand ſes déplaiſirs prendront quelque allégeance,
J'aurai ſoin d'en tirer d'abord votre aſſurance.
Adieu. Je ſens mon cœur qui ſe gonfle d'ennui,
Et m'en vais tout mon ſaoul pleurer avecque lui.
Hi.

ANSELME *ſeul.*

Le monde eſt rempli de beaucoup de traverſes ;
Chaque homme tous les jours en reſſent de diverſes ;
Et jamais ici-bas....

SCENE V.

PANDOLFE, ANSELME.

ANSELME.

AH, bons Dieux, je frémi !
Pandolfe qui revient ! Fût-il bien endormi !
Comme depuis ſa mort ſa face eſt amaigrie !
Las, ne m'approchez pas de plus près, je vous prie ;
J'ai trop de répugnance à coudoyer un mort.

PANDOLFE.

D'où peut donc provenir ce bizarre tranſport ?

Digitized by Google

ANSELME.

Dites-moi de bien loin quel ſujet vous amene.
Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine,
C'eſt trop de courtoiſie, & véritablement
Je me ſerois paſſé de votre compliment.
Si votre ame eſt en peine, & cherche des prieres,
Las, je vous en promets, & ne m'effrayez gueres!
Foi d'homme épouvanté, je vais faire à l'inſtant
Prier tant Dieu pour vous, que vous ſerez content.
Diſparoiſſez donc, je vous prie,
Et que le Ciel, par ſa bonté,
Comble de joie & de ſanté
Votre défunte Seigneurie.

PANDOLFE *riant.*

Malgré tout mon dépit, il m'y faut prendre part.

ANSELME.

Las, pour un trépaſſé vous êtes bien gaillard!

PANDOLFE.

Eſt-ce jeu, dites-nous, ou bien ſi c'eſt folie,
Qui traite de défunt une perſonne en vie?

ANSELME.

Hélas, vous êtes mort, & je viens de vous voir!

PANDOLFE.

Quoi, j'aurois trépaſſé ſans m'en appercevoir?

ANSELME.

Sitôt que Maſcarille en a dit la nouvelle,
J'en ai ſenti dans l'ame une douleur mortelle.

PANDOLFE.

Mais enfin, dormez-vous? Etes-vous éveillé?
Me connoiſſez-vous pas?

ANSELME.

Vous êtes habillé
D'un corps aérien qui contrefait le vôtre,
Mais qui dans un moment peut devenir tout autre.
Je crains fort de vous voir comme un géant grandir,
Et tout votre viſage affreuſement laidir.

Digitized by Google

Pour Dieu, neprenez point de vilaine figure ;
J'ai prou de ma frayeur en cette conjoncture.

PANDOLFE.

En un autre saison, cette naïveté
Dont vous accompagnez votre crédulité,
Anselme, me seroit un charmant badinage,
Et j'en prolongerois le plaisir davantage :
Mais avec cette mort un trésor supposé,
Dont parmi les chemins on m'a désabusé,
Fomentent dans mon ame un soupçon légitime.
Mascarille est un fourbe, & fourbe fourbissime,
Sur qui ne peuvent rien la crainte & le remords,
Et qui pour ses desseins a d'étranges ressorts.

ANSELME.

M'auroit-on joué piece & fait supercherie ?
Ah, vraiment, ma raison, vous seriez fort jolie !
Touchons un peu pour voir : En effet c'est bien lui.
Malepeste du sot que je suis aujourd'hui !
De grace, n'allez pas divulguer un tel conte ;
On en feroit jouer quelque farce à ma honte :
Mais, Pandolfe, aidez-moi vous même à retirer
L'argent que j'ai donné pour vous faire enterrer,

PANDOLFE.

De l'argent, dites-vous ? Ah ! voilà l'enclouûre !
C'est-là le nœud secret de toute l'aventure,
A votre dam. Pour moi, sans me mettre en souci,
Je vais faire informer de cette affaire-ci,
Contre ce Mascarille ; & si l'on peut le prendre,
Quoi qu'il puisse en coûter, je veux le faire pendre.

ANSELME, *seul.*

Et moi, la bonne dupe à trop croire un vaurien,
Il faut donc qu'aujourd'hui je perde & sens & bien.
Il me sied bien, ma foi, de porter tête grise,
Et d'être encor si prompt à faire une sottise ;
D'examiner si peu sur un premier rapport.....
Mais je vois....

Digitized by Google

SCENE VI.

LELIE, ANSELME.

LELIE.

Maintenant avecque passeport,
Je puis à Trufaldin rendre aisément visite.

ANSELME.

A ce que je puis voir, votre douleur vous quitte ?

LELIE.

Que dites-vous ? Jamais elle ne quittera
Un cœur qui chérement toujours la gardera.

ANSELME.

Je reviens sur mes pas vous dire avec franchise ;
Que tantôt avec vous j'ai fait une mépriſe ;
Que parmi ces louis, quoiqu'ils paroiſſent beaux,
J'en ai, sans y penser, mêlé que je tiens faux ;
Et j'apporte sur moi de quoi mettre en leur place.
De nos faux-monnoyeurs l'insupportable audace
Pullule en cet Etat d'une telle façon,
Qu'on ne reçoit plus rien qui soit hors de soupçon.
Mon Dieu, qu'on feroit bien de les faire tous pendre!

LELIE.

Vous me faites plaisir de vouloir les reprendre ;
Mais je n'en ai point vu de faux comme je croi.

ANSELME.

Je les connoîtrai bien, montrez, montrez-les-moi.
Est-ce tout ?

LELIE.

Oui.

ANSELME.

Tant mieux. Enfin je vous raccroche,
Mon argent bien-aimé, rentrez dedans ma poche :

Et vous, mon brave escroc, vous ne tenez plus rien.
Vous tuez donc les gens qui se portent fort bien!
Et qu'auriez-vous donc fait sur moi chétif beau-pere?
Ma foi, je m'engendrois d'une belle maniere,
Et j'allois prendre en vous un beau-fils fort discret!
Allez, allez mourir de honte & de regret.

LELIE *seul.*

Il faut dire j'en tiens. Quelle surprise extrême!
D'où peut-il avoir su si-tôt le stratagême?

SCENE VII.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Quoi! vous étiez sorti? Je vous cherchois partout.
Hé bien, en sommes-nous enfin venus à bout?
Je le donne en six coups au fou le plus brave.
Çà, donnez-moi que j'aille acheter notre esclave;
Votre rival après sera bien étonné.

LELIE.

Ah, mon pauvre garçon, la chance a bien tourné!
Pourrois-tu de mon sort deviner l'injustice?

MASCARILLE.

Quoi? Que seroit-ce?

LELIE.

Anselme, instruit de l'artifice,
M'a repris maintenant tout ce qu'il nous prêtoit,
Sous couleur de changer de l'or que l'on doutoit.

MASCARILLE.

Vous vous moquez peut-être?

LELIE.

Il est trop véritable.

Digitized by Google

MASCARILLE.

Tout de bon?

LELIE.

Tout de bon; j'en ſuis inconſolable.
Tu te vas emporter d'un courroux ſans égal.

MASCARILLE.

Moi, Monſieur? Quelquefois la colere fait mal,
Et je veux me choyer, quoi qu'enfin il arrive.
Que Célie, après tout, ſoit ou libre, ou captive,
Que Léandre l'achete ou qu'elle reſte là,
Pour moi, je m'en ſoucie autant que de cela.

LELIE.

Ah! n'ave point pour moi ſi grande indifférence,
Et ſois plus indulgent à ce peu d'imprudence!
Sans ce dernier malheur ne m'avouras-tu pas
Que j'avois fait merveille, & qu'en ce feint trépas
J'éludois un chacun d'un deuil ſi vraiſemblable,
Que les plus clairvoyans l'auroient cru véritable?

MASCARILLE.

Vous avez en effet ſujet de vous louer.

LELIE.

Hé bien, je ſuis coupable, & je veux l'avouer;
Mais ſi jamais mon bien te fut conſidérable,
Répare ce malheur, & me ſois ſecourable.

MASCARILLE.

Je vous baiſe les mains; je n'ai pas le loiſir.

LELIE.

Maſcarille, mon fils.

MASCARILLE.

Point.

LELIE.

Fais-moi ce plaiſir.

MASCARILLE.

Non, je n'en ferai rien.

LELIE.

Si tu m'es inflexible,
Je m'en vais me tuer.

MASCARILLE.

Soit, il vous eſt loiſible.

LELIE.

Je ne puis te fléchir.

MASCARILLE.

Non.

LELIE.

Vois-tu le fer prêt?

MASCARILLE.

Oui.

LELIE.

Je vais le pouſſer.

MASCARILLE.

Faites ce qu'il vous plaît.

LELIE.

Tu n'auras pas regret de m'arracher la vie?

MASCARILLE.

Non.

LELIE.

Adieu, Maſcarille.

MASCARILLE.

Adieu, Monſieur Lelie.

LELIE.

Quoi?....

MASCARILLE.

Tuez-vous donc vîte. Ah! que de longs devis!

LELIE.

Tu voudrois bien, ma foi, pour avoir mes habits,
Que je fiſſe le ſot, & que je me tuaſſe.

MASCARILLE.

Savois-je pas qu'enfin ce n'étoit que grimace;

Digitized by Google

Et, quoi que ces esprits jurent d'effectuer,
Qu'on n'est point aujourd'hui si prompt à se tuer?

SCENE VIII.

TRUFALDIN, LEANDRE, LELIE, MASCARILLE.

Trufaldin parle bas à Léandre dans le fond du Théatre.

LELIE.

QUe vois-je? Mon rival & Trufaldin ensemble?
Il achete Célie; ah, de frayeur je tremble!

MASCARILLE.

Il ne faut point douter qu'il fera ce qu'il peut;
Et, s'il a de l'argent, qu'il fera ce qu'il veut.
Pour moi, j'en suis ravi. Voilà la récompense
De vos brusques erreurs, de votre impatience.

LELIE.

Que dois-je faire? Dis, veuilles me conseiller.

MASCARILLE.

Je ne sais.

LELIE.

Laisse-moi, je vais le quereller.

MASCARILLE.

Qu'en arrivera-t-il?

LELIE.

Que veux-tu que je fasse
Pour empêcher ce coup?

MASCARILLE.

Allez, je vous fais grace:
Je jette encore un œil pitoyable sur vous.
Laissez-moi l'observer; par des moyens plus doux.

Digitized by Google

Je vais, comme je crois, savoir ce qu'il projette.

(*Lelie sort.*)

TRUFALDIN *à Léandre.*

Quand on viendra tantôt c'est une affaire faite.

(*Trufaldin sort.*)

MASCARILLE *à part en s'en allant.*

Il faut que je l'attrape, & que de ses desseins
Je sois le confident, pour mieux les rendre vains.

LEANDRE *seul.*

Graces au Ciel, voilà mon bonheur hors d'atteinte,
J'ai su me l'assurer, & je n'ai plus de crainte.
Quoi que désormais puisse entreprendre un rival,
Il n'est plus en pouvoir de me faire du mal.

SCENE IX.

LEANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE *dit ces deux vers dans la maison, & entre.*

AHi, ahi, à l'aide, au meurtre, au secours, on m'assomme.
Ah, ah, ah, ah, ah, ah! O traître! O bourreau d'homme!

LEANDRE.

D'où procede cela? Qu'est-ce? Que te fait-on?

MASCARILLE.

On vient de me donner deux cents coups de bâton.

LEANDRE.

Qui?

MASCARILLE.

Lélie.

Digitized by Google

LEANDRE.

Et pourquoi ?

MASCARILLE.

Pour une bagatelle
Il me chasse, & me bat d'une façon cruelle.

LEANDRE.

Ah, vraiment il a tort !

MASCARILLE.

Mais, ou je ne pourrai,
Ou je iure bien fort que je m'en vengerai.
Oui, je te ferai voir, batteur que Dieu confonde,
Que ce n'est pas pour rien qu'il faut rouer le monde ;
Que je suis un valet, mais fort homme d'honneur,
Et qu'après m'avoir eu quatre ans pour serviteur,
Il ne me falloit pas payer en coups de gaules,
Et me faire un affront si sensible aux épaules :
Je te le dis encor, je saurai m'en venger ;
Une esclave te plaît, tu voulois m'engager
A la mettre en tes mains, & je veux faire en sorte
Qu'un autre te l'enleve, ou le diable m'emporte.

LEANDRE.

Ecoute, Mascarille, & quitte ce transport.
Tu m'as plu de tout temps, & je souhaitois fort
Qu'un garçon comme toi, plein d'esprit & fidele,
A mon service un jour pût attacher son zele :
En n, si le parti te semble bon pour toi ;
Si tu veux me servir, je t'arrête avec moi.

MASCARILLE.

Oui, Monsieur, d'autant mieux que le destin propice
M'offre à me bien venger, en vous rendant service ;
Et que dans mes efforts pour vos contentemens,
Je puis à mon brutal trouver des châtimens :
De Célie, en un mot, par mon adresse extrême.....

LEANDRE.

Mon amour s'est rendu cet office lui-même.
Enflammé d'un objet qui n'a point de défaut,
Je viens de l'acheter moins encor qu'il ne vaut.

MASCARILLE.

Quoi ! Célie eſt à vous ?

LEANDRE.

Tu la verrois paroître,
Si de mes actions j'étois tout à fait maître ;
Mais quoi ! mon pere l'eſt : comme il a volonté,
Ainſi que je l'apprends d'un paquet apporté,
De me déterminer à l'hymen d'Hyppolite,
J'empêche qu'un rapport de tout ceci l'irrite.
Donc avec Trufaldin, car je ſors de chez lui,
J'ai voulu tout exprès agir au nom d'autrui ;
Et l'achat fait, ma bague eſt la marque choiſie
Sur laquelle au premier il doit livrer Célie.
Je ſonge auparavant à chercher les moyens
D'ôter aux yeux de tous ce qui charme les miens ;
A trouver promptement un endroit favorable
Où puiſſe être en ſecret cette Captive aimable.

MASCARILLE.

Hors de la Ville un peu je puis avec raiſon
D'un vieux parent que j'ai vous offrir la maiſon ;
Là vous pourrez la mettre avec toute aſſurance,
Et de cette action nul n'aura connoiſſance.

LEANDRE.

Oui, ma foi, tu me fais un plaiſir ſouhaité.
Tiens donc, & va pour moi prendre cette beauté ;
Dès que par Trufaldin ma bague ſera vue,
Auſſi-tôt en tes mains elle ſera rendue,
Et dans cette maiſon tu me la conduiras
Quand.... Mais chut, Hyppolite eſt ici ſur nos pas.

SCENE X.

HYPPOLITE, LEANDRE, MASCARILLE.

HYPPOLITE.

JE dois vous annoncer, Léandre, une nouvelle;
Mais la trouverez-vous agréable ou cruelle ?

LEANDRE.

Pour en pouvoir juger, & répondre ſoudain,
Il faudroit la ſavoir.

HYPPOLITE.

Donnez-moi donc la main
Juſqu'au Temple; en marchant, je pourrai vous l'apprendre.

LEANDRE *à Maſcarille.*

Va, va-t-en me ſervir ſans davantage attendre.

SCENE XI.

MASCARILLE *ſeul.*

OUi, je te vais ſervir d'un plat de ma façon.
Fut-il jamais au monde un plus heureux garçon ?
O que dans un moment Lélie aura de joie !
Sa maîtreſſe en nos mains tomber par cette voie,
Recevoir tout ſon bien d'où l'on attend ſon mal,
Et devenir heureux par la main d'un rival !
Après ce rare exploit, je veux que l'on s'apprête
A me peindre en héros un laurier ſur la tête,
Et qu'au bas du portrait, on mette en lettres d'or :
Vivat Maſcarillus, ſ arbùm Imperator.

SCENE

SCENE XII.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Holà!

TRUFALDIN.

Que voulez-vous?

MASCARILLE.

Cette bague connue
Vous dira le ſujet qui cauſe ma venue.

TRUFALDIN.

Oui, je reconnois bien la bague que voilà.
Je vais querir l'eſclave, arrêtez un peu là.

SCENE XIII.

TRUFALDIN, UN COURIER, MASCARILLE.

UN COURIER *à Trufaldin.*

Seigneur, obligez-moi de m'enſeigner un homme....

TRUFALDIN.

Et qui?

UN COURIER.

Je crois que c'eſt Trufaldin qu'il ſe nomme.

TRUFALDIN.

Et que lui voulez-vous? Vous le voyez ici.

UN COURIER.

Lui rendre ſeulement la Lettre que voici.

TRUFALDIN *lit.*

Le Ciel, dont la bonté prend ſouci de ma vie,
Vient de me faire ouïr par un bruit aſſez doux,
Que ma fille, à quatre ans, par des voleurs ravie,
Sous le nom de Célie, eſt eſclave chez vous.

Si vous ſû'es jamais ce que c'eſt qu'être pere,
Et vous trouvez ſenſible aux tendreſſes du ſang,
Conſervez-moi chez vous cette fille ſi chere,
Comme ſi de la vôtre elle tenoit le rang.

Pour l'aller retirer je pars d'ici moi-même,
Et vous vais de vos ſoins récompenſer ſi bien,
Que par votre bonheur, que je veux rendre extrême,
Vous bénirez le jour où vous cauſez le mien.

De Madrid. DOM PEDRO DE GUSMAN,
Marquis de MONTALCANE.

(*il continue.*)

Quoiqu'à leur Nation bien peu de foi ſoit due,
Ils me l'avoient bien dit, ceux qui me l'ont vendue,
Que je verrois dans peu quelqu'un la retirer,
Et que je n'aurois pas ſujet d'en murmurer;
Et cependant j'allois, dans mon impatience,
Perdre aujourd'hui les fruits d'une haute eſpérance.

(*au Courier.*)

Un ſeul moment plus tard tous vos pas étoient vains,
J'allois mettre à l'inſtant cette fille en ſes mains:
Mais ſuffit; j'en aurai tout le ſoin qu'on deſire.

(*le Courier ſort.*)

(*à Maſcarille.*)

Vous-même vous voyez ce que je viens de lire.
Vous direz à celui qui vous a fait venir,
Que je ne lui ſaurois ma parole tenir,
Qu'il vienne retirer ſon argent.

Digitized by Google

MASCARILLE.

Mais l'outrage
Que vous lui faites....

TRUFALDIN.

Va, ſans cauſer davantage.

MASCARILLE *ſeul.*

Ah, le fâcheux paquet que nous venons d'avoir!
Le ſort a bien donné la baie à mon eſpoir;
Et bien à la malheure eſt-il venu d'Eſpagne,
Ce Courier que la foudre & la grêle accompagne!
Jamais, certes, jamais plus beau commencement
N'eut en ſi peu de temps plus triſte événement.

SCENE XIV.

LELIE *riant*, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Quel beau tranſport de joie à préſent vous inſpire?

LELIE.

Laiſſe-m'en rire encore avant que te le dire.

MASCARILLE.

Çà rions donc bien fort, nous en avons ſujet.

LELIE.

Ah! je ne ſerai plus de tes plaintes l'objet.
Tu ne me diras plus, toi qui toujours me cries,
Que je gâte en brouillon toutes tes fourberies:
J'ai bien joué moi-même un tour des plus adroits.
Il eſt vrai, je ſuis prompt, & m'emporte par fois:
Mais pourtant, quand je veux, j'ai l'imaginative
Auſſi bonne en effet, que perſonne qui vive,
Et toi-même avoueras que ce que j'ai fait, part
D'une pointe d'eſprit où peu de monde a part.

Digitized by Google

MASCARILLE.

Sachons donc ce qu'a fait cette imaginative.

LELIE.

Tantôt l'esprit ému d'une frayeur bien vive
D'avoir vu Trufaldin avecque mon rival,
Je songeois à trouver un remede à ce mal,
Lorsque, me ramassant tout entier à moi-même,
J'ai conçu, digéré, produit un stratagême,
Devant qui tous les tiens, dont tu fais tant de cas,
Doivent, sans contredit, mettre pavillon bas.

MASCARILLE.

Mais qu'est-ce?

LELIE.

Ah, s'il te plaît, donne-toi patience.
J'ai donc feint une Lettre avecque diligence,
Comme d'un grand Seigneur écrite à Trufaldin,
Qui mande qu'ayant su, par un heureux destin,
Qu'une esclave qu'il tient sous le nom de Célie,
Est sa fille, autrefois par des voleurs ravie;
Il veut la venir prendre, & le conjure au moins
De la garder toujours, de lui rendre des soins;
Qu'à ce sujet il part d'Espagne, & doit pour elle
Par de si grands présens reconnoître son zele,
Qu'il n'aura point regret de causer son bonheur.

MASCARILLE.

Fort bien.

LELIE.

Ecoute donc; voici bien le meilleur.
La Lettre que je dis a donc été remise;
Mais, sais-tu bien comment? En saison si bien prise,
Que le porteur m'a dit, que sans ce trait falot,
Un homme l'emmenoit, qui s'est trouvé fort sot.

MASCARILLE.

Vous avez fait ce coup sans vous donner au diable?

LELIE.

Oui. D'un tour si subtil m'aurois-tu cru capable?

Digitized by Google

Loue au moins mon adreſſe, & la dextérité
Dont je romps d'un rival le deſſein concerté.

MASCARILLE.

A vous pouvoir louer ſelon votre mérite,
Je manque d'éloquence, & ma force eſt petite.
Oui, pour bien étaler cet effort relevé,
Ce bel exploit de guerre à nos yeux achevé,
Ce grand & rare effet d'une imaginative,
Qui ne cede en vigueur à perſonne qui vive,
Ma langue eſt impuiſſante, & je voudrois avoir
Celles de tous les gens du plus exquis ſavoir,
Pour vous dire en beaux vers, ou bien en docte proſe,
Que vous ſerez toujours, quoi que l'on ſe propoſe,
Tout ce que vous avez été durant vos jours;
C'eſt-à-dire, un eſprit chauſſé tout à rebours,
Une raiſon malade, & toujours en débauche,
Un envers de bon ſens, un jugement à gauche,
Un brouillon, une bête, un bruſque, un étourdi,
Que ſais-je? Un... cent fois plus encor que je ne dis.
C'eſt faire en abrégé votre panégyrique.

LELIE.

Apprends-moi le ſujet qui contre moi te pique?
Ai-je fait quelque choſe? Eclaircis-moi ce point.

MASCARILLE.

Non, vous n'avez rien fait; mais ne me ſuivez point.

LELIE.

Je te ſuivrai par-tout pour ſavoir ce myſtere.

MASCARILLE.

Oui? Sus donc, préparez vos jambes à bien faire;
Car je vais vous fournir de quoi les exercer.

LELIE *ſeul.*

Il m'échappe. O malheur qui ne ſe peut forcer!
Au diſcours qu'il m'a fait que ſaurois-je comprendre,
Et quel mauvais office aurois-je pu me rendre?

Fin du ſecond Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE *seul.*

TAiſez-vous, ma bonté, ceſſez votre entretien,
Vous êtes une ſotte, & je n'en ferai rien.
Oui, vous avez raiſon, mon courroux, je l'avoue.
Relier tant de fois ce qu'un brouillon dénoue,
C'eſt trop de patience, & je dois en ſortir,
Après de ſi beaux coups qu'il a ſu divertir.
Mais auſſi raiſonnons un peu ſans violence.
Si je ſuis maintenant ma juſte impatience,
On dira que je cede à la difficulté;
Que je me trouve à bout de ma ſubtilité:
Et que deviendra lors cette publique eſtime,
Qui te vante par-tout pour un fourbe ſublime,
Et que tu t'es acquiſe en tant d'occaſions,
A ne t'être jamais vu court d'inventions?
L'honneur, ô Maſcarille, eſt une belle choſe!
A tes nobles travaux ne fais aucune poſe,
Et, quoi qu'un Maître ait fait pour te faire enrager,
Acheve pour ta gloire, & non pour l'obliger.
Mais quoi! Que feras-tu, que de l'eau toute claire?
Traverſé ſans repos par ce démon contraire,
Tu vois qu'à chaque inſtant il te fait déchanter,
Et que c'eſt battre l'eau de prétendre arrêter
Ce torrent effréné, qui de tes artifices
Renverſe en un moment les plus beaux édifices.
Hé bien, pour toute grace, encore un coup du moins,
Au hazard du ſuccès, ſacrifions des ſoins;
Et s'il pourſuit encore à rompre notre chance,
J'y conſens, ôtons-lui toute notre aſſiſtance.
Cependant notre affaire encor n'iroit pas mal,
Si par-là nous pouvions perdre notre rival,

Digitized by Google

Et que Léandre enfin, laſſé de ſa pourſuite,
Nous laiſſât jour entier pour ce que je médite.
Oui, je roule en ma tête un trait ingénieux,
Dont je promettrois bien un ſuccès glorieux,
Si je puis n'avoir plus cet obſtacle à combattre.
Bon, voyons ſi ſon feu ſe rend opiniâtre.

SCENE II.

LEANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Monſieur, j'ai perdu tems, votre homme ſe dédit.

LEANDRE.

De la choſe lui-même il m'a fait le récit:
Mais c'eſt bien plus; j'ai ſu que tout ce beau myſtere,
D'un rapt d'Egyptiens, d'un grand Seigneur pour pere,
Qui doit partir d'Eſpagne, & venir en ces lieux,
N'eſt qu'un pur ſtratagême, un trait facétieux,
Une hiſtoire à plaiſir, un conte dont Lélie
A voulu détourner notre achat de Célie.

MASCARILLE.

Voyez un peu la fourbe!

LEANDRE.

Et pourtant Truſaldin
Eſt ſi bien imprimé de ce conte badin,
Mord ſi bien à l'appât de cette foible ruſe,
Qu'il ne veut point ſouffrir que l'on le déſabuſe.

MASCARILLE.

C'eſt pourquoi déſormais il la gardera bien;
Et je ne vois pas lieu d'y prétendre plus rien.

Digitized by Google

LEANDRE.

Si d'abord à mes yeux elle parut aimable,
Je viens de la trouver tout à fait adorable;
Et je ſuis en ſuſpens, ſi, pour me l'acquérir,
Aux extrêmes moyens je ne dois point courir,
Par le don de ma foi rompre ſa deſtinée,
Et changer ſes liens en ceux de l'hyménée.

MASCARILLE.

Vous pourriez l'épouſer?

LEANDRE.

Je ne ſais: mais enfin,
Si quelque obſcurité ſe trouve en ſon deſtin,
Sa grace & ſa vertu ſont de douces amorces,
Qui, pour tirer les cœurs, ont d'incroyables forces.

MASCARILLE.

Sa vertu, dites-vous?

LEANDRE.

Quoi? Que murmures-tu?
Acheve, explique-toi ſur ce mot de vertu.

MASCARILLE.

Monſieur, votre viſage en un moment s'altere,
Et je ferai bien mieux, peut-être de me taire.

LEANDRE.

Non, non, parle.

MASCARILLE.

Hé bien donc, très-charitablement
Je vous veux retirer de votre aveuglement.
Cette fille....

LEANDRE.

Pourſuis.

MASCARILLE.

N'eſt rien moins qu'inhumaine:
Dans le particulier elle oblige ſans peine;
Et ſon cœur, croyez-moi, n'eſt point roche après tout,
A quiconque la ſait prendre par le bon bout:

Elle

Elle fait la ſucrée, & veut paſſer pour prude ;
Mais je puis en parler avecque certitude.
Vous ſavez que je ſuis quelque peu du métier
A me devoir connoître en un pareil gibier.

LEANDRE.

Célie....

MASCARILLE.

Oui, ſa pudeur n'eſt que franche grimace ;
Qu'une ombre de vertu qui garde mal la place,
Et qui s'évanouit, comme l'on peut ſavoir,
Aux rayons du ſoleil qu'une bourſe fait voir.

LEANDRE.

Las, que dis-tu ? Croirai-je un diſcours de la ſorte ?

MASCARILLE.

Monſieur, les volontés ſont libres ; que m'importe ?
Non, ne me croyez pas, ſuivez votre deſſein,
Prenez cette matoiſe & lui donnez la main ;
Toute la Ville en corps reconnoîtra ce zele,
Et vous épouſerez le bien public en elle.

LEANDRE.

Quelle ſurpriſe étrange !

MASCARILLE *à part.*

Il a pris l'hameçon.
Courage ; s'il ſe peut enferrer tout de bon,
Nous nous ôtons du pied une fâcheuſe épine.

LEANDRE.

Oui, d'un coup étonnant ce diſcours m'aſſaſſine.

MASCARILLE.

Quoi, vous pourriez....

LEANDRE.

Va-t-en juſqu'à la Poſte, & voi
Je ne ſais quel paquet qui doit venir pour moi.
(*ſeul, après avoir rêvé.*)
Qui ne s'y fût trompé ? Jamais l'air d'un viſage,
Si ce qu'il dit eſt vrai, n'impoſa davantage.

SCENE III.

LELIE, LEANDRE.

LELIE.

DU chagrin qui vous tient, quel peut être l'objet?

LEANDRE.

Moi?

LELIE.

Vous-même.

LEANDRE.

Pourtant je n'en ai pas ſujet.

LELIE.

Je vois bien ce que c'eſt, Célie en eſt la cauſe.

LEANDRE.

Mon eſprit ne court pas après ſi peu de choſe.

LELIE.

Pour elle vous aviez pourtant de grands deſſeins;
Mais il faut dire ainſi, lorſqu'ils ſe trouvent vains.

LEANDRE.

Si j'étois aſſez ſot pour chérir ſes careſſes,
Je me moquerois bien de toutes vos fineſſes.

LELIE.

Quelles fineſſes donc?

LEANDRE.

Mon Dieu, nous ſavons tout.

LELIE.

Quoi?

LEANDRE.

Votre procédé de l'un à l'autre bout.

Digitized by Google

LELIE.

C'eſt de l'Hébreu pour moi, je n'y puis rien comprendre.

LEANDRE.

Feignez, ſi vous voulez, de ne me pas entendre;
Mais, croyez-moi, ceſſez de craindre pour un bien
Où je ſerois fâché de vous diſputer rien.
J'aime fort la beauté qui n'eſt point profanée;
Et ne veux point brûler pour une abandonnée.

LELIE.

Tout beau, tout beau, Léandre.

LEANDRE.

Ah, que vous êtes bon!
Allez, vous dis-je encor, ſervez-la ſans ſoupçon,
Vous pourrez vous nommer homme à bonnes fortunes.
Il eſt vrai, ſa beauté n'eſt pas des plus communes;
Mais en revanche auſſi le reſte eſt fort commun.

LELIE.

Léandre, arrêtez-là ce diſcours importun.
Contre moi tant d'efforts qu'il vous plaira pour elle;
Mais, ſur-tout, retenez cette atteinte mortelle.
Sachez que je m'impute à trop de lâcheté,
D'entendre mal parler de ma divinité;
Et que j'aurai toujours bien moins de répugnance
A ſouffrir votre amour, qu'un diſcours qui l'offenſe.

LEANDRE.

Ce que j'avance ici me vient de bonne part.

LELIE.

Quiconque vous l'a dit eſt un lâche, un pendard.
On ne peut impoſer de tache à cette fille,
Je connois bien ſon cœur.

LEANDRE.

Mais enfin, Maſcarille
D'un ſemblable procès eſt juge compétent,
C'eſt lui qui la condamne.

LELIE.

Oui?

LEANDRE.

Lui-même.

LELIE.

Il prétend
D'une fille d'honneur insolemment médire;
Et que peut-être encor je ne ferai que rire?
Gage qu'il se dédit.

LEANDRE.

Et moi gage que non.

LELIE.

Parbleu, je le ferois mourir sous le bâton,
S'il m'avoit soutenu des fausletés pareilles.

LEANDRE.

Moi, je lui couperois sur le champ les oreilles,
S'il n'étoit pas garant de tout ce qu'il m'a dit.

SCENE IV.

LELIE, LEANDRE, MASCARILLE.

LELIE.

AH, bon, bon, le voilà. Venez ça, chien maudit.

MASCARILLE.

Quoi?

LELIE.

Langue de serpent, fertile en impostures,
Vous osez sur Célie attacher vos morsures,
Et lui calomnier la plus rare vertu
Qui puisse faire éclat sous un sort abattu?

MASCARILLE *bas à Lélie.*

Doucement, ce discours est de mon industrie.

Digitized by Google

LELIE.

Non, non, point de clin d'œil, & point de raillerie.
Je suis aveugle à tout, sourd à quoi que ce soit;
Fût-ce mon propre frere, il me la payeroit;
Et sur ce que j'adore oser porter le blâme,
C'est me faire une plaie au plus tendre de l'ame.
Tous ces signes sont vains. Quels discours as-tu faits?

MASCARILLE.

Mon Dieu, ne cherchons point querelle, ou je m'en vais.

LELIE.

Tu n'échapperas pas.

MASCARILLE.

Ahi.

LELIE.

Parle donc, confesse.

MASCARILLE *bas à Lélie.*

Laissez-moi, je vous dis que c'est un tour d'adresse.

LELIE.

Dépêche; qu'as-tu dit? Vuide entre nous ce point.

MASCARILLE *bas à Lélie.*

J'ai dit ce que j'ai dit: ne vous emportez point.

LELIE *mettant l'épée à la main.*

Ah, je vous ferai bien parler d'une autre sorte!

LEANDRE *l'arrêtant.*

Alte un peu, retenez l'ardeur qui vous emporte.

MASCARILLE *à part.*

Fut-il jamais au monde un esprit moins sensé?

LELIE.

Laissez-moi contenter mon courage offensé.

LEANDRE.

C'est trop que de vouloir le battre en ma présence.

LELIE.

Quoi, châtier mes gens n'est pas en ma puissance?

Digitized by Google

LEANDRE.

Comment vos gens ?

MASCARILLE *à part.*

Encore ! Il va tout découvrir.

LELIE.

Quand j'aurois volonté de le battre à mourir,
Hé bien, c'eſt mon Valet.

LEANDRE.

C'eſt maintenant le nôtre.

LELIE.

Le trait eſt admirable ! & comment donc le vôtre ?

LEANDRE.

Sans doute.

MASCARILLE *bas à Lélie.*

Doucement.

LELIE.

Hém, que veux-tu conter ?

MASCARILLE *à part.*

Ah, le double bourreau, qui me va tout gâter,
Et qui ne comprend rien, quelque ſigne qu'on donne !

LELIE.

Vous rêvez bien, Léandre, & me la baillez bonne.
Il n'eſt pas mon Valet ?

LEANDRE.

Pour quelque mal commis,
Hors de votre ſervice il n'a pas été mis ?

LELIE.

Je ne ſais ce que c'eſt.

LEANDRE.

Et plein de violence,
Vous n'avez pas chargé ſon dos avec outrance ?

LELIE.

Point du tout. Moi, l'avoir chaſſé, roué de coups ?
Vous vous moquez de moi, Léandre, ou lui de vous.

Digitized by Google

MASCARILLE *à part.*

Pouſſe, pouſſe, bourreau, tu fais bien tes affaires.

LEANDRE *à Maſcarille.*

Donc les coups de bâton ne ſont qu'imaginaires?

MASCARILLE.

Il ne ſait ce qu'il dit; ſa mémoire....

LEANDRE.

Non, non.
Tous ces ſignes pour toi ne diſent rien de bon.
Oui, d'un tour délicat mon eſprit te ſoupçonne:
Mais pour l'invention, va, je te le pardonne.
C'eſt bien aſſez pour moi, qu'il m'ait déſabuſé,
De voir par quels motifs tu m'avois impoſé,
Et que, m'étant commis à ton zele hypocrite,
A ſi bon compte encor je m'en ſois trouvé quitte.
Ceci doit s'appeller un avis au Lecteur.
Adieu, Lélie, adieu, très-humble ſerviteur.

SCENE V.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Courage, mon garçon, tout heur nous accompagne.
Mettons flamberge au vent, & bravoure en campagne.
Faiſons l'*Olibrius, l'occiſeur d'innocens.*

LELIE.

Il t'avoit accuſé de diſcours médiſans
Contre....

MASCARILLE.

Et vous ne pouviez ſouffrir mon artifice,
Lui laiſſer ſon erreur, qui vous rendoit ſervice;

Et par qui ſon amour s'en étoit preſque allé ?
Non, il a l'eſprit franc, & point diſſimulé.
Enfin chez ſon rival je m'ancre avec adreſſe,
Cette fourbe en mes mains va mettre ſa maîtreſſe ;
Il me la fait manquer avec de faux rapports ;
Je veux de ſon rival rallentir les tranſports,
Mon brave incontinent vient qui le déſabuſe ;
J'ai beau lui faire ſigne, & montrer que c'eſt ruſe :
Point d'affaire ; il pourſuit ſa pointe juſqu'au bout,
Et n'eſt point ſatisfait qu'il n'ait découvert tout.
Grand & ſublime effort d'une imaginative
Qui ne le cede point à perſonne qui vive !
C'eſt une rare piece, & digne, ſur ma foi,
Qu'on en faſſe préſent au cabinet d'un Roi.

LELIE.

Je ne m'étonne pas ſi je romps tes attentes ;
A moins d'être informé des choſes que tu tentes,
J'en ferois encor cent de la ſorte.

MASCARILLE.

Tant pis.

LELIE.

Au moins, pour t'emporter à de juſtes dépits,
Fais-moi dans tes deſſeins entrer de quelque choſe ;
Mais que de leurs reſſorts la porte me ſoit cloſe,
C'eſt ce qui fait toujours que je ſuis pris ſans verd.

MASCARILLE.

Ah, voilà tout le mal ! c'eſt cela qui nous perd.
Ma foi, mon cher patron, je vous le dis encore ;
Vous ne ſerez jamais qu'une pauvre pécore.

LELIE.

Puiſque la choſe eſt faite, il n'y faut plus penſer.
Mon rival, en tout cas, ne peut me traverſer ;
Et pourvu que tes ſoins, en qui je me repoſe....

MASCARILLE.

Laiſſons-là ce diſcours, & parlons d'autre choſe.
Je ne m'appaiſe pas, non, ſi facilement,
Je ſuis trop en colere. Il faut premiérement

Me rendre un bon office, & nous verrons enſuite
Si je dois de vos feux embraſſer la conduite.

LELIE.

S'il ne tient qu'à cela, je n'y réſiſte pas.
As-tu beſoin, dis-moi, de mon ſang, de mon bras?

MASCARILLE.

De quelle viſion ſa cervelle eſt frappée!
Vous êtes de l'humeur de ces amis d'épée,
Que l'on trouve toujours plus prompts à dégaîner,
Qu'à tirer un teſton, s'il falloit le donner.

LELIE.

Que puis-je donc pour toi?

MASCARILLE.

C'eſt que de votre pere
Il faut abſolument appaiſer la colere.

LELIE.

Nous avons fait la paix.

MASCARILLE.

Oui, mais non pas pour nous.
Je l'ai fait, ce matin, mort pour l'amour de vous;
La viſion le choque, & de pareilles feintes,
Aux vieillards comme lui, ſont de dures atteintes,
Qui, ſur l'état prochain de leur condition,
Leur font faire à regret triſte réflexion.
Le bon homme, tout vieux, chérit fort la lumiere,
Et ne veut point de jeu deſſus cette matiere:
Il craint le pronoſtic; & contre moi fâché,
On m'a dit qu'en juſtice, il m'avoit recherché.
J'ai peur, ſi le logis du Roi fait ma demeure,
De m'y trouver ſi bien dès le premier quart-d'heure,
Que j'aye peine auſſi d'en ſortir par après.
Contre moi dès long-temps on a force décrets;
Car enfin la vertu n'eſt jamais ſans envie,
Et dans ce maudit ſiecle eſt toujours pourſuivie.
Allez donc le fléchir.

Digitized by Google

LELIE.

Oui, nous le fléchirons:
Mais auſſi tu promets....

MASCARILLE.

Ah, mon Dieu, nous verrons!
(*Lélie ſort.*)
Ma foi, prenons haleine après tant de fatigues;
Ceſſons pour quelque tems le cours de nos intrigues,
Et de nous tourmenter de même qu'un lutin.
Léandre pour nous nuire eſt hors de garde enfin,
Et Célie arrêtée avecque l'artifice....

SCENE VI.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

JE te cherchois par-tout pour te rendre un ſervice,
Pour te donner avis d'un ſecret important.

MASCARILLE.

Quoi donc?

ERGASTE.

N'avons-nous point ici quelque écoutant?

MASCARILLE.

Non.

ERGASTE.

Nous ſommes amis autant qu'on le peut être;
Je ſais tous tes deſſeins, & l'amour de ton maître:
Songez à vous tantôt. Léandre fait parti
Pour enlever Célie, & je ſuis averti
Qu'il a mis ordre à tout, & qu'il ſe perſuade
D'entrer chez Trufaldin par une maſcarade,
Ayant ſu qu'en ce temps, aſſez ſouvent le ſoir,
Des femmes du quartier, en maſque l'alloient voir.

Digitized by Google

MASCARILLE.

Oui? Suffit; il n'eſt pas au comble de ſa joie :
Je pourrai bien tantôt lui ſouffler cette proie ;
Et contre cet aſſaut je ſais un coup fourré,
Par qui je veux qu'il ſoit de lui-même enferré.
Il ne ſait pas les dons dont mon ame eſt pourvue.
Adieu, nous boirons pinte à la premiere vue.

SCENE VII.

MASCARILLE *ſeul.*

IL faut, il faut tirer à nous ce que d'heureux
Pourroit avoir en ſoi ce projet amoureux ;
Et par une ſurpriſe adroite & non commune,
Sans courir le danger, en tenter la fortune.
Si je vais me maſquer pour devancer ſes pas,
Léandre aſſurément ne nous bravera pas ;
Et là, premier que lui, ſi nous faiſons la priſe,
Il aura fait pour nous les frais de l'entrepriſe :
Puiſque par ſon deſſein, déja preſque éventé,
Le ſoupçon tombera toujours de ſon côté,
Et que nous, à couvert de toutes ſes pourſuites,
De ce coup hazardeux ne craindrons point de ſuites :
C'eſt ne ſe point commettre à faire de l'éclat,
Et tirer les marons de la patte du chat.
Allons donc nous maſquer avec quelques bons freres ;
Pour prévenir nos gens, il ne faut tarder gueres.
Je ſais où gît le lievre, & me puis ſans travail,
Fournir, en un moment, d'hommes & d'attirail.
Croyez que je mets bien mon adreſſe en uſage :
Si j'ai reçu du Ciel des fourbes en partage,
Je ne ſuis point au rang de ces eſprits mal nés,
Qui cachent les talents que Dieu leur a donnés.

Digitized by Google

SCENE VIII.

LELIE, ERGASTE.

LELIE.

IL prétend l'enlever avec ſa maſcarade?

ERGASTE.

Il n'eſt rien plus certain. Quelqu'un de ſa brigade
M'ayant de ce deſſein inſtruit ſans m'arrêter,
A Maſcarille alors j'ai couru tout conter,
Qui s'en va, m'a-t-il, rompre cette partie
Par une invention deſſus le champ bâtie;
Et, comme je vous ai rencontré par hazard,
J'ai cru que je devois du tout vous faire part.

LELIE.

Tu m'obliges par trop avec cette nouvelle:
Va, je reconnoîtrai ce ſervice fidele.

SCENE IX.

LELIE *ſeul.*

MOn drôle aſſurément leur jouera quelque trait;
Mais je veux de ma part ſeconder ſon projet.
Il ne ſera pas dit qu'en un fait qui me touche,
Je ne me ſois non plus remué qu'une ſouche.
Voici l'heure, ils ſeront ſupris à mon aſpect.
Foin! que n'ai-je avec moi pris mon porte-reſpect?
Mais vienne qui voudra contre notre perſonne,
J'ai deux bons piſtolets, & mon épée eſt bonne.
Hola! Quelqu'un, un mot.

Digitized by Google

SCENE X.

TRUFALDIN *à sa fenêtre*, LELIE.

TRUFALDIN.

QU'est-ce? Qui me vient voir?

LELIE.

Fermez soigneusement votre porte ce soir.

TRUFALDIN.

Pourquoi?

LELIE.

Certaines gens font une mascarade
Pour vous venir donner une fâcheuse aubade;
Ils veulent enlever votre Célie.

TRUFALDIN.

O Dieux!

LELIE.

Et sans doute bientôt ils viendront en ces lieux:
Demeurez; vous pourrez voir tout de la fenêtre.
Hé bien, qu'avois-je dit! Les voyez-vous paroître?
Chut, je veux à vos yeux leur en faire l'affront.
Nous allons voir beau jeu, si la corde ne rompt.

SCENE XI.

LELIE, TRUFALDIN, MASCARILLE *& sa suite, masqués.*

TRUFALDIN.

OH! les plaisans Robins, qui pensent me surprendre!

LELIE.

Maſques, où courez-vous? Le pourroit-on apprendre!
Truſaldin, ouvrez-leur pour jouer un momon.
(*à Maſcarille déguiſé en femme.*)
Bon Dieu, qu'elle eſt jolie, & qu'elle a l'air mignon!
Et quoi, vous murmurez? Mais ſans vous faire outrage,
Peut-on lever le maſque, & voir votre viſage?

TRUFALDIN.

Allez, fourbes, méchants; retirez-vous d'ici,
Canaille; & vous, Seigneur, bon ſoir & grand merci.

SCENE XII.

LELIE, MASCARILLE.

LELIE, *après avoir démaſqué Maſcarille.*

MAſcarille, eſt-ce toi?

MASCARILLE.

Nenni-dà, c'eſt quelque autre.

LELIE.

Hélas, quelle ſurpriſe! & quel ſort eſt le nôtre!
L'aurois-je deviné, n'étant point averti
Des ſecretes raiſons qui t'avoient traveſti?
Malheureux que je ſuis, d'avoir, deſſous ce maſque,
Eté, ſans y penſer, te faire cette fraſque!
Il me prendroit envie, en mon juſte courroux,
De me battre moi-même, & me donner cent coups.

MASCARILLE.

Adieu, ſublime eſprit, rare imaginative.

LELIE.

Las! Si de ton ſecours ta colere me prive,
A quel Saint me vouerai-je?

Digitized by Google

MASCARILLE.

Au grand diable d'enfer.

LELIE.

Ah, ſi ton cœur pour moi n'eſt de bronze ou de fer,
Qu'encore un coup du moins mon imprudence ait grace!
S'il faut, pour l'obtenir, que tes genoux j'embraſſe,
Vois-moi....

MASCARILLE.

Tarare; allons, camarades, allons:
J'entends venir des gens qui ſont ſur nos talons.

SCENE XIII.

LEANDRE *& ſa ſuite maſqués*, TRUFALDIN *à ſa fenêtre.*

LEANDRE.

Sans bruit; ne faiſons rien que de la bonne ſorte.

TRUFALDIN.

Quoi, Maſques toute nuit aſſiégeront ma porte!
Meſſieurs, ne gagnez point de rhumes à plaiſir:
Tout cerveau qui le fait, eſt certes de loiſir.
Il eſt un peu trop tard pour enlever Célie;
Diſpenſez-l'en ce ſoir, elle vous en ſupplie:
La belle eſt dans le lit, & ne peut vous parler;
J'en ſuis fâché pour vous. Mais pour vous régaler
Du ſouci qui pour elle ici vous inquiete,
Elle vous fait préſent de cette caſſolette.

LEANDRE.

Fi, cela ſent mauvais, & je ſuis tout gâté.
Nous ſommes découverts, tirons de ce côté.

Fin du troiſieme Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LELIE *déguisé en Arménien.*
MASCARILLE.

MASCARILLE.

Vous voilà fagotté d'une plaisante sorte.

LELIE.

Tu ranimes par là mon espérance morte.

MASCARILLE.

Toujours de ma colere on me voit revenir;
J'ai beau jurer, pester, je ne m'en puis tenir.

LELIE.

Aussi crois, si jamais je suis dans la puissance,
Que tu seras content de ma reconnoissance,
Et que, quand je n'aurois qu'un seul morceau de pain....

MASCARILLE.

Baste; songez à vous dans ce nouveau dessein.
Au moins si l'on vous voit commettre une sottise,
Vous n'imputerez plus l'erreur à la surprise;
Votre rôle en ce jeu par cœur doit être su.

LELIE.

Mais comment Trufaldin chez lui t'a-t-il reçu?

MASCARILLE.

D'un zele simulé j'ai bridé le bon Sire,
Avec empressement je suis venu lui dire,
S'il ne songeoit à lui, que l'on le surprendroit;
Que l'on couchoit en joue, & de plus d'un endroit,
Celle dont il a vu qu'une Lettre en avance

Avoit

Digitized by Google

Avoit si faussement divulgué la naissance ;
Qu'on avoit bien voulu m'y mêler quelque peu,
Mais que j'avois tiré mon épingle du jeu ;
Et que, touché d'ardeur pour ce qui le regarde,
Je venois l'avertir de se donner de garde.
De là, moralisant, j'ai fait de grands discours
Sur les fourbes qu'on voit ici-bas tous les jours ;
Que pour moi, las du monde & de sa vie infame,
Je voulois travailler au salut de mon ame,
A m'éloigner du trouble, & pouvoir longuement
Près de quelqu'honnête homme être paisiblement :
Que, s'il le trouvoit bon, je n'aurois d'autre envie
Que de passer chez lui reste de ma vie ;
Et que même à tel point il m'avoit su ravir,
Que, sans lui demander gages pour le servir,
Je mettrois en ses mains, que je tenois certaines,
Quelque bien de mon pere, & le fruit de mes peines ;
Dont, avenant que Dieu de ce monde m'ôtât,
J'entendois tout de bon que lui seul héritât.
C'étoit le vrai moyen d'acquérir sa tendresse :
Et comme, pour résoudre avec votre maîtresse
Des biais qu'on doit prendre à terminer vos vœux,
Je voulois en secret vous aboucher tous deux,
Lui-même a su m'ouvrir une voie assez belle,
De pouvoir hautement vous loger avec elle ;
Venant m'entretenir d'un fils privé du jour,
Dont cette nuit en songe il a vu le retour.
A ce propos, voici l'histoire qu'il m'a dite,
Et sur qui j'ai tantôt notre fourbe construite.

LELIE.

C'est assez, je sais tout : tu me l'as dit deux fois.

MASCARILLE.

Oui, oui, mais quand j'aurois passé jusques à trois,
Peut-être encor qu'avec toute sa suffisance,
Votre esprit manquera dans quelque circonstance.

LELIE.

Mais à tant différer je me fais de l'effort.

MASCARILLE.

Ah, de peur de tomber, ne courons pas si fort !

Voyez-vous? Vous avez la caboche un peu dure:
Rendez-vous affermi dessus cette aventure.
Autrefois Trufaldin de Naples est sorti,
Et s'appelloit alors Zanobio Ruberti:
Un parti qui causa quelqu'émeute civile,
Dont il fut seulement soupçonné dans sa Ville,
(De fait il n'est pas homme à troubler un Etat)
L'obligea d'en sortir une nuit sans éclat.
Une fille fort jeune, & sa femme laissées,
A quelque temps de là se trouvant trépassées,
Il en eut la nouvelle; & dans ce grand ennui,
Voulant dans quelque Ville emmener avec lui,
Outre ses biens, l'espoir qui restoit de sa race,
Un sien fils Ecolier, qui se nommoit Horace,
Il écrit à Bologne, où, pour mieux être instruit,
Un certain Maître Albert, jeune, l'avoit conduit.
Mais pour se joindre tous le rendez-vous qu'il donne
Durant deux ans entiers ne lui fit voir personne:
Si bien que, les jugeant morts après ce temps-là,
Il vint en cette ville, & prit le nom qu'il a:
Sans que de cet Albert, ni de ce fils Horace,
Douze ans aient découvert jamais la moindre trace.
Voilà l'histoire en gros, redite seulement,
Afin de vous servir ici de fondement.
Maintenant vous serez un Marchand d'Arménie,
Qui les aurez vus sains l'un & l'autre en Turquie.
Si j'ai, plutôt qu'aucun, un tel moyen trouvé
Pour les ressusciter sur ce qu'il a rêvé,
C'est qu'en fait d'aventure, il est très-ordinaire
De voir gens pris sur mer par quelque Turc corsaire,
Puis être à leur famille à point nommé rendus,
Après quinze ou vingt ans qu'on les a cru perdus.
Pour moi, j'ai vu déja cent contes de la sorte.
Sans nous alambiquer, servons-nous-en; qu'importe?
Vous leur aurez oui leur digrace conter,
Et leur aurez fourni dequoi se racheter:
Mais que parti plutôt pour chose nécessaire,
Horace vous chargea de voir ici son pere,

Digitized by Google

Dont il a su le sort, & chez qui vous devez
Attendre quelques jours qu'ils y soient arrivés.
Je vous ai fait tantôt des leçons étendues.

LELIE.

Ces répétitions ne sont que superflues;
Dès l'abord mon esprit a compris tout le fait.

MASCARILLE.

Je m'en vais là-dedans donner le premier trait.

LELIE.

Ecoute, Mascarille, un seul point me chagrine.
S'il alloit de son fils me demander la mine?

MASCARILLE.

Belle difficulté! Devez-vous pas savoir
Qu'il étoit fort petit alors qu'il l'a pu voir?
Et puis, outre cela, le temps & l'esclavage
Pourroient-ils pas avoir changé tout son visage?

LELIE.

Il est vrai. Mais dis-moi, s'il connoît qu'il m'a vu,
Que faire?

MASCARILLE.

De mémoire êtes-vous dépourvu?
Nous avons dit tantôt, qu'outre que votre image
N'avoit dans son esprit pu faire qu'un passage,
Pour ne vous avoir vu que durant un moment;
Et le poil & l'habit déguisent grandement.

LELIE.

Fort bien. Mais à propos, cet endroit de Turquie?

MASCARILLE.

Tout, vous dis-je, est égal, Turquie ou Barbarie.

LELIE.

Mais le nom de la Ville où j'aurai pu les voir?

MASCARILLE.

Tunis. Il me tiendra, je crois, jusques au soir.
La répétition, dit-il, est inutile,
Et j'ai déja nommé douze fois cette Ville.

LELIE.

Va, va-t-en commencer, il ne me faut plus rien;

MASCARILLE.

Au moins soyez prudent, & vous conduisez bien;
Ne donnez point ici de l'imaginative.

LELIE.

Laisse-moi gouverner. Que ton ame est craintive!

MASCARILLE.

Horace, dans Bologne écolier; Trufaldin,
Zanobio Ruberti, dans Naples citadin;
Le Précepteur Albert....

LELIE.

Ah, c'est me faire honte,
Que de me tant prêcher! Suis-je un sot à ton compte?

MASCARILLE.

Non pas du tout; mais bien quelque chose approchant.

SCENE II.

LELIE *seul.*

QUand il m'est inutile, il fait le chien couchant;
Mais parce qu'il sent bien le secours qu'il me donne,
Sa familiarité jusques-là s'abandonne.
Je vais être de près éclairé des beaux yeux,
Dont la force m'impose un joug si précieux;
Je m'en vais sans obstacle, avec des traits de flamme,
Peindre à cette beauté les tourmens de mon ame:
Je saurai quel arrêt je dois.... Mais les voici.

Digitized by Google

SCENE III.

TRUFALDIN, LELIE, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

Sois béni, juſte Ciel, de mon ſort adouci!

MASCARILLE.

C'eſt à vous de rêver, & de faire des ſonges,
Puiſqu'en vous il eſt faux que ſonges ſont menſonges.

TRUFALDIN *à Lélie.*

Quelle grace, quels biens vous rendrai-je, Seigneur,
Vous, que je dois nommer l'Ange de mon bonheur?

LELIE.

Ce ſont ſoins ſuperflus, & je vous en diſpenſe.

TRUFALDIN *à Maſcarille.*

J'ai, je ne ſais où, vu quelque reſſemblance
De cet Arménien.

MASCARILLE.

C'eſt ce que je diſois;
Mais on voit des rapports admirables par fois.

TRUFALDIN.

Vous avez vu ce fils où mon eſpoir ſe fonde?

LELIE.

Oui, Seigneur Trufaldin, le plus gaillard du monde.

TRUFALDIN.

Il vous a dit ſa vie, & parlé fort de moi?

LELIE.

Plus de dix mille fois.

MASCARILLE.

Quelque peu moins, je croi.

LELIE.

Il vous a dépeint tel que je vous vois paroître,
Le visage, le port....

TRUFALDIN.

Cela pourroit-il être,
Si, lorsqu'il m'a pu voir, il n'avoit que sept ans,
Et si son Précepteur, même depuis ce temps,
Auroit peine à pouvoir connoître mon visage?

MASCARILLE.

Le sang, bien autrement, conserve cette image,
Par des traits si profonds ce portrait est tracé,
Que mon Pere....

TRUFALDIN.

Suffit. Où l'avez-vous laissé?

LELIE.

En Turquie, à Turin.

TRUFALDIN.

Turin? Mais cette Ville
Est, je pense, en Piémont.

MASCARILLE *à part.*

O cerveau mal-habile?
(*à Trufaldin.*)
Vous ne l'entendez pas, il veut dire Tunis;
Et c'est en effet là qu'il laissa votre fils:
Mais les Arméniens ont tous pour habitude
Certain vice de langue à nous autres fort rude;
C'est que dans tous les mots ils changent nis en rin,
Et pour dire Tunis, ils prononcent Turin.

TRUFALDIN.

Il falloit, pour l'entendre, avoir cette lumiere.
Quel moyen vous dit-il de rencontrer son pere?

MASCARILLE.

(*à part.*) (*à Trufaldin, après s'être escrimé.*
Voyez s'il répondra. Je repassois un peu
Quelque leçon d'escrime; autrefois en ce jeu

Il n'étoit point d'adreſſe à mon adreſſe égale,
Et j'ai battu le fer en mainte & mainte ſalle.

TRUFALDIN *à Maſcarille.*

Ce n'eſt pas maintenant ce que je veux ſavoir.
(*à Lélie.*)
Quel autre nom dit-il que je devois avoir?

MASCARILLE.

Ah, Seigneur Zanobio Ruberti, quelle joie
Et celle maintenant que le Ciel vous envoie!

LELIE.

C'eſt là votre vrai nom, & l'autre eſt emprunté.

TRUFALDIN.

Mais où vous a-t-il dit qu'il reçut la clarté?

MASCARILLE.

Naples eſt un ſéjour qui paroît agréable;
Mais pour vous ce doit être un lieu fort haïſſable.

TRUFALDIN.

Ne peux-tu, ſans parler, ſouffrir notre diſcours?

LELIE.

Dans Naples ſon deſtin a commencé ſon cours.

TRUFALDIN.

Où l'envoyai-je jeune, & ſous quelle conduite?

MASCARILLE.

Ce pauvre Maître Albert a beaucoup de mérite
D'avoir depuis Bologne accompagné ce fils,
Qu'à ſa diſcrétion vos ſoins avoient commis.

TRUFALDIN.

Ah!

MASCARILLE *à part.*

Nous ſommes perdus ſi cet entretien dure.

TRUFALDIN.

Je voudrois ſavoir bien de vous leur aventure,
Sur quel vaiſſeau le ſort qui m'a ſu travailler...

Digitized by Google

MASCARILLE.

Je ne sais ce que c'est, je ne fais que bâiller ;
Mais, Seigneur Trufaldin, songez-vous que peut-être,
Ce Monsieur l'étranger a besoin de repaître,
Et qu'il est tard aussi?

LELIE.

Pour moi, point de repas.

MASCARILLE.

Ah, vous avez plus faim que vous ne pensez pas.

TRUFALDIN.

Entrez donc.

LELIE.

Après vous.

MASCARILLE *à Trufaldin.*

Monsieur, en Arménie,
Les maîtres du logis sont sans cérémonie.
(*à Lélie, après que Trufaldin est entré dans sa maison.*)
Pauvre esprit! Pas deux mots!

LELIE.

D'abord il m'a surpris ;
Mais n'appréhende plus, je reprends mes esprits,
Et m'en vais débiter avecque hardiesse....

MASCARILLE.

Voici votre rival qui ne fait pas la piece.

(*Ils entrent dans la maison de Trufaldin.*)

SCENE

SCENE IV.

ANSELME, LEANDRE.

ANSELME.

ARrêtez vous, Léandre, & souffrez un discours
Qui cherche le repos & l'honneur de vos jours.
Je ne vous parle point en pere de ma fille,
En homme intéressé de ma propre famille;
Mais comme votre pere, ému pour votre bien,
Sans vouloir vous flatter & vous déguiser rien:
Bref, comme je voudrois d'une ame franche & pure
Que l'on fît à mon sang en pareille aventure.
Savez-vous de quel œil chacun voit cet amour,
Qui dedans une nuit vient d'éclater au jour?
A combien de discours & de traits de risée
Votre entreprise d'hier est par-tout exposée?
Quel jugement on fait du choix capricieux,
Qui pour femme, dit-on, vous désigne en ces lieux
Un rebut de l'Egypte, une fille coureuse,
De qui le noble emploi n'est qu'un métier de gueuse?
J'en ai rougi pour vous encor plus que pour moi,
Qui me trouve compris dans l'éclat que je voi:
Moi, dis-je, dont la fille à vos ardeurs promise,
Ne peut, sans quelque affront, souffrir qu'on la mépriſe.
Ah! Léandre, sortez de cet abaissement!
Ouvrez un peu les yeux sur votre aveuglement.
Si notre esprit n'est pas sage à toutes les heures,
Les plus courtes erreurs sont toujours les meilleures.
Quand on ne prend en dot que la seule beauté,
Le remords est bien près de la solemnité,
Et la plus belle femme a très-peu de défense
Contre cette tiédeur qui suit la jouissance.
Je vous le dis encor, ces bouillants mouvements,
Ces ardeurs de jeunesse & ces emportements

Nous font trouver d'abord quelques nuits agréables;
Mais ces félicités ne ſont guere durables,
Et, notre paſſion ralentiſſant ſon cours,
Après ces bonnes nuits donnent de mauvais jours:
De là viennent les ſoins, les ſoucis, les miſeres,
Les fils déshérités par le courroux des peres.

LEANDRE.

Dans tout votre diſcours je n'ai rien écouté
Que mon eſprit déja ne m'ait repréſenté.
Je ſais combien je dois à cet honneur inſigne
Que vous me voulez faire, & dont je ſuis indigne;
Et vois, malgré l'effort dont je ſuis combattu,
Ce que vaut votre fille, & quelle eſt ſa vertu:
Auſſi veux-je tâcher....

ANSELME.

On ouvre cette porte:
Retirons-nous plus loin, de crainte qu'il n'en ſorte
Quelque ſecret poiſon dont vous ſeriez ſurpris.

SCENE V.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Bientôt de notre fourbe on verra le débris,
Si vous continuez des ſottiſes ſi grandes.

LELIE.

Dois-je éternellement ouïr tes réprimandes?
De quoi te peux-tu plaindre? Ai-je pas réuſſi
En tout ce que j'ai dit depuis?

MASCARILLE.

Couci-couci.
Témoins les Turcs, par vous appellés hérétiques,
Et que vous aſſurez, par ſerments autentiques,

Digitized by Google

Adorer pour leurs Dieux la lune & le ſoleil.
Paſſe. Ce qui me donne un dépit nompareil,
C'eſt qu'ici votre amour étrangement s'oublie;
Près de Célie, il eſt ainſi que la bouillie,
Qui par un trop grand feu s'enfle, croît juſqu'aux bords,
Et de tous les côtés ſe répand au-dehors.

LELIE.

Pourroit-on ſe forcer à plus de retenue?
Je ne l'ai preſque point encore entretenue.

MASCARILLE.

Oui; mais ce n'eſt pas tout que de ne parler pas;
Par vos geſtes, durant un moment de repas,
Vous avez aux ſoupçons donné plus de matiere,
Que d'autres ne feroient dans une année entiere.

LELIE.

Et comment donc?

MASCARILLE.

Comment, chacun a pu le voir.
A table, où Truſaldin l'oblige de ſe ſeoir,
Vous n'avez toujours fait qu'avoir les yeux ſur elle.
Rouge, tout interdit, jouant de la prunelle,
Sans prendre jamais garde à ce qu'on vous ſervoit,
Vous n'aviez point de ſoif qu'alors qu'elle buvoit;
Et dans ſes propres mains vous ſaiſiſſant du verre,
Sans le vouloir rinſer, ſans rien jetter à terre,
Vous buviez ſur ſon reſte, & montriez d'affecter
Le côté qu'à ſa bouche elle avoit ſu porter.
Sur les morceaux touchés de ſa main délicate,
Ou mordus de ſes dents, vous étendiez la patte
Plus bruſquement qu'un chat deſſus une ſouris,
Et les avaliez tous ainſi que des pois gris.
Puis, outre tout cela, vous faiſiez ſous la table,
Un bruit, un triquetrac de pieds inſupportable,
Dont Truſaldin, heurté de deux coups trop preſſans,
A puni par deux fois deux chiens très-innocens,
Qui, s'ils euſſent oſé, vous euſſent fait querelle:
Et puis après cela votre conduite eſt belle?

Digitized by Google

Pour moi, j'en ai ſouffert la gêne ſur mon corps.
Malgré le froid, je ſue encor de mes efforts.
Attaché deſſus vous comme un joueur de boule,
Après le mouvement de la ſienne qui roule,
Je penſois retenir toutes vos actions,
En faiſant de mon corps mille contorſions.

LELIE.

Mon Dieu, qu'il t'eſt aiſé de condamner des choſes
Dont tu ne reſſens pas les agréables cauſes!
Je veux bien néanmoins, pour te plaire une fois,
Faire force à l'amour qui m'impoſe des loix.
Déſormais....

SCENE VI.

TRUFALDIN LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

NOus parlions des fortunes d'Horace.

TRUFALDIN.

(*à Lélie.*)

C'eſt bien fait. Cependant me ferez-vous la grace
Que je puiſſe lui dire un ſeul mot en ſecret?

LELIE.

Il faudroit autrement être fort indiſcret.

(*Lélie entre dans la maiſon de Trufaldin.*)

Digitized by Google

SCENE VII.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

ECoute : sais-tu bien ce que je viens de faire ?

MASCARILLE.

Non ; mais si vous voulez je ne tarderai guere,
Sans doute, à le savoir.

TRUFALDIN.

D'un chêne grand & fort,
Dont près de deux cens ans ont déja fait le sort,
Je viens de détacher une branche admirable,
Choisie expressément de grosseur raisonnable,
Dont j'ai fait sur le champ, avec beaucoup d'ardeur,
(*Il montre son bras.*)
Un bâton à peu près.... oui, de cette grandeur,
Moins gros par un des bouts, mais plus que trente gaules,
Propre, comme je pense, à rosser les épaules ;
Car il est bien en main, verd, noueux & massif.

MASCARILLE.

Mais pour qui, je vous prie, un tel préparatif ?

TRUFALDIN.

Pour toi premiérement ; puis pour ce bon apôtre,
Qui veut m'en donner d'une, & m'en jouer d'une autre,
Pour cet Arménien, ce Marchand déguisé,
Introduit sous l'appas d'un conte supposé.

MASCARILLE.

Quoi, vous ne croyez pas ?....

TRUFALDIN.

Ne cherche point d'excuse,
Lui-même heureusement a découvert sa ruse,

En disant à Célie, en lui serrant la main,
Que pour elle il venoit sous ce prétexte vain:
Il n'a pas apperçu Jeannette ma fillole,
Laquelle a tout ouï, parole pour parole;
Et je ne doute point, quoiqu'il n'en ait rien dit,
Que tu ne fois de tout le complice maudit.

MASCARILLE.

Ah! vous me faites tort. S'il faut qu'on vous affronte,
Croyez qu'il m'a trompé le premier à ce conte.

TRUFALDIN.

Veux-tu me faire voir que tu dis vérité?
Qu'à le chasser, mon bras soit du tien assisté;
Donnons-en à ce fourbe, & du long & du large,
Et de tout crime après mon esprit te décharge.

MASCARILLE.

Oui-dà, très-volontiers, je l'épousterai bien,
Et par là vous verrez que je n'y trempe en rien.
(*à part.*)
Ah, vous serez rossé, Monsieur de l'Arménie,
Qui toujours gâtez tout!

SCENE VIII.

LELIE, TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN *à Lélie, après avoir heurté à sa porte.*

UN mot, je vous supplie.
Donc, Monsieur l'imposteur, vous osez aujourd'hui
Duper un honnête homme, & vous jouer de lui?

Digitized by Google

MASCARILLE.

Feindre avoir vu ſon fils en une autre Contrée,
Pour vous donner chez lui plus librement entrée ?

TRUFALDIN *bat Lélie.*

Vuidons, vuidons ſur l'heure.

LELIE *à Maſcarille, qui le bat auſſi.*

Ah, coquin!

MASCARILLE.

C'eſt ainſi
Que les fourbes.....

LELIE.

Bourreau !

MASCARILLE.

Sont ajuſtés ici.
Gardez-moi bien cela.

LELIE.

Quoi donc ? je ſerois homme....

MASCARILLE *le battant toujours & le chaſſant.*

Tirez, tirez-vous, dis-je, ou bien je vous aſſomme.

TRUFALDIN.

Voilà qui me plaît fort; rentre, je ſuis content.
(*Maſcarille ſuit Trufaldin qui rentre dans ſa maiſon.*)

LELIE *revenant.*

A moi par un valet cet affront éclatant !
L'auroit-on pu prévoir, l'action de ce traître,
Qui vient inſolemment de maltraiter ſon Maître?

MASCARILLE *à la fenêtre de Trufaldin.*

Peut-on vous demander comment va votre dos?

LELIE.

Quoi tu m'oſes encor tenir un tel propos?

MASCARILLE.

Voilà, voilà que c'eſt de ne voir pas Jeannette,
Et d'avoir en tout temps une langue indiſcrete.

Mais pour cette fois-ci je n'ai point de courroux ;
Je ceſſe d'éclater, de peſter contre vous ;
Quoique de l'action l'imprudence ſoit haute,
Ma main ſur votre échine a lavé votre faute.

LELIE.

Ah, je me vengerai de ce trait déloyal !

MASCARILLE.

Vous vous êtes cauſé vous-même tout le mal.

LELIE.

Moi ?

MASCARILLE.

Si vous n'étiez pas une cervelle folle,
Quand vous avez parlé naguere à votre idole,
Vous auriez apperçu Jeanette ſur vos pas,
Dont l'oreille ſubtile a découvert le cas.

LELIE.

On auroit pu ſurprendre un mot dit à Célie ?

MASCARILLE.

Et d'où doncques viendroit cette prompte ſortie ?
Oui, vous n'êtes dehors que par votre caquet.
Je ne ſais ſi ſouvent vous jouez au piquet,
Mais au moins faites-vous des écarts admirables.

LELIE.

O, le plus malheureux de tous les miſérables !
Mais encore, pourquoi me voir chaſſé par toi ?

MASCARILLE.

Je ne fis jamais mieux que d'en prendre l'emploi ;
Par là j'empêche au moins que de cet artifice
Je ne ſois ſoupçonné d'être auteur ou complice.

LELIE.

Tu devois donc pour toi frapper plus doucement.

MASCARILLE.

Quelque ſot..... Trufaldin lorgnoit exactement :
Et puis, je vous dirai, ſous ce prétexte utile,
Je n'étois point faché d'évaporer ma bile.

Enfin, la choſe eſt faite : &, ſi j'ai votre foi
Qu'on ne vous verra point vouloir venger ſur moi,
Soit indirectement, ou par quelqu'autre voie,
Les coups ſur votre rable aſſenés avec joie,
Je vous promets, aidé par le poſte où je ſuis,
De contenter vos vœux avant qu'il ſoit deux nuits.

LELIE.

Quoique ton traitement ait eu trop de rudeſſe,
Qu'eſt-ce que deſſus moi ne peut cette promeſſe ?

MASCARILLE.

Vous le promettez donc ?

LELIE.

Oui, je te le promets.

MASCARILLE.

Ce n'eſt pas encor tout. Promettez que jamais
Vous ne vous mélerez dans quoi que j'entreprenne.

LELIE.

Soit.

MASCARILLE.

Si vous y manquez, votre fievre quartaine....

LELIE.

Mais tiens-moi donc parole, & ſonge à mon repos.

MASCARILLE.

Allez quitter l'habit, & graiſſer votre dos.

LELIE *ſeul.*

Faut-il que le malheur qui me ſuit à la trace,
Me faſſe voir toujours diſgrace ſur diſgrace !

MASCARILLE *ſortant de chez Trufaldin.*

Quoi, vous n'êtes pas loin, ſortez vîte d'ici ;
Mais, ſur-tout, gardez-vous de prendre aucun ſouci :
Puiſque je ſuis pour vous, que cela vous ſuffiſe :
N'aidez point mon projet de la moindre entrepriſe ;
Demeurez en repos.

Digitized by Google

LELIE *en sortant.*

Oui, va, je m'y tiendrai.

MASCARILLE *seul.*

Il faut voir maintenant quels biais je prendrai.

SCENE IX.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

Mascarille, je viens te dire une nouvelle,
Qui donne à tes desseins une atteinte cruelle,
A l'heure que je parle, un jeune Egyptien,
Qui n'est pas noir pourtant, & sent assez son bien,
Arrive accompagné d'une vieille fort have,
Et vient chez Trufaldin racheter cette esclave
Que vous vouliez; pour elle il paroît fort zélé.

MASCARILLE.

Sans doute c'est l'Amant dont Célie a parlé.
Fut-il jamais destin plus brouillé que le nôtre?
Sortant d'un embarras, nous entrons dans un autre.
En vain nous apprenons que Léandre est au point
De quitter la partie & ne nous troubler point;
Que son pere, arrivé contre toute espérance,
Du côté d'Hyppolite emporte la balance,
Qu'il a tout fait changer par son autorité,
Et va dès aujourd'hui conclure le traité:
Lorsqu'un rival s'éloigne, un autre plus funeste
S'en vient nous enlever tout l'espoir qui nous reste.
Toutefois, par un trait merveilleux de mon art,
Je crois que je pourrai retarder leur départ,
Et me donner le temps qui sera nécessaire
Pour tâcher de finir cette fameuse affaire.
Il s'est fait un grand vol; par qui? l'on n'en sait rien:
Eux autres rarement passent pour gens de bien;

Digitized by Google

Je veux adroitement, ſur un ſoupçon frivole,
Faire pour quelques jours empriſonner le drôle.
Je ſais des Officiers de Juſtice altérés,
Qui ſont pour de tels coups de vrais délibérés:
Deſſus l'avide eſpoir de quelque paraguante,
Il n'eſt rien que leur art aveuglément ne tente;
Et du plus innocent, toujours à leur profit,
La bourſe eſt criminelle, & paye ſon délit.

Fin du quatrieme Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE, ERGASTE.

MASCARILLE.

AH, chien! Ah, double chien! Mâtine de cervelle,
Ta perſécution ſera-t-elle éternelle!

ERGASTE.

Par les ſoins vigilans de l'exempt Balafré,
Ton affaire alloit bien, le drôle étoit coffré,
Si ton Maître au moment ne fût venu lui-même,
En vrai déſeſpéré, rompre ton ſtratagême:
Je ne ſaurois ſouffrir, a-t-il dit hautement,
Qu'un honnête homme ſoit traîné honteuſement,
J'en réponds ſur ſa mine, & je le cautionne:
Et comme on réſiſtoit à lâcher ſa perſonne,
D'abord il a chargé ſi bien ſur les Recors,
Qui ſont gens d'ordinaire à craindre pour leur corps,
Qu'à l'heure que je parle ils ſont encore en fuite,
Et penſent tous avoir un Lélie à leur ſuite.

MASCARILLE.

Le traître ne ſait pas que cet Egyptien
Eſt déja là-dedans pour lui ravir ſon bien.

ERGASTE.

Adieu. Certaine affaire à te quitter m'oblige.

Digitized by Google

SCENE II.

MASCARILLE *seul.*

OUi, je ſuis ſtupéfait de ce dernier prodige.
On diroit, & pour moi j'en ſuis perſuadé,
Que ce démon brouillon, dont il eſt poſſédé,
Se plaiſe à me braver, & me l'aille conduire
Par-tout où ſa préſence eſt capable de nuire.
Pourtant je veux pourſuivre, & malgré tous ces coups,
Voir qui l'emportera, de ce diable ou de nous.
Célie eſt quelque peu de notre intelligence,
Et ne voit ſon départ qu'avecque répugnance.
Je tâche à profiter de cette occaſion :
Mais ils viennent; ſongeons à l'exécution.
Cette maiſon meublée eſt en ma bienſéance,
Je puis en diſpoſer avec grande licence;
Si le ſort nous en dit, tout ſera bien réglé,
Nul que moi ne s'y tient, & j'en garde la clé.
O Dieu, qu'en peu de temps on a vu d'aventures,
Et qu'un fourbe eſt contraint de prendre de figures!

SCENE III.

CELIE, ANDRÉS.

ANDRÉS.

VOus le ſavez, Célie, il n'eſt rien que mon cœur
N'ait fait pour vous prouver l'excès de ſon ardeur.
Chez les Vénitiens, dès un aſſez jeune âge,
La guerre en quelque eſtime avoit mis mon courage,
Et j'y pouvois un jour, ſans trop croire de moi,
Prétendre, en les ſervant, un honorable emploi;

Digitized by Google

Lorſqu'on me vit pour vous oublier toute choſe,
Et que le prompt effet d'une métamorphoſe,
Qui ſuivit de mon cœur le ſoudain changement,
Parmi vos compagnons fut ranger votre Amant;
Sans que mille accidents ni votre indifférence
Aient pu me détacher de ma perſévérance.
Depuis, par un hazard, d'avec vous ſéparé
Pour beaucoup plus de temps que je n'euſſe auguré,
Je n'ai pour vous rejoindre épargné tems ni peine:
Enfin, ayant trouvé la vieille Egyptienne,
Et plein d'impatience apprenant votre ſort,
Que pour certain argent qui leur importoit fort,
Et qui de tous vos gens détourna le naufrage,
Vous aviez en ces lieux été miſe en ôtage,
J'accours vîte y briſer ces chaînes d'intérêt,
Et recevoir de vous les ordres qu'il vous plaît;
Cependant on vous voit une morne triſteſſe,
Alors que dans vos yeux doit briller l'alégreſſe.
Si pour vous la retraite avoit quelques appas,
Veuiſe, du butin fait parmi les combats,
Me garde pour tous deux dequoi pouvoir y vivre;
Que ſi comme devant il vous faut encor ſuivre,
J'y conſens, & mon cœur n'ambitionnera
Que d'être auprès de vous tout ce qu'il vous plaira.

CELIE.

Votre zele pour moi viſiblement éclate,
Pour en paroître triſte il faudroit être ingrate,
Et mon viſage auſſi, par ſon émotion,
N'explique point mon cœur en cette occaſion.
Une douleur de tête y peint ſa violence,
Et, ſi j'avois ſur vous quelque peu de puiſſance,
Notre voyage, au moins pour trois ou quatre jours,
Attendroit que ce mal eût pris un autre cours.

ANDRÉS.

Autant que vous voudrez, faites qu'il ſe differe.
Toutes mes volontés ne buttent qu'à vous plaire.
Cherchons une maiſon à vous mettre en repos.
L'écriteau que voici s'offre tout à propos.

SCENE IV.

CELIE, ANDRÉS, MASCARILLE *déguiſé en Suiſſe.*

ANDRÉS.

Seigneur Suiſſe, êtes-vous de ce logis le maître?

MASCARILLE.

Moi pour ſerfir à fous.

ANDRÉS.

Pourrions-nous y bien être?

MASCARILLE.

Oui, moi pour détrancher chappon champre carni. Ma che non point locher te gent te méchant fi.

ANDRÉS.

Je crois votre maiſon franche de tout ombrage.

MASCARILLE.

Fous noufeau dans ſti fil, moi foir à la fiſſache.

ANDRÉS.

Oui.

MASCARILLE.

La Matame eſt-il mariache al Monſieur?

ANDRÉS.

Quoi?

MASCARILLE.

S'il être ſon fame, ou s'il être ſon ſœur.

ANDRÉS.

Non.

MASCARILLE.

Mon foi pien choli; fenir pour marchantiſe, Ou pien pour temander à la Palais chouſtice?

La procès il faut rien, il coûter tant d'archant,
La Procurer larron, l'Afocat pien méchant.

ANDRÉS.

Ce n'eſt pas pour cela.

MASCARILLE.

Fous tonc mener ſti fille,
Pour fenir pourmener & recarter la file.

ANDRÉS.

(*à Célie.*)

Il n'importe. Je ſuis à vous dans un moment.
Je vais faire venir la vieille promptement;
Contremander auſſi notre voiture prête.

MASCARILLE.

Li ne porte pas pien.

ANDRÉS.

Elle a mal à la tête.

MASCARILLE.

Moi chafoir te pon fin, & te formache pon.
Entre fous, entre fous tans mon petit maiſon.
(*Célie, Andrés & Maſcarille entrent dans la maiſon.*)

SCENE V.

LELIE *ſeul.*

QUel que ſoit le tranſport d'une ame impatiente,
Ma parole m'engage à reſter en attente;
A laiſſer faire un autre, & voir ſans rien oſer,
Comme de mes deſtins le Ciel veut diſpoſer.

SCENE

SCENE VI.

ANDRÉS, LELIE.

LELIE *à Andrés, qui sort de sa maison.*

DEmandez-vous quelqu'un dedans cette demeure?

ANDRÉS.

C'est un logis garni que j'ai pris tout à l'heure.

LELIE.

A mon Pere pourtant la maison appartient,
Et mon Valet la nuit pour la garder s'y tient.

ANDRÉS.

Je ne sais; l'écriteau marque au moins qu'on la loue:
Lisez.

LELIE.

Certes, ceci me surprend, je l'avoue.
Qui diantre l'auroit mis? Et par quel intérêt....
Ah, ma foi, je devine à peu près ce que c'est;
Cela ne peut venir que de ce que j'augure.

ANDRÉS.

Peut-on vous demander quel est cette aventure?

LELIE.

Je voudrois à tout autre en faire un grand secret,
Mais pour vous il n'importe, & vous serez discret.
Sans doute l'écriteau que vous voyez paroître,
Comme je conjecture, au moins ne sauroit être
Que quelque invention du Valet que je dis,
Que quelque nœud subtil qu'il doit avoir ourdi
Pour mettre en mon pouvoir certaine Egyptienne,
Dont j'ai l'ame piquée, & qu'il faut que j'obtienne;
Je l'ai déja manquée, & même plusieurs coups.

ANDRÉS.

Vous l'appellez ?

LELIE.

Célie.

ANDRÉS.

Hé, que ne diſiez-vous ?
Vous n'aviez qu'à parler, je vous aurois ſans doute
Epargné tous les ſoins que ce projet vous coûte.

LELIE.

Quoi, vous la connoiſſez?

ANDRÉS.

C'eſt moi, qui maintenant
Viens de la racheter.

LELIE.

O diſcours ſurprenant!

ANDRÉS.

Sa ſanté de partir ne pouvant nous permettre,
Au logis que voilà je venois de la mettre ;
Et je ſuis très-ravi, dans cette occaſion,
Que vous m'ayez inſtruit de votre intention.

LELIE.

Quoi j'obtiendrois de vous le bonheur que j'eſpere?
Vous pourriez.....

ANDRÉS *allant frapper à la porte,*

Tout à l'heure ; on va vous ſatisfaire.

LELIE.

Que pourrai-je vous dire ? Et quel remerciement....

ANDRÉS.

Non, ne m'en faites point, je n'en veux nullement.

SCENE VII.

LELIE, ANDRÉS, MASCARILLE.

MASCARILLE *à part.*

HÉ bien, ne voilà pas mon enragé de maître!
Il nous va faire encore quelque nouveau biſsêtre.

LELIE.

Sous ce groteſque habit qui l'auroit reconnu?
Approche, Maſcarille, & ſois le bien-venu.

MASCARILLE.

Moi Souiſſe ein chant t'honneur, moi non point Maquerille,
Chai point ſentre jamais ni le fame ni le fille.

LELIE.

Le plaiſant baragouin! Il eſt bon, ſur ma foi!

MASCARILLE.

Allez fous pourmener ſans toi rire te moi.

LELIE.

Va, va, leve le maſque, & reconnois ton Maître.

MASCARILLE.

Partié, tiable, mon foi chamais toi chai connoître.

LELIE.

Tout eſt accommodé, ne te déguiſe point.

MASCARILLE.

Si toi point en aller, chai paillé ein coute point.

LELIE.

Ton jargon Allemand eſt ſuperflu, te dis-je;
Car nous ſommes d'accord, & ſa bonté m'oblige.
J'ai tout ce que mes vœux lui peuvent demander,
Et tu n'as pas ſujet de rien appréhender.

MASCARILLE.

Si vous êtes d'accord par un bonheur extrême ;
Je me déſuiſſe donc, & redeviens moi-même.

ANDRÉS.

Ce Valet vous ſervoit avec beaucoup de feu :
Mais je reviens à vous, demeurez quelque peu.

SCENE VIII.

LELIE, MASCARILLE.

LELIE.

HÉ bien, que diras-tu?

MASCARILLE.

Que j'ai l'ame ravie
De voir d'un beau ſuccès notre peine ſuivie.

LELIE.

Tu feignois à ſortir de ton déguiſement,
Et ne pouvois me croire en cet événement?

MASCARILLE.

Comme je vous connois, j'étois dans l'épouvante ;
Et trouve l'aventure auſſi fort ſurprenante.

LELIE.

Mais confeſſe qu'enfin c'eſt avoir fait beaucoup.
Au moins j'ai réparé mes fautes à ce coup,
Et j'aurai cet honneur d'avoir fini l'ouvrage.

MASCARILLE.

Soit, vous aurez été bien plus heureux que ſage.

Digitized by Google

SCENE IX.

CELIE, ANDRÉS, LELIE, MASCARILLE.

ANDRÉS.

N'Eſt-ce pas là l'objet dont vous m'avez parlé?

LELIE.

Ah, quel bonheur au mien pourroit être égalé!

ANDRÉS.

Il eſt vrai, d'un bienfait je vous ſuis redevable;
Si je ne l'avouois, je ſerois condamnable:
Mais enfin ce bienfait auroit trop de rigueur,
S'il falloit le payer aux dépens de mon cœur.
Jugez, dans le tranſport où ſa beauté me jette,
Si je dois à ce prix vous acquitter ma dette;
Vous êtes généreux, vous ne le voudriez pas:
Adieu. Pour quelques jours retournons ſur nos pas.

SCENE X.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE *après avoir chanté.*

JE chante, & toutefois je n'en ai guere envie.
Vous voilà bien d'accord, il vous donne Célie;
Hem? Vous m'entendez bien.

LELIE.

C'eſt trop; je ne veux plus
Te demander pour moi des ſecours ſuperflus.
Je ſuis un chien, un traître, un bourreau déteſtable,
Indigne d'aucun ſoin, de rien faire incapable.

Digitized by Google

Va, ceſſe tes efforts pour un malencontreux
Qui ne ſauroit ſouffrir que l'on le rende heureux.
Après tant de malheurs, après mon impru dence,
Le trépas me doit ſeul prêter ſon aſſiſtance.

SCENE XI.

MASCARILLE *ſeul.*

VOilà le vrai moyen d'achever ſon deſtin;
Il ne lui manque plus que de mourir enfin,
Pour le couronnement de toutes ſes ſottiſes.
Mais en vain ſon dépit pour ſes fautes commiſes
Lui fait licencier mes ſoins & mon appui,
Je veux, quoi qu'il en ſoit, le ſervir malgré lui,
Et deſſus ſon lutin obtenir la victoire.
Plus l'obſtacle eſt puiſſant, plus on reçoit de gloire;
Et les difficultés dont on eſt combattu,
Sont les Dames d'atour qui parent la vertu.

SCENE XII.

CELIE, MASCARILLE.

CELIE *à Maſcarille, qui lui a parlé bas.*

QUoi que tu veuilles dire, & que l'on ſe propoſe,
De ce retardement j'attends fort peu de choſe.
Ce qu'on voit de ſuccès peut bien perſuader
Qu'ils ne ſont pas encor fort près de s'accorder:
Et je t'ai déja dit qu'un cœur comme le nôtre
Ne voudroit pas pour l'un faire injuſtice à l'autre;

Digitized by Google

Et que très-fortement, par de différens nœuds,
Je me trouve attachée au parti de tous deux.
Si Lelie a pour lui l'amour & sa puissance,
Andrés pour son partage a la reconnoissance,
Qui ne souffrira pas que mes pensers secrets
Consultent jamais rien contre ses intérêts:
Qui, s'il ne peut avoir plus de place en mon ame,
Si le don de mon cœur ne couronne sa flamme,
Au moins dois-je le prix à ce qu'il fait pour moi,
De n'en choisir point d'autre au mépris de sa foi,
Et de faire à mes vœux autant de violence,
Que j'en fais aux desirs qu'il met en évidence.
Sur ces difficultés qu'oppose mon devoir,
Juge ce que tu peux te permettre d'espoir.

MASCARILLE.

Ce sont, à dire vrai, de très-fâcheux obstacles,
Et je ne sais point l'art de faire des miracles;
Mais je veux employer mes efforts plus puissans,
Remuer terre & ciel, m'y prendre de tous sens,
Pour tâcher de trouver un biais salutaire,
Et vous dirai bientôt ce qui se pourra faire.

SCENE XIII.

HYPPOLITE, CELIE.

HYPPOLITE.

Depuis votre séjour, les Dames de ces lieux
Se plaignent justement des larcins de vos yeux.
Si vous leur dérobez leurs conquêtes plus belles,
Et de tous leurs Amants faites des infideles,
Il n'est guere de cœurs qui puissent échapper
Aux traits, dont à l'abord vous savez les frapper;
Et mille libertés à vos chaînes offertes,
Semblent vous enrichir chaque jour de nos pertes.
Quant à moi, toutefois je ne me plaindrois pas
Du pouvoir absolu de vos rares appas,

Digitized by Google

Si, lorſque mes Amans ſont devenus les vôtres,
Un ſeul m'eût conſolé de la perte des autres :
Mais qu'inhumainement vous me les ôtiez tous,
C'eſt un dur procédé dont je me plains à vous.

CELIE.

Voilà d'un air galant faire une raillerie ;
Mais épargnez un peu celle qui vous en prie.
Vos yeux, vos propres yeux ſe connoiſſent trop bien,
Pour pouvoir de ma part redouter jamais rien :
Ils ſont fort aſſurés du pouvoir de leurs charmes,
Et ne prendront jamais de pareilles alarmes.

HYPPOLITE.

Pourtant en ce diſcours je n'ai rien avancé,
Qui dans tous les eſprits ne ſoit déja paſſé :
Et ſans parler du reſte, on ſait bien que Célie
A cauſé des deſirs à Léandre & Lélie.

CELIE.

Je crois qu'étant tombés dans cet aveuglement,
Vous vous conſoleriez de leur perte aiſément :
Et trouveriez pour vous l'Amant peu ſouhaitable,
Qui d'un ſi mauvais choix ſe trouveroit capable.

HYPPOLITE.

Au contraire, j'agis d'un air tout différent,
Et trouve en vos beautés un mérite ſi grand,
J'y vois tant de raiſons capables de défendre
L'inconſtance de ceux qui s'y laiſſent ſurprendre,
Que je ne puis blâmer la nouveauté des feux
Dont envers moi Léandre a parjuré ſes vœux,
Et le vais voir tantôt, ſans haine & ſans colere,
Ramené ſous mes loix par le pouvoir d'un pere.

SCENE

SCENE XIV.

CELIE, HYPPOLITE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

GRande, grande nouvelle, & succès surprenant
Que ma bouche vous vient annoncer maintenant.

CELIE.

Qu'est-ce donc?

MASCARILLE.

Ecoutez, voici sans flatterie...,

CELIE.

Quoi?

MASCARILLE.

La fin d'une vraie & pure comédie.
La vieille Egyptienne à l'heure même.....

CELIE.

Hé bien?

MASCARILLE.

Passoit dedans la place, & ne songeoit à rien,
Alors qu'une autre vieille, assez défigurée,
L'ayant de près au nez long-temps considérée,
Par un bruit enroué de mots injurieux
A donné le signal d'un combat furieux;
Qui pour armes pourtant, mousquets, dagues, ou fleches,
Ne faisoit voir en l'air que quatre griffes seches,
Dont ces deux combattans s'efforçoient d'arracher
Ce peu que sur leurs os les ans laissent de chair.
On n'entend que ces mots, chienne, louve, bagace.
D'abord leurs escoffions ont volé par la place,
Et laissant voir à nud deux têtes sans cheveux,
Ont rendu le combat risiblement affreux.

Andrés & Trufaldin, à l'éclat du murmure ;
Ainſi que force monde accourus d'aventure,
Ont à les décharpir eu de la peine aſſez,
Tant leurs eſprits étoient par la fureur pouſſés.
Cependant que chacune, après cette tempête,
Songe à cacher aux yeux la honte de ſa tête,
Et que l'on veut ſavoir qui cauſoit cette humeur,
Celle qui la premiere avoit fait la rumeur,
Malgré la paſſion dont elle étoit émue,
Ayant ſur Trufaldin long-temps tenu la vue :
C'eſt vous, ſi quelque erreur n'abuſe ici mes yeux,
Qu'on m'a dit qui viviez inconnu en ces lieux,
A-t-elle dit tout haut ; ô rencontre opportune !
Oui, Seigneur Zanobio Ruberti, la fortune
Me fait vous reconnoître, & dans le même inſtant
Que pour votre intérêt je me tourmentois tant.
Lorſque Naples vous vit quitter votre famille,
J'avois, vous le ſavez, en mes mains votre fille,
Dont j'élevois l'enfance, & qui, par mille traits,
Faiſoit voir dès quatre ans ſa grace & ſes attraits.
Celle que vous voyez, cette infame ſorciere,
Dedans notre maiſon ſe rendant familiere,
Me vola ce tréſor. Hélas, de ce malheur
Votre femme, je crois, conçut tant de douleur,
Que cela ſervit fort pour avancer ſa vie !
Si bien qu'entre mes mains cette fille ravie,
Me faiſant redouter un reproche fâcheux,
Je vous fis annoncer la mort de toutes deux :
Mais il faut maintenant, puiſque je l'ai connue,
Qu'elle faſſe ſavoir ce qu'elle eſt devenue.
Au nom de Zanobio Ruberti, que ſa voix
Pendant tout ce récit répétoit pluſieurs fois,
Andrés ayant changé quelque temps de viſage,
A Trufaldin ſurpris a tenu ce langage :
Quoi donc, le Ciel me fait trouver heureuſement
Celui que juſqu'ici j'ai cherché vainement,
Et que j'avois pu voir, ſans pourtant reconnoître,
La ſource de mon ſang & l'auteur de mon être !
Oui, mon pere, je ſuis Horace votre fils ;

D'Albert, qui me gardoit, les jours étant finis,
Me ſentant naître au cœur d'autres inquiétudes,
Je ſortis de Bologne, &, quittant mes études,
Portai durant ſix ans mes pas en divers lieux,
Selon que me pouſſoit un deſir curieux:
Pourtant, après ce temps, une ſecrete envie
Me preſſa de revoir les miens & ma Patrie:
Mais dans Naples, hélas! je ne vous trouvai plus,
Et n'y fus votre ſort que par des bruits confus:
Si bien qu'à votre quête ayant perdu mes peines,
Veniſe pour un temps borna mes courſes vaines;
Et j'ai vécu depuis, ſans que de ma maiſon
J'euſſe d'autres clartés que d'en ſavoir le nom.
Je vous laiſſe à juger ſi, pendant ces affaires,
Trufaldin reſſentoit des tranſports ordinaires,
Enfin, pour retrancher ce que plus à loiſir
Vous aurez le moyen de vous faire éclaircir,
Par la confeſſion de votre Egyptienne,
Trufaldin maintenant vous reconnoît pour ſienne;
Andrés eſt votre frere: & comme de ſa ſœur
Il ne peut plus ſonger à ſe voir poſſeſſeur,
Une obligation qu'il prétend reconnoître,
A fait qu'il vous obtient pour épouſe à mon Maître;
Dont le pere, témoin de tout l'événement,
Donne à cet hymenée un plein conſentement,
Et, pour mettre une joie entiere en ſa famille,
Pour le nouvel Horace a propoſé ſa fille.
Voyez que d'incidents à la fois enfantés!

CELIE.

Je demeure immobile à tant de nouveautés.

MASCARILLE.

Tous viennent ſur mes pas, hors les deux championnes,
Qui du combat encor remettent leurs perſonnes.
Léandre eſt de la troupe, & votre pere auſſi.
Moi, je vais avertir mon Maître de ceci;
Et que, lorſqu'à ſes vœux on croit le plus d'obſtacle,
Le Ciel en ſa faveur produit comme un miracle.

(*Maſcarille ſort.*)

HYPPOLITE.

Un tel raviſſement rend mes eſprits confus,
Que pour mon propre ſort je n'en aurois pas plus.
Mais les voici venir.

SCENE XV.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CELIE, HYPPOLITE, LEANDRE, ANDRÉS.

TRUFALDIN.

AH, ma fille!

CELIE.

Ah, mon pere!

TRUFALDIN.

Sais-tu déja comment le Ciel nous eſt proſpere?

CELIE.

J'en viens d'entendre ici le ſuccès merveilleux.

HYPPOLITE *à Léandre.*

En vain vous parleriez pour excuſer vos feux,
Si j'ai devant les yeux ce que vous pouvez dire.

LEANDRE.

Un généreux pardon eſt ce que je deſire:
Mais j'atteſte les cieux, qu'en ce retour ſoudain
Mon pere fait bien moins que mon propre deſſein.

ANDRÉS *à Célie.*

Qui l'auroit jamais cru que cette ardeur ſi pure
Pût être condamnée un jour par la nature!
Toutefois tant d'honneur la ſut toujours régir,
Qu'en y changeant fort peu je puis la retenir.

Digitized by Google

CELIE.

Pour moi, je me blâmois, & croyois faire faute
Quand je n'avois pour vous qu'une estime très-haute.
Je ne pouvois savoir quel obstacle puissant
M'arrêtoit sur un pas si doux & si glissant,
Et détournoit mon cœur de l'aveu d'une flamme
Que mes sens s'efforçoient d'introduire en mon ame.

TRUFALDIN *à Célie.*

Mais, en te retrouvant, que diras-tu de moi,
Si je songe aussi-tôt à me priver de toi,
Et t'engage à son fils sous les loix d'hyménée?

CELIE.

Que de vous maintenant dépend ma destinée.

SCENE DERNIERE.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CELIE, HYPPOLITE, LELIE, LEANDRE, ANDRÉS, MASCARILLE.

MASCARILLE *à Lélie.*

VOyons si votre diable aura bien le pouvoir
De détruire à ce coup un si solide espoir,
Et si, contre l'excès du bien qui nous arrive,
Vous armerez encor votre imaginative?
Par un coup imprévu des destins les plus doux,
Vos vœux sont couronnés, & Célie est à vous.

LELIE.

Croirai-je que du Ciel la puissance absolue.....

TRUFALDIN.

Oui, mon Gendre, il est vrai.

Digitized by Google

PANDOLFE.

La chose est résolue.

ANDRÉS *à Lélie.*

Je m'acquitte par là de ce que je vous dois.

LELIE *à Mascarille.*

Il faut que je t'embrasse & mille & mille fois
Dans cette joie.

MASCARILLE.

Ahi, ahi, doucement, je vous prie :
Il m'a presque étouffé. Je crains fort pour Célie,
Si vous la caressez avec tant de transport ;
De vos embrassemens on se passeroit fort.

TRUFALDIN *à Lélie.*

Vous savez le bonheur que le Ciel me renvoie !
Mais puisqu'un même jour nous met tous dans la joie,
Ne nous séparons point qu'il ne soit terminé,
Et que son pere aussi nous soit vîte amené.

MASCARILLE.

Vous voilà tous pourvus. N'est-il point quelque fille
Qui pût accommoder le pauvre Mascarille ?
A voir chacun se joindre à sa chacune ici,
J'ai des demangeaisons de mariage aussi.

ANSELME.

J'ai ton fait.

MASCARILLE.

Allons donc : & que les Cieux prospères
Nous donnent des enfans dont nous soyons les peres.

FIN.

Digitized by Google

LE DEPIT AMOUREUX,

COMÉDIE.

Digitized by Google

ACTEURS.

ALBERT, Pere de Lucile & d'Aſcagne.

POLIDORE, Pere de Valere.

LUCILE, Fille d'Albert.

ASCAGNE, Fille d'Albert, déguiſée en homme.

ERASTE, Amant de Lucile.

VALERE, Fils de Polidore.

MARINETTE, Suivante de Lucile.

FROSINE, Confidente d'Aſcagne.

METAPHRASTE, Pédant.

GROS-RENÉ, Valet d'Eraſte.

MASCARILLE, Valet de Valere.

LA RAPIERE, Breteur.

La Scene eſt à Paris.

LE DÉPIT AMOUREUX.

Digitized by Google

LE DÉPIT AMOUREUX, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, GROS-RENÉ.

ERASTE.

VEux-tu que je te die? Une atteinte ſecrete
Ne laiſſe point mon ame en une bonne aſſiette;
Oui, quoi qu'à mon amour tu puiſſes repartir,
Il craint d'être la dupe, à ne te point mentir,
Qu'en faveur d'un rival ta foi ne ſe corrompe,
Ou du moins, qu'avec moi, toi-même on ne te trompe.

GROS-RENÉ.

Pour moi, me ſoupçonner de quelque mauvais tour,
Je dirai, n'en déplaiſe à Monſieur votre amour,
Que c'eſt injuſtement bleſſer ma prud'hommie,
Et ſe connoître mal en phyſionomie.

Digitized by Google

Les gens de mon minois ne ſont point accuſés
D'être, graces à Dieu, ni fourbes, ni ruſés.
Cet honneur qu'on nous fait, je ne le démens gueres,
Et ſuis homme fort rond de toutes les manieres.
Pour que l'on me trompât, cela ſe pourroit bien,
Le doute eſt mieux fondé; pourtant je n'en crois rien.
Je ne vois point encore, ou je ſuis une bête,
Sur quoi vous avez pu prendre martel en tête.
Lucile, à mon avis, vous montre aſſez d'amour;
Elle vous voit, vous parle, à toute heure du jour;
Et Valere, après tout, qui cauſe votre crainte,
Semble n'être à préſent ſouffert que par contrainte.

ERASTE.

Souvent d'un faux eſpoir un Amant eſt nourri,
Le mieux reçu toujours n'eſt pas le plus chéri:
Et tout ce que d'ardeur font paroître les femmes,
Parfois n'eſt qu'un beau voile à couvrir d'autres flammes.
Valere enfin, pour être un Amant rebuté,
Montre depuis un temps trop de tranquillité:
Et ce qu'à ces faveurs, dont tu crois l'apparence,
Il témoigne de joie ou bien d'indifférence,
M'empoiſonne à tous coups leurs plus charmans appas,
Me donne ce chagrin que tu ne comprends pas,
Tient mon bonheur en doute, & me rend difficile
Une entiere croyance aux propos de Lucile.
Je voudrois, pour trouver un tel deſtin bien doux,
Y voir entrer un peu de ſon tranſport jaloux,
Et, ſur ſes déplaiſirs & ſon impatience,
Mon ame prendroit lors une pleine aſſurance.
Toi-même, penſes-tu qu'on puiſſe, comme il fait,
Voir chérir un rival, d'un eſprit ſatisfait?
Et ſi tu n'en crois rien, dis-moi, je t'en conjure,
Si j'ai lieu de rêver deſſus cette aventure.

GROS-RENÉ.

Peut-être que ſon cœur a changé de deſirs,
Connoiſſant qu'il pouſſoit d'inutiles ſoupirs.

Digitized by Google

ERASTE.

Lorſque par les rebuts une ame eſt détachée,
Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée,
Et ne rompt point ſa chaîne avec ſi peu d'éclat,
Qu'elle puiſſe reſter en un paiſible état.
De ce qu'on a chéri, la fatale préſence
Ne nous laiſſe jamais dedans l'indifférence;
Et, ſi de cette vue on n'accroît ſon dédain,
Notre amour eſt bien près de nous rentrer au ſein:
Enfin, crois-moi, ſi bien qu'on éteigne une flamme,
Un peu de jalouſie occupe encore une ame;
Et l'on ne ſauroit voir ſans en être piqué,
Poſſéder par un autre un cœur qu'on a manqué.

GROS-RENÉ.

Pour moi, je ne ſais point tant de philoſophie:
Ce que voyent mes yeux, franchement je m'y fie;
Et ne ſuis point de moi ſi mortel ennemi,
Que je m'aille affliger ſans ſujet mi demi.
Pourquoi ſubtiliſer, & faire le capable
A chercher des raiſons pour être miſérable?
Sur des ſoupçons en l'air je m'irois alarmer?
Laiſſons venir la fête avant que la chommer.
Le chagrin me paroît une incommode choſe;
Je n'en prends point, pour moi, ſans bonne & juſte cauſe:
Et mêmes à mes yeux cent ſujets d'en avoir
S'offrent le plus ſouvent, que je ne veux pas voir.
Avec vous en amour je cours même fortune,
Celle que vous aurez me doit être commune;
La Maîtreſſe ne peut abuſer votre foi,
A moins que la Suivante en faſſe autant pour moi:
Mais j'en fuis là penſée avec un ſoin extrême.
Je veux croire les gens, quand on me dit, je t'aime:
Et ne vais point chercher, pour m'eſtimer heureux,
Si Maſcarille, ou non, s'arrache les cheveux.
Que tantôt Marinette en dire qu'à ſon aiſe
Jodelet par plaiſir la careſſe & la baiſe,
Et que ce beau rival en rie ainſi qu'un fou,
A ſon exemple auſſi j'en rirai tout mon ſaoul.

Et l'on verra qui rit avec meilleure grace.

ERASTE.

Voilà de tes discours.

GROS-RENÉ.

Mais je la vois qui passe.

SCENE II.

ERASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ.

ST, Marinette?

MARINETTE.

Ho, ho. Que fais-tu là?

GROS-RENÉ.

Ma foi, Demande, nous étions tout à l'heure sur toi.

MARINETTE.

Vous êtes aussi là, Monsieur! Depuis une heure, Vous m'avez fait trotter comme un basque, ou je meure.

ERASTE.

Comment?

MARINETTE.

Pour vous chercher j'ai fait dix mille pas, Et vous promets ma foi....

ERASTE.

Quoi?

MARINETTE.

Que vous n'êtes pas

Au Temple, au Cours, chez vous, ni dans la grande Place.

GROS-RENÉ.

Il falloit en jurer.

ERASTE.

Apprends-moi donc de grace,
Qui te fait me chercher?

MARINETTE.

Quelqu'un, en vérité,
Qui pour vous n'a pas trop mauvaise volonté:
Ma Maîtresse, en un mot.

ERASTE.

Ah, chere Marinette!
Ton discours de son cœur est-il bien l'interprete?
Ne me déguise point un mystere fatal,
Je ne t'en voudrai pas pour cela plus de mal:
Au nom des Dieux, dis-moi si ta belle Maîtresse
N'abuse point mes vœux d'une fausse tendresse.

MARINETTE.

Hé, hé, d'où vous vient donc ce plaisant mouvement?
Elle ne fait pas voir assez son sentiment?
Quel garant est-ce encor que votre amour demande?
Que lui faut-il?

GROS-RENÉ.

A moins que Valere se pende,
Bagatelle, son cœur ne s'assurera point.

MARINETTE.

Comment?

GROS-RENÉ.

Il est jaloux jusques en un tel point!

MARINETTE.

De Valere? Ah, vraiment la pensée est bien belle!
Elle peut seulement naître en votre cervelle.
Je vous croyois du sens, & jusqu'à ce moment
J'avois de votre esprit quelque bon sentiment:

Digitized by Google

Mais, à ce que je vois, je m'étois fort trompée.
Ta tête de ce mal eſt-elle auſſi frappée?

GROS-RENÉ.

Moi jaloux? Dieu m'en garde, & d'être aſſez badin
Pour m'aller emmaigrir avec un tel chagrin.
Outre que de ton cœur ta foi me cautionne,
L'opinion que j'ai de moi-même eſt trop bonne
Pour croire auprès de moi que quelqu'autre te plût:
Où diantre pourrois-tu trouver qui me valût?

MARINETTE.

En effet, tu dis bien; voilà comme il faut être.
Jamais de ces ſoupçons qu'un jaloux fait paroître;
Tout le fruit qu'on en cueille eſt de ſe mettre mal,
Et d'avancer par-là les deſſeins d'un rival.
Au mérite ſouvent de qui l'éclat vous bleſſe,
Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une Maîtreſſe:
Et j'en ſais tel, qui doit ſon deſtin le plus doux
Aux ſoins trop inquiets de ſon rival jaloux.
Enfin, quoi qu'il en ſoit, témoigner de l'ombrage,
C'eſt jouer en amour un mauvais perſonnage,
Et ſe rendre, après tout, miſérable à crédit.
Cela, Seigneur Eraſte, en paſſant vous ſoit dit.

ERASTE.

Hé bien, n'en parlons plus, que venois-tu m'apprendre?

MARINETTE.

Vous mériteriez bien que l'on vous fît attendre;
Qu'afin de vous punir je vous tinſſe caché
Le grand ſecret pourquoi je vous ai tant cherché.
Tenez, voyez ce mot, & ſortez hors de doute;
Liſez-le donc tout haut, perſonne ici n'écoute.

ERASTE *lit.*

Vous m'avez dit que votre amour
Etoit capable de tout faire;
Il ſe couronnera lui-même dans ce jour;
S'il peut avoir l'aveu d'un pere.

Digitized by Google

Faites parler les droits qu'on a deſſus mon cœur,
Je vous en donne la licence;
Et ſi c'eſt en votre faveur,
Je vous réponds de mon obéiſſance.

Ah, quel bonheur! O toi, qui me l'as apporté,
Je te dois regarder comme une Déité.

GROS-RENÉ.

Je vous le diſois bien : contre votre croyance,
Je ne me trompe guere aux choſes que je penſe.

ERASTE *relit.*

Faites parler les droits qu'on a deſſus mon cœur,
Je vous en donne la licence;
Et ſi c'eſt en votre faveur,
Je vous réponds de mon obéiſſance.

MARINETTE.

Si je lui rapportois vos foibleſſes d'eſprit,
Elle déſavoueroit bientôt un tel écrit.

ERASTE.

Ah! cache-lui, de grace, une peur paſſagere
Où mon ame a cru voir quelque peu de lumiere;
Ou, ſi tu la lui dis, ajoute que ma mort
Eſt prête d'expier l'erreur de ce tranſport;
Que je vais à ſes pieds, ſi j'ai pu lui déplaire,
Sacrifier ma vie à ſa juſte colere!

MARINETTE.

Ne parlons point de mort, ce n'en eſt point le temps;

ERASTE.

Au reſte, je te dois beaucoup, & je prétends
Reconnoître dans peu de la bonne maniere
Les ſoins d'une ſi belle & ſi noble Couriere.

MARINETTE.

A propos: ſavez-vous où je vous ai cherché
Tantôt encore?

ERASTE.

Hé bien?

Digitized by Google

MARINETTE.

Tout proche du Marché
Où vous savez.

ERASTE.

Où donc?

MARINETTE.

Là.... dans cette boutique;
Où dès le mois passé votre cœur magnifique
Me promit de sa grace une bague.

ERASTE.

Ah, j'entends.

GROS-RENÉ.

La matoise!

ERASTE.

Il est vrai, j'ai tardé trop long-temps
A m'acquitter vers toi d'une telle promesse:
Mais....

MARINETTE.

Ce que j'en ai dit, n'est pas que je vous presse.

GROS-RENÉ.

Ho, que non!

ERASTE *lui donne sa bague.*

Celle-ci peut-être aura dequoi
Te plaire; accepte-la pour celle que je doi.

MARINETTE.

Monsieur, vous vous moquez, j'aurois honte à la prendre.

GROS-RENÉ.

Pauvre honteuse, prends sans davantage attendre;
Refuser ce qu'on donne, est bon à faire aux fous.

MARINETTE.

Ce sera pour garder quelque chose de vous.

ERASTE.

Quand puis-je rendre grace à cet Ange adorable?

MA-

Digitized by Google

MARINETTE.

Travaillez à vous rendre un pere favorable.

ERASTE.

Mais s'il me rebutoit, dois-je?....

MARINETTE.

Alors comme alors
Pour vous on emploiera toutes sortes d'efforts.
D'une façon ou d'autre il faut qu'elle soit vôtre:
Faites vôtre pouvoir, & nous ferons le nôtre.

ERASTE.

Adieu, nous en saurons le succès dans ce jour.

(*Eraste relit la Lettre tout bas.*)

MARINETTE *à Gros-René.*

Et nous, que dirons-nous aussi de notre amour?
Tu ne m'en parles point.

GROS-RENÉ.

Un hymen qu'on souhaite,
Entre gens comme nous, est chose bientôt faite.
Je te veux; me veux-tu de même?

MARINETTE.

Avec plaisir.

GROS-RENÉ.

Touche, il suffit.

MARINETTE.

Adieu, Gros-René, mon desir.

GROS-RENÉ.

Adieu, mon astre.

MARINETTE.

Adieu, beau tison de ma flamme.

GROS-RENÉ.

Adieu, chere comete, arc-en-ciel de mon ame.

(*Marinette sort.*)

Le bon Dieu soit loué, nos affaires vont bien;
Albert n'est pas un homme à vous refuser rien.

ERASTE.

Valere vient à nous.

GROS-RENÉ.

Je le plains, le pauvre here,
Sachant ce qui se passe.

SCENE III.

VALERE, ERASTE, GROS-RENÉ.

ERASTE.

Hé bien, Seigneur Valere?

VALERE.

Hé bien, Seigneur Eraste?

ERASTE.

En quel état l'amour?

VALERE.

En quel état vos feux?

ERASTE.

Plus forts de jour en jour.

VALERE.

Et mon amour plus fort.

ERASTE.

Pour Lucile?

VALERE.

Pour elle.

ERASTE

Certes, je l'avouerai, vous êtes le modele
D'une rare constance.

Digitized by Google

VALERE.

Et votre fermeté
Doit être un rare exemple à la postérité.

ERASTE.

Pour moi, je suis peu fait à cet amour austere,
Qui dans les seuls regards trouve à se satisfaire,
Et je ne forme point d'assez beaux sentimens,
Pour souffrir constamment les mauvais traitemens:
Enfin, quand j'aime bien, j'aime fort que l'on m'aime.

VALERE.

Il est très-naturel, & j'en suis bien de même.
Le plus parfait objet, dont je serois charmé,
N'auroit pas mes tributs, n'en étant point aimé.

ERASTE.

Lucile cependant....

VALERE.

Lucile dans son ame,
Rend tout ce que je veux qu'elle rende à ma flamme.

ERASTE.

Vous êtes donc facile à contenter?

VALERE.

Pas tant
Que vous pourriez penser.

ERASTE.

Je puis croire pourtant,
Sans trop de vanité, que je suis en la grace.

VALERE.

Moi, je sais que j'y tiens une assez bonne place.

ERASTE.

Ne vous abusez point, croyez-moi.

VALERE.

Croyez-moi,
Ne laissez point duper vos yeux à trop de foi.

ERASTE.

Si j'osois vous montrer une preuve assurée
Que son cœur.... Non, votre ame en seroit altérée.

VALERE.

Si je vous osois, moi, découvrir en secret....
Mais je vous fâcherois, & veux être discret.

ERASTE.

Vraiment, vous me poussez, & contre mon envie,
Votre présomption veut que je l'humilie.
Lisez.

VALERE *après avoir lu.*

Ces mots sont doux.

ERASTE.

Vous connoissez la main?

VALERE.

Oui, de Lucile.

ERASTE.

Hé bien? Cet espoir si certain....

VALERE *riant & s'en allant.*

Adieu, Seigneur Eraste.

GROS-RENÉ.

Il est fou, le bon Sire.
Où vient-il donc pour lui de voir le mot pour rire?

ERASTE.

Certes, il me surprend, & j'ignore, entre nous,
Quel diable de mystere est caché là-dessous.

GROS-RENÉ.

Son valet vient, je pense.

ERASTE.

Oui, je le vois paroître.
Feignons, pour le jetter sur l'amour de son Maître.

Digitized by Google

SCENE IV.

ERASTE, MASCARILLE, GROS-RENÉ.

MASCARILLE *à part.*

Non, je ne trouve point d'état plus malheureux
Que d'avoir un patron jeune & fort amoureux.

GROS-RENÉ.

Bonjour.

MASCARILLE.

Bonjour.

GROS-RENÉ.

Où tend Mascarille à cette heure?
Que fait-il? Revient-il? Va-t-il? Ou s'il demeure?

MASCARILLE.

Non, je ne reviens pas, car je n'ai pas été;
Je ne vais pas aussi, car je suis arrêté;
Et ne demeure point, car, tout de ce pas même,
Je prétends m'en aller.

ERASTE.

La rigueur est extrême;
Doucement, Mascarille.

MASCARILLE.

Ah, Monsieur, serviteur.

ERASTE.

Vous nous fuyez bien vîte: hé quoi, vous fais-je peur?

MASCARILLE.

Je ne crois pas cela de votre courtoisie.

Digitized by Google

ERASTE.

Touche ; nous n'avons plus sujet de jalousie ;
Nous devenons amis, & mes feux que j'éteins,
Laissent la place libre à vos heureux desseins.

MASCARILLE.

Plût à Dieu !

ERASTE.

Gros-René sait qu'ailleurs je me jette.

GROS-RENÉ.

Sans doute : & je te cede aussi la Marinette.

MASCARILLE.

Passons sur ce point-là ; notre rivalité
N'est pas pour en venir à grande extrémité :
Mais est-ce un coup bien sûr que votre Seigneurie
Sois désenamourée, ou si c'est raillerie ?

ERASTE.

J'ai su qu'en ses amours ton Maître étoit trop bien ;
Et je serois un fou de prétendre plus rien
Aux étroites faveurs qu'il a de cette belle.

MASCARILLE.

Certes, vous me plaisez avec cette nouvelle.
Outre qu'en nos projets je vous craignois un peu,
Vous tirez sagement votre épingle du jeu.
Oui, vous avez bien fait de quitter une place
Où l'on vous caressoit pour la seule grimace ;
Et mille fois fâchant tout ce qui se passoit,
J'ai plaint le faux espoir dont on vous repaissoit.
On offense un brave homme alors que l'on l'abuse ;
Mais d'où diantre, après tout, avez-vous su la ruse ?
Car cet engagement mutuel de leur foi,
N'eut pour témoins, la nuit, que deux autres & moi,
Et l'on croit jusqu'ici la chaîne fort secrete,
Qui rend de nos Amans la flamme satisfaite.

ERASTE.

Hé, que dis-tu ?

Digitized by Google

MASCARILLE.

Je dis que je suis interdit,
Et ne sais pas, Monsieur, qui peut vous avoir dit
Que, sous ce faux semblant qui trompe tout le monde
En vous trompant aussi, leur ardeur sans seconde
D'un secret mariage a serré le lien.

ERASTE.

Vous en avez menti.

MASCARILLE.

Monsieur, je le veux bien.

ERASTE.

Vous êtes un coquin.

MASCARILLE.

D'accord.

ERASTE.

Et cette audace
Mériteroit cent coups de bâton sur la place.

MASCARILLE.

Vous avez tout pouvoir.

ERASTE.

Ah, Gros-René!

GROS-RENÉ.

Monsieur.

ERASTE.

Je déments un discours dont je n'ai que trop peur.
(*à Mascarille.*)
Tu penses fuir.

MASCARILLE.

Nenni.

ERASTE.

Quoi, Lucile est la femme?...

MASCARILLE.

Non, Monsieur, je raillois.

Digitized by Google

ERASTE.

Ah, vous raillez, infame,

MASCARILLE.

Non, je ne raillois point.

ERASTE.

Il eſt donc vrai?

MASCARILLE.

Non pas;
Je ne dis pas cela.

ERASTE.

Que dis-tu donc?

MASCARILLE.

Hélas!
Je ne dis rien, de peur de mal parler.

ERASTE.

Aſſure
Ou ſi la choſe eſt vraie, ou ſi c'eſt impoſture.

MASCARILLE.

C'eſt ce qu'il vous plaira: je ne ſuis pas ici
Pour vous rien conteſter.

ERASTE *tirant ſon épée.*

Veux-tu dire? Voici
Sans marchander, dequoi te délier la langue.

MASCARILLE.

Elle ira faire encor quelque ſotte harangue.
Hé, de grace, plutôt, ſi vous le trouvez bon,
Donnez-moi vîtement quelques coups de bâton,
Et me laiſſez tirer mes chauſſes ſans murmure.

ERASTE.

Tu mourras, ou je veux que la vérité pure
S'exprime par ta bouche.

MASCARILLE.

Hélas, je la dirai!
Mais, peut-être, Monſieur, que je vous fâcherai.

ERASTE.

ERASTE.

Parle : mais prends bien garde à ce que tu vas faire.
A ma juſte fureur rien ne te peut ſouſtraire,
Si tu mens d'un ſeul mot en ce que tu diras.

MASCARILLE.

J'y conſens, rompez-moi les jambes & les bras,
Faites-moi pire encor, tuez-moi, ſi j'impoſe,
En tout ce j'ai dit ici, la moindre choſe.

ERASTE.

Ce mariage eſt vrai ?

MASCARILLE.

Ma langue, en cet endroit,
A fait un pas de Clerc dont elle s'apperçoit :
Mais enfin cette affaire eſt comme vous la dites,
Et c'eſt après cinq jours de nocturnes viſites,
Tandis que vous ſerviez à mieux couvrir leur jeu,
Que depuis avant-hier ils ſont joints de ce nœud ;
Et Lucile depuis fait encore moins paroître
La violente amour qu'elle porte à mon Maître,
Et veut abſolument que tout ce qu'il verra,
Et qu'en votre faveur ſon cœur témoignera,
Il l'impute à l'effet d'une haute prudence,
Qui veut de leurs ſecrets ôter la connoiſſance.
Si, malgré mes ſermens vous doutez de ma foi,
Gros-René peut venir une nuit avec moi ;
Et je lui ferai voir, étant en ſentinelle,
Que nous avons dans l'ombre un libre accès chez elle.

ERASTE.

Ote-toi de mes yeux, maraud.

MASCARILLE.

Et de grand cœur.
C'eſt ce que je demande.

SCENE V.

ERASTE, GROS-RENÉ.

ERASTE.

HÉ bien?

GROS-RENÉ.

Hé bien, Monſieur?
Nous en tenons tous deux, ſi l'autre eſt véritable.

ERASTE.

Las, il ne l'eſt que trop, le bourreau déteſtable!
Je vois trop d'apparence à tout ce qu'il a dit;
Et ce qu'a fait Valere en voyant cet écrit,
Marque bien leur concert, & que c'eſt une baie
Qui ſert ſans doute aux feux dont l'ingrate le paie.

SCENE VI.

ERASTE, MARINETTE. GROS-RENÉ.

MARINETTE.

JE viens vous avertir que tantôt ſur le ſoir
Ma maîtreſſe au jardin vous permet de la voir.

ERASTE.

Oſes-tu me parler, ame double & traîtreſſe?
Va, ſors de ma préſence, & dis à ta maîtreſſe
Qu'avecque ſes écrits elle me laiſſe en paix,
Et que voilà l'état, infame, que j'en fais.

(*Il déchire la Lettre & ſort.*)

Digitized by Google

MARINETTE.

Gros-René, dis-moi donc quelle mouche le pique?

GROS-RENÉ.

M'oſes-tu bien encor parler, femelle inique?
Crocodile trompeur, de qui le cœur félon
Eſt pire qu'un Satrape, ou bien qu'un Leſtrigon!
Va, va rendre réponſe à ta bonne maîtreſſe,
Et lui dis bien & beau, que, malgré ſa ſoupleſſe,
Nous ne ſommes plus ſots, ni mon maître ni moi,
Et déſormais qu'elle aille au diable avecque toi.

MARINETTE *ſeule.*

Ma pauvre Marinette, es-tu bien éveillée?
De quel démon eſt donc leur ame travaillée?
Quoi, faire un tel accueil à nos ſoins obligeans?
Oh, que ceci chez nous va ſurprendre les gens!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

Ascagne, je suis fille à secret, Dieu merci.

ASCAGNE.

Mais, pour un tel discours, sommes-nous bien ici?
Prenons garde qu'aucun ne nous vienne surprendre,
Ou que de que quelque endroit on ne nous puisse entendre.

FROSINE.

Nous serions au logis beaucoup moins sûrement;
Ici de tous côtés on découvre aisément,
Et nous pouvons parler avec toute assurance.

ASCAGNE.

Hélas, que j'ai de peine à rompre mon silence!

FROSINE.

Ouais, ceci doit donc être un important secret?

ASCAGNE.

Trop, puisque je le fie à vous-même à regret,
Et que, si je pouvois le cacher davantage,
Vous ne le sauriez point.

FROSINE.

Ah, c'est me faire outrage!
Feindre à s'ouvrir à moi, dont vous avez connu
Dans tous vos intérêts l'esprit si retenu?
Moi, nourrie avec vous, & qui tiens sous silence
Des choses qui vous sont de si grande importance,
Qui fais....

Digitized by Google

ASCAGNE.

Oui, vous savez la secrete raison
Qui cache aux yeux de tous mon sexe & ma maison;
Vous savez que dans celle où passa mon bas âge;
Je suis pour y pouvoir retenir l'héritage
Que relâchoit ailleurs le jeune Ascagne mort,
Dont mon déguisement fait revivre le sort:
Et c'est aussi pourquoi ma bouche se dispense
A vous ouvrir mon cœur avec plus d'assurance.
Mais avant que passer, Frosine, à ce discours,
Eclaircissez un doute où je tombe toujours.
Se pourroit-il qu'Albert ne sût rien du mystere
Qui masque ainsi mon sexe, & l'a rendu mon pere?

FROSINE.

En bonne foi, ce point sur quoi vous me pressez,
Est une affaire aussi qui m'embarrasse assez:
Le fond de cette intrigue est pour moi lettre close,
Et ma mere ne put m'éclaircir mieux la chose.
Quand il mourut, ce fils, l'objet de tant d'amour,
Au destin de qui même, avant qu'il vînt au jour,
Le testament d'un oncle, abondant en richesses,
D'un soin particulier avoit fait des largesses;
Et que sa mere fit un secret de sa mort,
De son époux absent redoutant le transport,
S'il voyoit chez un autre aller tout l'héritage
Dont sa maison tiroit un si grand avantage;
Quand, dis-je, pour cacher un tel événement,
La supposition fut de son sentiment,
Et qu'on vous prit chez nous, où vous étiez nourrie,
(Votre mere d'accord de cette tromperie,
Qui remplaçoit ce fils à sa garde commis,)
En faveur des présents le secret fut promis.
Albert ne l'a point su de nous; & pour sa femme,
L'ayant plus de douze ans conservé dans son ame,
Comme le mal fut prompt dont on la vit mourir,
Son trépas imprévu ne put rien découvrir:
Mais cependant je vois qu'il garde intelligence
Avec celle de qui vous tenez la naissance.

J'ai ſu, qu'en ſecret même il lui faiſoit du bien,
Et peut-être cela ne ſe fait pas pour rien.
D'autre part, il vous veut porter au mariage;
Et comme il le prétend, c'eſt un mauvais langage:
Je ne ſais s'il ſauroit la ſuppoſition
Sans le déguiſement; mais la digreſſion
Tout inſenſiblement pourroit trop loin s'étendre:
Revenons au ſecret que je brûle d'apprendre.

ASCAGNE.

Sachez donc que l'amour ne ſait point s'abuſer,
Que mon ſexe a ſes yeux n'a pu ſe déguiſer,
Et que ſes traits ſubtils, ſous l'habit que je porte,
Ont ſu trouver le cœur d'une fille peu forte:
J'aime enfin.

FROSINE.

Vous aimez?

ASCAGNE.

Froſine, doucement;
N'entrez pas tout à fait dedans l'étonnement;
Il n'eſt pas tems encore; & ce cœur, qui ſoupire,
A bien, pour vous ſurprendre, autre choſe à vous dire.

FROSINE.

Et quoi?

ASCAGNE.

J'aime Valere.

FROSINE.

Ah, vous avez raiſon!
L'objet de votre amour! Lui, dont à la maiſon
Votre impoſture enleve un puiſſant héritage,
Et qui, de votre ſexe ayant le moindre ombrage,
Verroit incontinent ce bien lui retourner!
C'eſt encore un plus grand ſujet de s'étonner.

ASCAGNE.

J'ai dequoi, toutefois, ſurprendre plus votre ame:
Je ſuis ſa femme.

Digitized by Google

FROSINE.

O Dieux, sa femme!

ASCAGNE.

Oui, sa femme.

FROSINE.

Ah, certes, celui-là l'emporte, & vient à bout
De toute ma raison!

ASCAGNE.

Ce n'est pas encor tout.

FROSINE.

Encore?

ASCAGNE.

Je la suis, dis-je, sans qu'il le pense,
Ni qu'il ait de mon sort la moindre connoissance,

FROSINE.

Ho, poussez, je le quitte, & ne raisonne plus,
Tant mes sens coup sur coup se trouvent confondus.
A ces énigmes-là je ne puis rien comprendre.

ASCAGNE.

Je vais vous l'expliquer, si vous voulez m'entendre.
Valère, dans les fers de ma sœur arrêté,
Me sembloit un Amant digne d'être écouté:
Je ne pouvois souffrir qu'on rebutât sa flamme,
Sans qu'un peu d'intérêt touchât pour lui mon ame;
Je voulois que Lucile aimât son entretien;
Je blâmois ses rigueurs, & les blâmai si bien,
Que moi-même j'entrai, sans pouvoir m'en défendre,
Dans tous les sentimens qu'elle ne pouvoit prendre.
C'étoit en lui parlant, moi qu'il persuadoit,
Je me laissois gagner aux soupirs qu'il perdoit,
Et ses vœux rejettés de l'objet qui l'enflamme,
Etoient, comme vainqueurs, reçus dedans mon ame.
Ainsi mon cœur, Frosine, un peu trop foible, hélas,
Se rendit à des soins qu'on ne lui rendoit pas,
Par un coup réfléchi reçut une blessure,
Et paya pour un autre avec beaucoup d'usure.

Enfin, ma chere, enfin l'amour que j'eus pour lui
Se voulut expliquer; mais sous le nom d'autrui.
Dans ma bouche, une nuit, cet Amant trop aimable
Crut rencontrer Lucile à ses vœux favorable,
Et je sus ménager si bien cet entretien,
Que du déguisement il ne reconnut rien.
Sous ce voile trompeur qui flattoit sa pensée,
Je lui dis que pour lui mon ame étoit blessée,
Mais que, voyant mon pere en d'autres sentimens,
Je devois une feinte à ses commandemens;
Qu'ainsi de notre amour nous ferions un mystere,
Dont la nuit seulement seroit dépositaire,
Et qu'entre nous, de jour, de peur de rien gâter,
Tout entretien secret se devoit éviter;
Qu'il me verroit alors la même indifférence,
Qu'avant que nous eussions aucune intelligence;
Et que de son côté, de même que du mien,
Geste, parole, écrit, ne m'en dit jamais rien.
Enfin, sans m'arrêter à toute l'industrie
Dont j'ai conduit le fil de cette tromperie,
J'ai poussé jusqu'au bout un projet si hardi,
Et me suis assuré l'Epoux que je vous di.

FROSINE.

Ho, ho, les grands talens que votre esprit possede!
Diroit-on qu'elle y touche avec sa mine froide?
Cependant vous avez été bien vîte ici:
Car je veux que la chose ait d'abord réussi;
Ne jugez-vous pas bien, à regarder l'issue,
Qu'elle ne peut long-temps éviter d'être sue.

ASCAGNE.

Quand l'amour est bien fort, rien ne peut l'arrêter.
Ses projets seulement vont à se contenter;
Et, pourvu qu'il arrive au but qu'il se propose,
Il croit que tout le reste après est peu de chose.
Mais enfin aujourd'hui je me découvre à vous,
Afin que vos conseils... Mais voici cet époux.

Digitized by Google

SCENE II.

VALERE, ASCAGNE, FROSINE.

VALERE.

SI vous êtes tous deux en quelque conférence,
Où je vous faſſe tort de mêler ma préſence,
Je me retirerai.

ASCAGNE.

Non, non, vous pouvez bien;
Puiſque vous le faiſiez, rompre notre entretien.

VALERE.

Moi?

ASCAGNE.

Vous-même.

VALERE.

Et comment?

ASCAGNE.

Je diſois que Valere
Auroit, ſi j'étois fille, un peu trop ſu me plaire,
Et que, ſi je faiſois tous les vœux de ſon cœur,
Je ne tarderois guere à faire ſon bonheur.

VALERE.

Ces proteſtations ne coûtent pas grand'choſe,
Alors qu'à leur effet un pareil ſi s'oppoſe:
Mais vous ſeriez bien pris, ſi quelque événement
Alloit mettre à l'épreuve un ſi doux compliment.

ASCAGNE.

Point du tout: je vous dis que régnant dans votre ame,
Je voudrois de bon cœur couronner votre flamme.

VALERE.

Et ſi c'étoit quelqu'une, où par votre ſecours
Vous puſſiez être utile au bonheur de mes jours?

ASCAGNE.

Je pourrois assez mal répondre à votre attente.

VALERE.

Cette confession n'est pas trop obligeante.

ASCAGNE.

Hé, quoi? Vous voudriez, Valere, injustement,
Qu'étant fille, & mon cœur vous aimant tendrement,
Je m'allasse engager avec une promesse
De servir vos ardeurs pour quelqu'autre maîtresse?
Un si pénible effort pour moi m'est interdit.

VALERE.

Mais cela n'étant pas?

ASCAGNE.

Ce que je vous ait dit,
Je l'ai dit comme fille, & vous devez le prendre
Tout de même.

VALERE.

Ainsi donc il ne faut rien prétendre,
Ascagne, à des bontés que vous auriez pour nous,
A moins que le Ciel fasse un grand miracle en vous;
Bref, si vous n'êtes fille, adieu votre tendresse,
Il ne vous reste rien qui pour nous s'intéresse.

ASCAGNE.

J'ai l'esprit délicat plus qu'on ne peut penser,
Et le moindre scrupule a dequoi m'offenser,
Quand il s'agit d'aimer, enfin, je suis sincere.
Je ne m'engage point à vous servir, Valere,
Si vous ne m'assurez, au moins absolument,
Que vous avez pour moi le même sentiment;
Que pareille chaleur d'amitié vous transporte,
Et que, si j'étois fille, une flamme plus forte
N'outrageroit point celle où je vivrois pour vous.

VALERE.

Je n'avois jamais vu ce scrupule jaloux;
Mais tout nouveau qu'il est, ce mouvement m'oblige,
Et je vous fais ici tout l'aveu qu'il exige.

Digitized by Google

ASCAGNE.

Mais ſans fard?

VALERE.

Oui, ſans fard.

ASCAGNE.

S'il eſt vrai, déſormais
Vos intérêts ſeront les miens, je vous promets.

VALERE.

J'ai bientôt à vous dire un important myſtere,
Où l'effet de ces mots me ſera néceſſaire.

ASCAGNE.

Et j'ai quelque ſecret de même à vous ouvrir,
Où votre cœur pour moi ſe pourra découvrir.

VALERE.

Hé, de quelle façon cela pourroit-il être?

ASCAGNE.

C'eſt que j'ai de l'amour qui ne ſauroit paroître,
Et vous pourriez avoir ſur l'objet de mes vœux
Un empire à pouvoir rendre mon ſort heureux.

VALERE.

Expliquez-vous, Aſcagne, & croyez par avance
Que votre heur eſt certain, s'il eſt en ma puiſſance.

ASCAGNE.

Vous promettez ici plus que vous ne croyez.

VALERE.

Non, non, dites l'objet pour qui vous m'employez.

ASCAGNE.

Il n'eſt pas encor temps: mais c'eſt une perſonne
Qui vous touche de près.

VALERE.

Votre diſcours m'étonne.
Plût à Dieu que ma ſœur!...

Digitized by Google

Je veux chérir Valere après tant de fierté,
Et mes vœux maintenant tournent de ſon côté.

ASCAGNE.

Que dites-vous, ma ſœur? Comment, courir au change?
Cette inégalité me ſemble trop étrange.

LUCILE.

La vôtre me ſurprend avec plus de ſujet.
De vos ſoins autrefois Valere étoit l'objet,
Je vous ai vu pour lui m'accuſer de caprice,
D'aveugle cruauté, d'orgueil & d'injuſtice;
Et quand je veux l'aimer, mon deſſein vous déplaît,
Et je vous vois parler contre ſon intérêt.

ASCAGNE.

Je le quitte, ma ſœur, pour embraſſer le vôtre:
Je ſais qu'il eſt rangé deſſous les loix d'une autre;
Et ce ſeroit un trait honteux à vos appas,
Si vous le rappelliez, & qu'il ne revînt pas.

LUCILE.

Si ce n'eſt que cela, j'aurai ſoin de ma gloire,
Et je ſais, pour ſon cœur, tout ce que j'en dois croire;
Il s'explique à mes yeux intelligiblement:
Ainſi découvrez-lui, ſans peur, mon ſentiment:
Ou, ſi vous refuſez de le faire, ma bouche
Lui va faire ſavoir que ſon ardeur me touche.
Quoi, mon frere, à ces mots vous reſtez interdit?

ASCAGNE.

Ah, ma ſœur! ſi ſur vous je puis avoir crédit,
Si vous êtes ſenſible aux prieres d'un frere,
Quittez un tel deſſein, & n'ôtez point Valere
Aux vœux d'un jeune objet dont l'intérêt m'eſt cher,
Et qui, ſur ma parole, a droit de vous toucher.
La pauvre infortunée aime avec violence,
A moi ſeul de ſes feux elle fait confidence,
Et je vois dans ſon cœur des tendres mouvemens
A domter la fierté des plus durs ſentimens.

Digitized by Google

Oui, vous auriez pitié de l'état de ſon ame,
Connoiſſant de quel coup vous menacez ſa flamme;
Et je reſſens ſi bien la douleur qu'elle aura,
Que je ſuis aſſuré, ma ſœur, qu'elle en mourra,
Si vous lui dérobez l'Amant qui peut lui plaire.
Eraſte eſt un parti qui peut vous ſatisfaire,
Et des feux mutuels. . . .

LUCILE.

Mon frere, c'eſt aſſez.
Je ne ſais point pour qui vous vous intéreſſez;
Mais, de grace, ceſſons ce diſcours, je vous prie,
Et me laiſſez un peu dans quelque rêverie.

ASCAGNE.

Allez, cruelle ſœur, vous me déſeſpérez
Si vous effectuez vos deſſeins déclarés.

SCENE IV.

LUCILE, MARINETTE.

MARINETTE.

LA réſolution, Madame, eſt aſſez prompte.

LUCILE.

Un cœur ne peſe rien alors que l'on l'affronte;
Il court à ſa vengeance, & ſaiſit promptement
Tout ce qu'il croit ſervir à ſon reſſentiment.
Le traître! faire voir cette inſolence extrême!

MARINETTE.

Vous m'en voyez encor toute hors de moi-même;
Et, quoique là-deſſus je rumine ſans fin,
L'aventure me paſſe, & j'y perds mon latin.
Car enfin, aux tranſports d'une bonne nouvelle
Jamais cœur ne s'ouvrit d'une façon plus belle;
De l'écrit obligeant le ſien tout tranſporté
Ne me donnoit pas moins que de la déité;

Digitized by Google

Et cependant jamais, à cet autre meſſage,
Fille ne fut traitée avecque tant d'outrage.
Je ne ſais, pour cauſer de ſi grands changemens,
Ce qui s'eſt pu paſſer entre ces courts momens.

LUCILE.

Rien ne s'eſt pu paſſer dont il faille être en peine,
Puiſque rien ne le doit défendre de ma haine.
Quoi, tu voudrois chercher hors de ſa lâcheté,
La ſecrete raiſon de cette indignité?
Cet écrit malheureux, dont mon ame s'accuſe,
Peut-il à ſon tranſport ſouffrir la moindre excuſe?

MARINETTE.

En effet, je comprends que vous avez raiſon,
Et que cette querelle eſt pure trahiſon.
Nous en tenons, Madame; & puis prêtons l'oreille
Aux bons chiens de pendards qui nous chantent merveille,
Qui, pour nous accrocher, feignent tant de langueur;
Laiſſons à leurs beaux mots fondre notre rigueur;
Rendons-nous à leurs vœux, trop foibles que nous ſommes:
Foin de notre ſottiſe, & peſte ſoit des hommes!

LUCILE.

Hé bien, bien, qu'il s'en vante, & rie à nos dépens,
Il n'aura pas ſujet d'en triompher long-temps;
Et je lui ferai voir qu'en une ame bien faite,
Le mépris ſuit de près la faveur qu'on rejette.

MARINETTE.

Au moins en pareil cas, eſt-ce un bonheur bien doux,
Quand on ſait qu'on n'a point d'avantage ſur nous;
Marinette eut bon nez, quoiqu'on en puiſſe dire,
De ne permettre rien un ſoir qu'on vouloit rire.
Quelqu'autre, ſous l'eſpoir du *matrimonion*,
Auroit ouvert l'oreille à la tentation;
Mais moi, *neſcio vos*.

LUCILE.

Que tu dis de folies,
Et choiſis mal ton temps pour de telles ſaillies!

Digitized by Google

Enfin, je suis touchée au cœur sensiblement;
Et si jamais celui de ce perfide Amant,
Par un coup de bonheur, dont j'aurois tort, je pense,
De vouloir à présent concevoir l'espérance,
(Car le Ciel a trop pris plaisir de m'affliger,
Pour me donner celui de me pouvoir venger;)
Quand, dis-je, par un sort à mes desirs propice,
Il reviendroit m'offrir sa vie en sacrifice,
Détester à mes pieds l'action d'aujourd'hui,
Je te défends sur-tout de me parler pour lui.
Au contraire, je veux que ton zele s'exprime
A me bien mettre aux yeux la grandeur de son crime;
Et même si mon cœur étoit pour lui tenté
De descendre jamais à quelque lâcheté,
Que ton affection me soit alors sévere,
Et tienne comme il faut la main à ma colere.

MARINETTE.

Vraiment, n'ayez point peur, & laissez faire à nous.
J'ai pour le moins autant de colere que vous,
Et je serois plutôt fille toute ma vie,
Que mon gros traître aussi me redonnât envie....
S'il vient....

SCENE V.

ALBERT, LUCILE, MARINETTE.

ALBERT.

Rentrez, Lucile, & me faites venir
Le Précepteur: je veux un peu l'entretenir;
Et m'informer de lui qui me gouverne Ascagne,
S'il fait point quel ennui depuis peu l'accompagne.

SCENE

SCENE VI.

ALBERT *seul.*

En quel gouffre de soins & de perplexité
Nous jette une action faite sans équité !
D'un enfant supposé par mon trop d'avarice,
Mon cœur depuis long-tems souffre bien le supplice;
Et quand je vois les maux où je me suis plongé,
Je voudrois à ce bien n'avoir jamais songé.
Tantôt je crains de voir, par la fourbe éventée,
Ma famille en opprobre & misere jettée;
Tantôt, pour ce fils-là qu'il me faut conserver,
Je crains cent accidens qui peuvent arriver.
S'il avient que dehors quelque affaire m'appelle,
J'appréhende au retour cette triste nouvelle:
Las, vous ne savez pas, vous-l'a-t-on annoncé ?
Votre fils a la fievre, ou jambe, ou bras cassé:
Enfin, à tous momens, sur quoi que je m'arrête,
Cent sortes de chagrins me roulent dans la tête.
Ah !...

SCENE VII.

ALBERT, METAPHRASTE.

METAPHRASTE.

Mandatum tuum curo diligenter.

ALBERT.

Maître, j'ai voulu....

METAPHRASTE.

Maître eſt dit *à magis ter.*
C'eſt comme qui diroit trois fois plus grand.

ALBERT.

Je meure,
Si je ſavois cela. Mais ſoit, à la bonne heure.
Maître, donc....

METAPHRASTE.

Pourſuivez.

ALBERT.

Je veux pourſuivre auſſi,
Mais ne pourſuivez point, vous, d'interrompre ainſi.
Donc, encore une fois, Maître, c'eſt la troiſieme,
Mon fils me rend chagrin; vous ſavez que je l'aime,
Et que ſoigneuſement je l'ai toujours nourri.

METAPHRASTE.

Il eſt vrai; *Filio non poteſt præferri*
Niſi filius.

ALBERT.

Maître, en diſcourant enſemble,
Ce jargon n'eſt pas fort néceſſaire, me ſemble;
Je vous crois grand Latin, & grand Docteur juré,
Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont aſſuré:
Mais dans un entretien qu'avec vous je deſtine,
N'allez point déployer toute votre doctrine,
Faire le Pédagogue, & cent mots me cracher,
Comme ſi vous étiez en chaire pour prêcher.
Mon pere, quoiqu'il eût la tête des meilleures,
Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes heures,
Qui depuis cinquante ans dites journellement,
Ne ſont encor pour moi que du haut Allemand.
Laiſſez donc en repos votre ſcience auguſte,
Et que votre langage à mon foible s'ajuſte.

METAPHRASTE.

Soit.

ALBERT.

A mon fils, l'hymen ſemble lui faire peur;
Et ſur quelque parti que je ſonde ſon cœur,

Digitized by Google

Pour un pareil lien il eſt froid & recule.

METAPHRASTE.

Peut-être a-t-il l'humeur du frere de Marc-Tulle,
Dont avec Atticus le même fait *ſermon*,
Et comme auſſi les Grecs diſent *Atanaton*....

ALBERT.

Mon Dieu, Maître éternel, laiſſez là, je vous prie,
Les Grecs, les Albanois, avec l'Eſclavonie,
Et tous ces autres gens dont vous voulez parler:
Eux & mon fils n'ont rien enſemble à démêler.

METAPHRASTE.

Hé bien donc, votre fils?

ALBERT.

Je ne ſais ſi dans l'ame
Il ne ſentiroit point une ſecrete flamme;
Quelque choſe le trouble, ou je ſuis fort déçu;
Et je l'apperçus hier, ſans en être apperçu,
Dans un recoin du bois où nul ne ſe retire.

METAPHRASTE.

Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire?
Un endroit écarté? *Latinè*, *feceſſus*,
Virgile l'a dit, *Eſt in feceſſu locus*....

ALBERT.

Comment auroit-il pu l'avoir dit ce Virgile,
Puiſque je ſuis certain que dans ce lieu tranquille,
Ame du monde enfin n'étoit lors que nous deux?

METAPHRASTE.

Virgile eſt nommé là comme un Auteur fameux
D'un terme plus choiſi que le mot que vous dites,
Et non comme témoin de ce qu'hier vous vîtes.

ALBERT.

Et moi, je vous dis, moi, que je n'ai pas beſoin
De terme plus choiſi, d'Auteur, ni de témoin,
Et qu'il ſuffit ici de mon ſeul témoignage.

METAPHRASTE.

Il faut choisir pourtant les mots mis en usage
Par les meilleurs Auteurs. *Tu vivendo bonos*,
Comme on dit, *scribendo*, *sequare peritos*.

ALBERT.

Homme ; ou démon, veux-tu m'entendre sans conteste ?

METAPHRASTE.

Quintilien en fait le précepte.

ALBERT.

La peste
Soit du causeur !

METAPHRASTE.

Et dit là-dessus doctement
Un mot que vous serez bien aise assurément
D'entendre.

ALBERT.

Je serai le diable qui t'emporte,
Chien d'homme ! Oh, que je suis tenté d'étrange sorte,
De faire sur ce mufle une application !

METAPHRASTE.

Mais qui cause, Seigneur, votre inflammation ?
Que voulez-vous de moi ?

ALBERT.

Je veux que l'on m'écoute ;
Vous ai-je dit vingt fois, quand je parle.

METAPHRASTE.

Ah, sans doute,
Vous serez satisfait ; s'il ne tient qu'à cela,
Je me tais.

ALBERT.

Vous ferez sagement.

METAPHRASTE.

Me voilà
Tout prêt de vous ouïr.

ALBERT.

Tant mieux.

METAPHRASTE.

Que je trépasse;
Si je dis plus mot.

ALBERT.

Dieu vous en fasse la grace.

METAPHRASTE.

Vous n'accuserez point mon caquet désormais.

ALBERT.

Ainsi soit-il.

METAPHRASTE.

Parlez quand vous voudrez.

ALBERT.

J'y vais.

METAPHRASTE.

Et n'appréhendez plus l'interruption nôtre.

ALBERT.

C'est assez dit.

METAPHRASTE.

Je suis exact plus qu'aucun autre.

ALBERT.

Je le crois.

METAPHRASTE.

J'ai promis que je ne dirai rien.

ALBERT.

Suffit.

METAPHRASTE.

Dès à présent je suis muet.

ALBERT.

Fort bien.

Digitized by Google

METAPHRASTE.

Parlez; courage; au moins je vous donne audience.
Vous ne vous plaindrez pas de mon peu de silence :
Je ne desserre pas la bouche seulement.

ALBERT *à part.*

Le traître!

METAPHRASTE.

Mais, de grace, achevez vîtement :
Depuis long-temps j'écoute; il est bien raisonnable
Que je parle à mon tour.

ALBERT.

Donc, bourreau détestable.

METAPHRASTE.

Hé, bon Dieu! Voulez-vous que j'écoute à jamais?
Partageons le parler du moins, ou je m'en vais.

ALBERT.

Ma patience est bien....

METAPHRASTE.

Quoi, voulez-vous poursuivre?
Ce n'est pas encor fait? *Per Jovem*, je suis ivre!

ALBERT.

Je n'ai pas dit.....

METAPHRASTE.

Encor? Bon Dieu, que de discours?
Rien n'est-il suffisant d'en arrêter le cours?

ALBERT.

J'enrage.

METAPHRASTE.

Derechef? O l'étrange torture!
Hé, laissez-moi parler un peu, je vous conjure.
Un sot qui ne dit mot, ne se distingue pas
D'un savant qui se tait.

ALBERT.

Parbleu, tu te tairas.

SCENE VIII.

METAPHRASTE *seul.*

D'Où vient fort à propos cette sentence expresse
D'un Philosophe : Parle, afin qu'on te connoisse.
Doncques si de parler le pouvoir m'est ôté,
Pour moi, j'aime autant perdre aussi l'humanité,
Et changer mon essence en celle d'une bête.
Me voilà pour huit jours avec un mal de tête.
Oh, que les grands parleurs par moi sont détestés!
Mais quoi! Si les savans ne sont pas écoutés,
Si l'on veut que toujours ils aient la bouche close,
Il faut donc renverser l'ordre de chaque chose,
Que les poules dans peu dévorent les renards,
Que les jeunes enfans remontrent aux vieillards,
Qu'à poursuivre les loups les agnelets s'ébattent,
Qu'un fou fasse les loix, que les femmes combattent,
Que par les criminels les Juges soient jugés,
Et par les Ecoliers les Maîtres fustigés,
Que le malade au sain présente le remede,
Que le lievre craintif....

SCENE IX.

ALBERT, METAPHRASTE.

Albert sonne aux oreilles de Métaphraste avec une cloche de mulet qui le fait fuir.

METAPHRASTE *fuyant.*

Miséricorde, à l'aide.

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE *seul.*

LE Ciel par fois seconde un dessein téméraire,
Et l'on sort comme on peut d'une méchante affaire.
Pour moi qu'une imprudence a trop fait discourir,
Le remede plus prompt où j'ai su recourir,
C'est de pousser ma pointe, & dire en diligence
A notre vieux Patron toute la manigance.
Son fils, qui m'embarrasse, est un évaporé:
L'autre diable disant ce que j'ai déclaré,
Gare une irruption sur notre fripperie:
Au moins, avant qu'on puisse échauffer sa furie,
Quelque chose de bon nous pourra succéder,
Et les vieillards entr'eux se pourront accorder.
C'est ce qu'on va tenter, & de la part du nôtre,
Sans perdre un seul moment, je m'en vais trouver l'autre.

(*Il frappe à la porte d'Albert.*)

SCENE II.

ALBERT, MASCARILLE.

ALBERT.

QUi frappe!

MASCARILLE.

Ami.

AL-

ALBERT.

Oh, oh, qui te peut amener, Maſcarille?

MASCARILLE.

Je viens, Monſieur, pour vous donner Le bonjour.

ALBERT.

Ah, vraiment tu prends beaucoup de peine, De tout mon cœur, bonjour.

(*Il s'en va.*)

MASCARILLE.

La replique eſt ſoudaine! Quel homme bruſque!

(*Il heurte.*)

ALBERT.

Encor?

MASCARILLE.

Vous n'avez pas oui, Monſieur....

ALBERT.

Ne m'as-tu pas donné le bonjour?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Hé bien, bonjour, te dis-je.

(*Il s'en va, Maſcarille l'arrête.*)

MASCARILLE.

Oui; mais je viens encore Vous ſaluer au nom du Seigneur Polidore.

ALBERT.

Ah, c'eſt un autre fait. Ton Maître t'a chargé De me ſaluer?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Je lui suis obligé:
Va, que je lui souhaite une joie infinie.

(*Il s'en va.*)

MASCARILLE.

Cet homme est ennemi de la cérémonie.

(*Il heurte.*)

Je n'ai pas achevé, Monsieur, son compliment;
Il voudroit vous prier d'une chose instamment.

ALBERT.

Hé bien, quand il voudra, je suis à son service.

MASCARILLE *l'arrêtant.*

Attendez, & souffrez qu'en deux mots je finisse.
Il souhaite un moment, pour vous entretenir
D'une affaire importante, & doit ici venir.

ALBERT.

Hé, quelle est donc encor l'affaire qui l'oblige
A me vouloir parler?

MASCARILLE.

Un grand secret, vous dis-je,
Qu'il vient de découvrir en ce même moment,
Et qui, sans doute, importe à tous deux grandement.
Voilà mon ambassade.

SCENE III.

ALBERT *seul.*

O Juste Ciel, je tremble!
Car enfin nous avons peu de commerce en semble.

Digitized by Google

Quelque tempête va renverser mes desseins;
Et ce secret, sans doute, est celui que je crains.
L'espoir de l'intérêt m'a fait quelque infidele,
Et voilà sur ma vie une tache éternelle.
Ma fourbe est découverte. Oh, que la vérité
Se peut cacher long-temps avec difficulté!
Et qu'il eût mieux valu pour moi, pour mon estime,
Suivre les mouvemens d'une peur légitime,
Par qui je me suis vu tenté plus de vingt fois
De rendre à Polidore un bien que je lui dois,
De prévenir l'éclat où ce coup ci m'expose,
Et faire qu'en douceur passât toute la chose.
Mais, hélas, c'en est fait, il n'est plus de saison,
Et ce bien, par la fraude entré dans ma maison,
N'en sera pas tiré, que dans cette sortie
Il n'entraîne du mien la meilleure partie.

SCENE IV.

POLIDORE, ALBERT.

POLIDORE, *les quatre premiers vers sans voir Albert.*

S'Etre ainsi marié sans qu'on en ait su rien!
Puisse cette action se terminer à bien!
Je ne sais qu'en attendre; & je crains fort du pere
Et la grande richesse, & la juste colere.
Mais je l'apperçois seul.

ALBERT.

Ciel, Polidore vient!

POLIDORE.

Je tremble à l'aborder.

ALBERT.

La crainte me retient.

POLIDORE.

Par où lui débuter ?

ALBERT.

Quel ſera mon langage ?

POLIDORE.

Son ame eſt toute émue.

ALBERT.

Il change de viſage.

POLIDORE.

Je vois, Seigneur Albert, au trouble de vos yeux,
Que vous ſavez déja qui m'amene en ces lieux.

ALBERT.

Hélas, oui !

POLIDORE.

La nouvelle a droit de vous ſurprendre.
Et je n'euſſe pas cru ce que je viens d'apprendre.

ALBERT.

J'en dois rougir de honte & de confuſion.

POLIDORE.

Je trouve condamnable une telle action :
Et je ne prétends point excuſer le coupable.

ALBERT.

Dieu fait miſéricorde au pécheur miſérable.

POLIDORE.

C'eſt ce qui doit par vous être conſidéré.

ALBERT.

Il faut être Chrétien.

POLIDORE.

Il eſt très-aſſuré.

ALBERT.

Grace, au nom de Dieu, grace, ô Seigneur Polidore!

ALBERT.

Hé, c'eſt moi qui de vous préſentement l'implore !

Digitized by Google

ALBERT.

Afin de l'obtenir je me jette à genoux.

POLIDORE.

Je dois en cet état être plutôt que vous.

ALBERT.

Prenez quelque pitié de ma triste aventure.

POLIDORE.

Je suis le suppliant dans une telle injure.

ALBERT.

Vous me fendez le cœur avec votre bonté.

POLIDORE.

Vous me rendez confus de tant d'humilité.

ALBERT.

Pardon, encore un coup.

POLIDORE.

Hélas! pardon, vous-même!

ALBERT.

J'ai de cette action une douleur extrême.

POLIDORE.

Et moi; j'en suis touché de même au dernier point.

ALBERT.

J'ose vous conjurer qu'elle n'éclate point.

POLIDORE.

Hélas, Seigneur Albert, je ne veux autre chose!

ALBERT.

Conservons mon honneur.

POLIDORE.

Hé, oui, je m'y dispose!

ALBERT.

Quant au bien qu'il faudra, vous-même en résoudrez.

POLIDORE.

Je ne veux de vos biens que ce que vous voudrez!

De tous ces intérêts je vous ferai le maître ;
Et je suis trop content si vous le pouvez être.

ALBERT.

Ah, quel homme de Dieu ! Quel excès de douceur !

POLIDORE.

Quelle douceur, vous-même, après un tel malheur !

ALBERT.

Que puissiez-vous avoir toutes choses prospères !

POLIDORE.

Le bon Dieu vous maintienne !

ALBERT.

Embrassons-nous en freres.

POLIDORE.

J'y consens de grand cœur, & me réjouis fort
Que tout soit terminé par un heureux accord.

ALBERT.

Je rends graces au Ciel.

POLIDORE.

Il ne vous faut rien feindre ;
Votre ressentiment me donnoit lieu de craindre ;
Et Lucile tombée en faute avec mon fils,
Comme on vous voit puissant, & de bien & d'amis....

ALBERT.

Hé, que parlez-vous là de faute & de Lucile ?

POLIDORE.

Soit, ne commençons point un discours inutile.
Je veux bien que mon fils y trempe grandement :
Même, si cela fait à votre allégement,
J'avouerai qu'en lui seul en est toute la faute :
Que votre fille avoit une vertu trop haute
Pour avoir jamais fait ce pas contre l'honneur,
Sans l'incitation d'un méchant suborneur :
Que le traître a séduit sa pudeur innocente,
Et de votre conduite ainsi détruit l'attente.

Digitized by Google

Puisque la chose est faite, & que selon mes vœux,
Un esprit de douceur nous met d'accord tous deux;
Ne ramentevons rien, & réparons l'offense
Par la solemnité d'une heureuse alliance.

ALBERT *à part.*

O Dieu, quelle mépriſe, & qu'est-ce qu'il m'apprend!
Je rentre ici d'un trouble en un autre aussi grand.
Dans ces divers transports je ne sais que répondre,
Et, si je dis un mot, j'ai peur de me confondre.

POLIDORE.

A quoi pensez-vous là, Seigneur Albert?

ALBERT.

A rien;
Remettons, je vous prie, à tantôt l'entretien.
Un mal subit me prend, qui veut que je vous laisse.

SCENE V.

POLIDORE *seul.*

JE lis dedans son ame, & vois ce qui le presse:
A quoi que sa raison l'eût déja disposé,
Son déplaisir n'est pas encor tout appaisé;
L'image de l'affront lui revient, & sa fuite
Tâche à me déguiser le trouble qui l'agite.
Je prends part à sa honte, & son deuil m'attendrit.
Il faut qu'un peu de temps remette son esprit.
La douleur trop contrainte aisément se redouble.
Voici mon jeune fou d'où nous vient tout ce trouble.

SCENE VI.

POLIDORE, VALERE.

POLIDORE.

ENfin, le beau mignon, vos bons déportemens
Troubleront les vieux jours d'un pere à tous momens;
Tous les jours vous ferez de nouvelles merveilles,
Et nous n'aurons jamais autre choſe aux oreilles.

VALERE.

Que fais-je tous les jours qui ſoit ſi criminel?
En quoi mériter tant le courroux paternel?

POLIDORE.

Je ſuis un étrange homme, & d'une humeur terrible;
D'accuſer un enfant ſi ſage & ſi paiſible.
Las, il vit comme un Saint, & dedans la maiſon
Du matin juſqu'au ſoir il eſt en oraiſon!
Dire qu'il pervertit l'ordre de la nature,
Et fait du jour la nuit; ô la grande impoſture!
Qu'il n'a conſidéré pere, ni parenté,
En vingt occaſions; horrible fauſſeté!
Que de fraîche mémoire un furtif hyménée
A la fille d'Albert a joint ſa deſtinée,
Sans craindre de la ſuite un déſordre puiſſant;
On le prend pour un autre, & le pauvre innocent
Ne ſait pas ſeulement ce que je lui veux dire!
Ah, chien, que j'ai reçu du Ciel pour mon martyre!
Te croiras-tu toujours, & ne pourrai-je pas
Te voir être une fois ſage avant mon trépas?

VALERE *ſeul & rêvant.*

D'où peut venir ce coup? Mon ame embarraſſée
Ne voit que Maſcarille où jetter ſa penſée.
Il ne ſera pas homme à m'en faire un aveu.
Il faut uſer d'adreſſe, & me contraindre un peu.
Dans ce juſte courroux.

Digitized by Google

SCENE VII.

VALERE, MASCARILLE.

VALERE.

Mascarille, mon pere,
Que je viens de trouver, sait toute notre affaire?

MASCARILLE.

Il la sait?

VALERE.

Oui.

MASCARILLE.

D'où, diantre, a-t-il pu la savoir?

VALERE.

Je ne sais point sur qui ma conjecture asseoir;
Mais enfin d'un succès cette affaire est suivie,
Dont j'ai tous les sujets d'avoir l'ame ravie.
Il ne m'en a pas dit un mot qui fût facheux,
Il excuse ma faute, il approuve mes feux,
Et je voudrois savoir qui peut être capable
D'avoir pu rendre ainsi son esprit si traitable.
Je ne puis t'exprimer l'aise que j'en reçoi.

MASCARILLE.

Et que me diriez-vous, Monsieur, si c'étoit moi
Qui vous eût procuré cette heureuse fortune?

VALERE.

Bon, bon, tu voudrois bien ici m'en donner d'une.

MASCARILLE.

C'est moi, vous dis-je, moi, dont le Patron le sait,
Et qui vous ai produit ce favorable effet.

VALERE.

Mais, là, sans te railler?

MASCARILLE.

Que le diable m'emporte
Si je fais raillerie, & s'il n'eſt de la ſorte.

VALERE *mettant l'épée à la main.*

Et qu'il m'entraîne, moi, ſi tout préſentement
Tu n'en vas recevoir le juſte payement.

MASCARILLE.

Ah, Monſieur, qu'eſt ceci? Je défends la ſurpriſe.

VALERE.

C'eſt la fidélité que tu m'avois promiſe?
Sans ma feinte, jamais tu n'euſſes avoué
Le trait que j'ai bien cru que tu m'avois joué.
Traître, de qui la langue, à cauſer trop habile,
D'un pere contre moi vient d'échauffer la bile,
Qui me perds tout à fait; il faut ſans diſcourir
Que tu meures.

MASCARILLE.

Tout beau, mon ame, pour mourir,
N'eſt pas en bon état. Daignez, je vous conjure,
Attendre le ſuccès qu'aura cette aventure.
J'ai de fortes raiſons qui m'ont fait révéler
Un hymen que vous-même aviez peine à celer;
C'étoit un coup d'état, & vous verrez l'iſſue,
Condamner la fureur que vous avez conçue.
De quoi vous fâchez-vous, pourvu que vos ſouhaits
Se trouvent par mes ſoins pleinement ſatisfaits,
Et voyent mettre à fin la contrainte où vous êtes?

VALERE.

Et ſi tous ces diſcours ne ſont que des ſornettes?

MASCARILLE.

Toujours ſerez-vous lors à temps pour me tuer.
Mais enfin mes projets pourront s'effectuer.
Dieu ſera pour les ſiens; & content dans la ſuite,
Vous me remercierez de ma rare conduite.

VALERE.

Nous verrons. Mais Lucile....

MASCARILLE.

Alte; son pere sort.

SCENE VIII.

ALBERT, VALERE, MASCARILLE.

ALBERT, *les cinq premiers vers sans voir Valere.*

Plus je reviens du trouble où j'ai donné d'abord;
Plus je me sens piqué de ce discours étrange,
Sur qui ma peur prenoit un si dangereux change:
Car Lucile soutient que c'est une chanson,
Et m'a parlé d'un air à m'ôter tout soupçon.
Ah, Monsieur, est-ce vous, de qui l'audace insigne
Met en jeu mon honneur, & fait ce conte indigne.

MASCARILLE.

Seigneur Albert, prenez un ton un peu plus doux,
Et contre votre Gendre ayez moins de courroux.

ALBERT.

Comment Gendre, coquin? Tu portes bien la mine
De pousser les ressorts d'une telle machine,
Et d'en avoir été le premier inventeur.

MASCARILLE.

Je ne vois rien ici pour vous mettre en fureur.

ALBERT.

Trouves-tu beau, dis-moi, de diffamer ma fille,
Et faire un tel scandale à toute une famille?

MASCARILLE.

Le voilà près de faire en tout vos volontés.

ALBERT.

Que voudrois-je, sinon qu'il dît des vérités?
Si quelque intention le pressoit pour Lucile,
La recherche en pouvoit être honnête & civile;
Il falloit l'attaquer du côté du devoir,
Il falloit de son pere implorer le pouvoir,
Et non pas recourir à cette lâche feinte
Qui porte à la pudeur une sensible atteinte.

MASCARILLE.

Quoi, Lucile n'est pas sous de s liens secrets
A mon Maître?

ALBERT.

Non, traître, & n'y sera jamais.

MASCARILLE.

Tout doux: & s'il est vrai que ce soit chose faite,
Voulez-vous l'approuver cette chaîne secrete?

ALBERT.

Et, s'il est constant, toi, que cela ne soit pas,
Veux-tu te voir casser les jambes & les bras?

VALERE.

Monsieur, il est aisé de vous faire paroître
Qu'il dit vrai.

ALBERT.

Bon, voilà l'autre encor, digne Maître
D'un semblable Valet. O les menteurs hardis!

MASCARILLE.

D'homme d'honneur, il est ainsi que je le dis.

VALERE.

Quel seroit notre but de vous en faire accroire?

ALBERT *à part.*

Ils s'entendent tous deux comme larrons en foire.

MASCARILLE.

Mais venons à la preuve, & sans nous quereller,
Faites sortir Lucile, & la laissez parler.

Digitized by Google

ALBERT.

Et si le démenti par elle vous en reste ?

MASCARILLE.

Elle n'en fera rien, Monsieur, je vous proteste.
Promettez à leurs vœux votre consentement ;
Et je veux m'exposer au plus dur châtiment,
Si de sa propre bouche elle ne vous confesse
Et la foi qui l'engage, & l'ardeur qui la presse.

ALBERT.

Il faut voir cette affaire.

(*Il va frapper à sa porte.*)

MASCARILLE *à Valere.*

Allez, tout ira bien.

ALBERT.

Holà, Lucile, un mot.

VALERE *à Mascarille.*

Je crains....

MASCARILLE.

Ne craignez rien.

SCENE IX.

LUCILE, ALBERT, VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

SEigneur Albert, au moins silence. Enfin, Madame,
Toute chose conspire au bonheur de votre ame ;
Et Monsieur votre pere, averti de vos feux,
Vous laisse votre époux & confirme vos vœux,
Pourvu que bannissant toutes craintes frivoles,
Deux mots de votre aveu confirment nos paroles.

Digitized by Google

LUCILE.

Que me vient donc conter ce coquin assuré?

MASCARILLE.

Bon, me voilà déja d'un beau titre honoré.

LUCILE.

Sachons un peu, Monsieur, quelle belle saillie,
Fait ce conte galant qu'aujourd'hui on publie?

VALERE.

Pardon, charmant objet, un valet a parlé,
Et j'ai vu, malgré moi, notre hymen révélé.

LUCILE.

Notre hymen?

VALERE.

On sait tout, adorable Lucile,
Et vouloir déguiser est un soin inutile.

LUCILE.

Quoi! l'ardeur de vos feux vous a fait mon époux?

VALERE.

C'est un bien qui me doit faire mille jaloux:
Mais j'impute bien moins ce bonheur de ma flamme
A l'ardeur de vos feux, qu'aux bontés de votre ame.
Je sais que vous avez sujet de vous fâcher,
Que c'étoit un secret que vous vouliez cacher,
Et j'ai de mes transports forcé la violence
A ne point violer votre expresse défense;
Mais....

MASCARILLE.

Hé bien, oui, c'est moi; le grand mal que voilà.

LUCILE.

Est-il une imposture égale à celle-là?
Vous l'osez soutenir en ma présence même,
Et pensez m'obtenir par ce beau stratagême?
O le plaisant Amant, dont la galante ardeur
Veut blesser mon honneur au défaut de mon cœur?
Et que mon pere, ému de l'éclat d'un sot conte,
Paye avec mon hymen qui me couvre de honte.

Digitized by Google

Quand tout contribueroit à votre paſſion,
Mon pere, les deſtins, mon inclination,
On me verroit combattre en ma juſte colere
Mon inclination, les deſtins & mon pere,
Perdre même le jour avant que de m'unir
A qui, par ce moyen, auroit cru m'obtenir.
Allez; & ſi mon ſexe avecque bienſéance
Se pouvoit emporter à quelque violence,
Je vous apprendrois bien à me traiter ainſi.

VALERE *à Maſcarille.*

C'en eſt fait, ſon courroux ne peut être adouci.

MASCARILLE.

Laiſſez-moi lui parler. Hé, Madame, de grace!
A quoi bon maintenant toute cette grimace?
Quelle eſt votre penſée, & quel bourru tranſport
Contre vos propres vœux vous fait roidir ſi fort?
Si Monſieur votre pere étoit homme farouche,
Paſſe: mais il permet que la raiſon le touche,
Et lui-même m'a dit qu'une confeſſion
Vous va tout obtenir de ſon affection.
Vous ſentez, je crois bien, quelque petite honte
A faire un libre aveu de l'amour qui vous domte;
Mais, s'il vous a fait prendre un peu de liberté,
Par un bon mariage on voit tout rajuſté;
Et, quoi que l'on reproche au feu qui vous conſomme,
Le mal n'eſt pas ſi grand que de tuer un homme.
On ſait que la chair eſt fragile quelquefois,
Et qu'une fille enfin n'eſt ni caillou ni bois.
Vous n'avez pas été ſans doute la premiere,
Et vous ne ſerez pas, que je crois, la derniere.

LUCILE.

Quoi! vous pouvez ouir ces diſcours effrontés,
Et vous ne dites mot à ces indignités?

ALBERT.

Que veux-tu que je die? Une telle aventure
Me met tout hors de moi.

MASCARILLE.

Madame, je vous jure

Que déja vous devriez avoir tout confessé.

LUCILE.

Et quoi donc confessé?

MASCARILLE.

Quoi? ce qui s'est passé
Entre mon Maître & vous. La belle raillerie!

LUCILE.

Et que s'est-il passé, monstre d'effronterie,
Entre ton Maître & moi?

MASCARILLE.

Vous devez, que je croi,
En savoir un peu plus de nouvelles que moi;
Et pour vous cette nuit fut trop douce, pour croire
Que vous puissiez si vîte en perdre la mémoire.

LUCILE.

C'est trop souffrir, mon pere... un impudent Valet.

(*Elle lui donne un soufflet.*)

SCENE X.

ALBERT, VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

JE crois qu'elle me vient de donner un soufflet.

ALBERT.

Va; coquin, scélérat, sa main vient sur ta joue.
De faire une action dont son pere la loue.

MASCARILLE.

Et, nonobstant cela, qu'un diable en cet instant,
M'emporte, si j'ai dit rien que de très-constant.

ALBERT.

Et, nonobstant cela; qu'on me coupe une oreille,
Si tu portes fort loin une audace pareille.

MAS-

Digitized by Google

MASCARILLE.

Voulez-vous deux témoins qui me justifieront ?

ALBERT.

Veux-tu deux de mes gens qui te bâtonneront ?

MASCARILLE.

Leur rapport doit au mien donner toute créance.

ALBERT.

Leurs bras peuvent du mien réparer l'impuissance.

MASCARILLE.

Je vous dis que Lucile agit par honte ainsi.

ALBERT.

Je te dis que j'aurai raison de tout ceci.

MASCARILLE.

Connoissez-vous Ormin, ce gros Notaire habile ?

ALBERT.

Connois-tu bien Grimpant, le bourreau de la Ville ?

MASCARILLE.

Et Simon le Tailleur, jadis si recherché ?

ALBERT.

Et la potence mise au milieu du marché ?

MASCARILLE.

Vous verrez confirmer par eux cet hyménée

ALBERT.

Tu verras achever par eux ta destinée.

MASCARILLE.

Ce sont eux qu'ils ont pris pour témoins de leur foi.

ALBERT.

Ce sont eux qui dans peu me vengeront de toi.

MASCARILLE.

Et ces yeux les ont vus s'entre-donner parole.

ALBERT.

Et ces yeux te verront faire la capriole.

MASCARILLE.

Et, pour signe, Lucile avoit un voile noir.

ALBERT.

Et, pour signe, ton front nous le fait assez voir.

MASCARILLE.

O, l'obstiné vieillard!

ALBERT.

O, le fourbe damnable,
Va, rends grace à mes ans qui me font incapable!
De punir sur le champ l'affront que tu me fais;
Tu n'en perds que l'attente, & je te le promets.

SCENE XI.

VALERE, MASCARILLE.

VALERE.

HÉ bien, ce beau succès que tu devois produire...

MASCARILLE.

J'entends à demi-mot ce que vous voulez dire:
Tout s'arme contre moi; pour moi de tous côtés
Je vois coups de bâton, & gibets apprêtés.
Aussi, pour être en paix dans ce désordre extrême,
Je me vais d'un rocher précipiter moi-même,
Si, dans le désespoir dont mon cœur est outré,
Je puis en rencontrer d'assez haut à mon gré.
Adieu, Monsieur.

VALERE.

Non, non, ta fuite est superflue;
Si tu meurs, je prétends que ce soit à ma vue.

MASCARILLE.

Je ne saurois mourir quand je suis regardé,
Et mon trépas ainsi se verroit retardé.

Digitized by Google

VALERE.

Suis-mois, traître, suis-moi; mon amour en furie
Te fera voir si c'eſt matiere à raillerie.

MASCARILLE *ſeul.*

Malheureux Maſcarille, à quels maux aujourd'hui
Te vois-tu condamné pour le péché d'autrui!

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

L'Aventure eſt fâcheuſe.

ASCAGNE.

Ah, ma chere Froſine,
Le ſort abſolument a conclu ma ruine !
Cette affaire venue au point où la voilà,
N'eſt pas abſolument pour en demeurer là,
Il faut qu'elle paſſe outre, & Lucile, & Valere,
Surpris des nouveautés d'un ſemblable myſtere,
Voudront chercher un jour dans ces obſcurités
Par qui tous mes projets ſe verront avortés.
Car enfin, ſoit qu'Albert ait part au ſtratagême,
Ou qu'avec tout le monde on l'ait trompé lui-même,
S'il arrive une fois que mon ſort éclairci
Mette ailleurs tout le bien, dont le ſien a groſſi,
Jugez s'il aura lieu de ſouffrir ma préſence :
Son intérêt détruit me laiſſe à ma naiſſance,
C'eſt fait de ſa tendreſſe ; & quelque ſentiment
Où pour ma ſoupe alors pût être mon amant,
Voudra-t-il avouer pour épouſe une fille
Qu'il verra ſans appui de bien & de famille ?

FROSINE.

Je trouve que c'eſt là raiſonner comme il faut,
Mais ces réflexions devoient venir plutôt.
Qui vous a juſqu'ici caché cette lumiere ?
Il ne falloit pas être une grande ſorciere
Pour voir, dès le moment de vos deſſeins pour lui,
Tout ce que votre eſprit ne voit que d'aujourd'hui :

Digitized by Google

L'action le disoit ; & dès que je l'ai sue,
Je n'en ai prévu guere une meilleure issue.

ASCAGNE.

Que dois-je faire enfin ? mon trouble est sans pareil :
Mettez-vous en ma place, & me donnez conseil.

FROSINE.

Ce doit être à vous-même, en prenant votre place,
A me donner conseil dessus cette disgrace :
Car je suis maintenant vous, & vous êtes moi :
Conseillez-moi, Frosine, au point où je me voi,
Quel remede trouver ? Dites, je vous en prie.

ASCAGNE.

Hélas, ne traitez point ceci de raillerie !
C'est prendre peu de part à mes cuisans ennuis
Que de rire, & de voir les termes où j'en suis.

FROSINE.

Ascagne, tout de bon, votre ennui m'est sensible ;
Et pour vous en tirer je ferois mon possible.
Mais que puis-je après tout ? Je vois fort peu de jour
A tourner cette affaire au gré de votre amour.

ASCAGNE.

Si rien ne peut m'aider, il faut donc que je meure !

FROSINE.

Ah, pour cela, toujours il est assez bonne heure ;
La mort est un remede à trouver quand on veut,
Et l'on s'en doit servir le plus tard que l'on peut.

ASCAGNE.

Non, non, Frosine, non ; si vos conseils propices
Ne conduisent mon sort parmi ces précipices,
Je m'abandonne toute aux traits du désespoir.

FROSINE.

Savez-vous ma pensée ? Il faut que j'aille voir
Là... Mais Eraste vient, qui pourroit nous distraire.
Nous pourrons en marchant parler de cette affaire.
Allons, retirons-nous.

SCENE II.

ERASTE, GROS-RENÉ.

ERASTE.

ENcore rebuté?

GROS-RENÉ.

Jàmais Ambaſſadeur ne fut moins écouté.
A peine ai-je voulu lui porter la nouvelle
Du moment d'entretien que vous ſouhaitiez d'elle,
Qu'elle m'a répondu, tenant ſon quant-à-moi,
Va, va, je fais état de lui comme de toi,
Dis-lui qu'il ſe promene; & ſur ce beau langage,
Pour ſuivre ſon chemin, m'a tourné le viſage;
Et Marinette auſſi, d'un dédaigneux muſeau,
Lâchant un, laiſſe-nous, beau valet de carreau,
M'a planté là comme elle; & mon ſort & le vôtre
N'ont rien à ſe pouvoir reprocher l'un à l'autre.

ERASTE.

L'ingrate! Recevoir avec tant de fierté
Le prompt retour d'un cœur juſtement emporté!
Quoi! le premier tranſport d'un amour qu'on abuſe
Sous tant de vraiſemblance, eſt indigne d'excuſe;
Et ma plus vive ardeur, en ce moment fatal,
Devoit être inſenſible au bonheur d'un rival?
Tout autre n'eût pas fait même choſe à ma place,
Et ce fût moins laiſſé ſurprendre à tant d'audace?
De mes juſtes ſoupçons ſuis-je ſorti trop tard?
Je n'ai point attendu de ſerments de ſa part;
Et lorſque tout le monde encor ne ſait qu'en croire,
Ce cœur impatient lui rend toute ſa gloire;
Il cherche à s'excuſer, & le ſien voit ſi peu
Dans ce profond reſpect la grandeur de mon feu?
Loin d'aſſurer une ame, & lui fournir des armes
Contre ce qu'un rival lui veut donner d'alarmes,

Digitized by Google

L'ingrate m'abandonne à mon jaloux transport,
Et rejette de moi, message, écrit, abord?
Ah, sans doute, un amour a peu de violence,
Qu'est capable d'éteindre une si foible offense!
Et ce dépit si prompt à s'armer de rigueur,
Découvre assez pour moi tout le fond de son cœur;
Et de quel prix doit être à présent à mon ame
Tout ce dont son caprice a pu flatter ma flamme.
Non, je ne prétends plus demeurer engagé
Pour un cœur où je vois le peu de part que j'ai;
Et puisque l'on témoigne une froideur extrême
A conserver les gens, je veux faire de même.

GROS-RENÉ.

Et moi de même aussi. Soyons tous deux fâchés;
Et mettons notre amour au rang des vieux péchés.
Il faut apprendre à vivre à ce sexe volage,
Et lui faire sentir que l'on a du courage.
Qui souffre ses mépris, les veut bien recevoir.
Si nous avions l'esprit de nous faire valoir,
Les femmes n'auroient pas la parole si haute;
Oh, qu'elles nous sont bien fieres par notre faute!
Je veux être pendu, si nous ne les verrions
Sauter à notre cou plus que nous voudrions,
Sans tous ces vils devoirs, dont la plupart des hommes
Les gâtent tous les jours dans le siecle où nous sommes.

ERASTE.

Pour moi, sur toute chose, un mépris me surprend;
Et pour punir le sien par un autre aussi grand,
Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flamme.

GROS-RENÉ.

Et moi, je ne veux plus m'embarrasser de femme;
A toutes je renonce, & crois en bonne foi,
Que vous feriez fort bien de faire comme moi.
Car, voyez-vous? la femme est, comme on dit, mon maître,

Digitized by Google

Un certain animal difficile à connoître,
Et de qui la nature eſt fort encline au mal :
Et comme un animal eſt toujours animal,
Et ne ſera jamais qu'animal, quand ſa vie
Dureroit cent mille ans; auſſi, ſans repartie,
La femme eſt toujours femme, & jamais ne ſera
Que femme, tant qu'entier le monde durera.
D'où vient qu'un certain Grec dit que ſa tête paſſe
Pour un ſable mouvant : car goûtez-bien, de grace,
Ce raiſonnement-ci, lequel eſt des plus forts.
Ainſi que la tête eſt comme le chef du corps,
Et que le corps ſans chef eſt pire qu'une bête,
Si le chef n'eſt pas bien d'accord avec la tête,
Que tout ne ſoit pas bien réglé par le compas,
Nous voyons arriver de certains embarras;
La brutale partie alors veut prendre empire
Deſſus la ſenſitive, & l'on voit que l'un tire
A dia, l'autre à hurhaut; l'un demande du mou;
L'autre du dur : enfin, tout va ſans ſavoir où;
Pour montrer qu'ici-bas, ainſi qu'on l'interprete
La tête d'une femme eſt comme une girouette
Au haut d'une maiſon, qui tourne au premier vent;
C'eſt pourquoi le couſin Ariſtote ſouvent
La compare à la mer; d'où vient qu'on dit qu'au monde
On ne peut rien trouver ſi peu ſtable que l'onde.
Or, par comparaiſon; car la comparaiſon
Nous fait diſtinctement comprendre une raiſon,
Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude,
Une comparaiſon qu'une ſimilitude :
Par comparaiſon donc, mon Maître, s'il vous plaît,
Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroît,
Vient à ſe courroucer, le vent ſouffle & ravage,
Les flots contre les flots font un remu-ménage
Horrible; & le vaiſſeau, malgré le Nautonnier,
Va tantôt à la cave, & tantôt au grenier :
Ainſi quand une femme a ſa tête fantaſque,
On voit une tempête en forme de bouraſque,

Qui

Qui veut compétiter par de certains... propos,
Et lors un... certain vent qui, par... de certains flots,
De... certaine façon, ainſi qu'un banc de ſable...
Quand... les femmes enfin ne valent pas le diable.

ERASTE.

C'eſt fort bien raiſonner.

GROS-RENÉ.

Aſſez bien, Dieu merci:
Mais je les vois, Monſieur, qui paſſent par ici.
Tenez-vous ferme au moins.

ERASTE.

Ne te mets pas en peine.

GROS-RENÉ.

J'ai bien peur que ſes yeux reſſerrent votre chaîne.

SCENE III.

LUCILE, ERASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

Je l'apperçois encor; mais ne vous rendez point.

LUCILE.

Ne me ſoupçonne point d'être foible à ce point.

MARINETTE.

Il vient à nous.

ERASTE.

Non, non, ne croyez pas Madame,
Que je revienne encor vous parler de ma flamme.
C'en eſt fait; je me veux guérir, & connois bien
Ce que de votre cœur a poſſédé le mien.

Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense
M'a trop bien éclairci de votre indifférence,
Et je dois vous montrer que les traits du mépris
Son sensibles sur-tout aux généreux esprits.
Je l'avouerai, mes yeux observoient dans les vôtres
Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous les autres;
Et le ravissement où j'étois de mes fers,
Les auroit préférés à des sceptres offerts:
Oui, mon amour pour vous sans doute étoit extrême,
Je vivois tout en vous; & je l'avouerai même,
Peut-être qu'après tout j'aurai, quoiqu'outragé,
Assez de peine encore à m'en voir dégagé:
Possible que, malgré la cure qu'elle essaie,
Mon ame saignera long-temps de cette plaie,
Et qu'affranchi d'un joug qui faisoit tout mon bien,
Il faudra me résoudre à n'aimer jamais rien.
Mais enfin, il n'importe; & puisque votre haine
Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous ramene,
C'est la derniere ici des importunités
Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés.

LUCILE.

Vous pouvez faire aux miens la grace toute entiere,
Monsieur, & m'épargner encor cette derniere.

ERASTE.

Hé bien, Madame, hé bien, ils seront satisfaits.
Je romps avecque vous, & j'y romps pour jamais.
Puisque vous le voulez, que je perde la vie
Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie.

LUCILE.

Tant mieux; c'est m'obliger.

ERASTE.

Non, non, n'ayez pas peur
Que je fausse parole; eussé-je un foible cœur
Jusques à n'en pouvoir effacer votre image;
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage
De me voir revenir.

Digitized by Google

LUCILE.

Ce seroit bien en vain.

ERASTE.

Moi-même de cent coups je percerois mon sein,
Si j'avois jamais fait cette bassesse insigne
De vous revoir, après ce traitement indigne.

LUCILE.

Soit; n'en parlons donc plus.

ERASTE.

Oui, oui, n'en parlons plus:
Et pour trancher ici tous propos superflus,
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine
Que je veux sans retour sortir de votre chaîne,
Je ne veux rien garder qui puisse retracer
Ce que de mon esprit il me faut effacer:
Voici votre portrait; il présente à la vue
Cent charmes merveilleux dont vous êtes pourvue;
Mais il cache sous eux cent défauts aussi grands,
Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

GROS-RENÉ.

Bon.

LUCILE.

Et moi, pour vous suivre au dessein de tout rendre,
Voilà le diamant que vous m'avez fait prendre.

MARINETTE.

Fort bien.

ERASTE.

Il est à vous encor, ce bracelet.

LUCILE.

Et cette agathe à vous qu'on fit mettre en cachet.

ERASTE *lit.*

Vous m'aimez d'une amour extrême,
Eraste, & de mon cœur voulez être éclairci;
Si je n'aime Eraste de même,
Au moins aimé-je fort qu'Eraste m'aime ainsi.

LUCILE.

Vous m'assuriez par là d'agréer mon service;
C'est une fausseté digne de ce supplice.

(*Il déchire la Lettre.*)

LUCILE *lit.*

J'ignore le destin de mon amour ardente,
Et jusqu'à quand je souffrirai :
Mais je sais, ô beauté charmante,
Que toujours je vous aimerai.

ERASTE.

Voilà qui m'assuroit à jamais de vos feux ;
Et la main, & la Lettre, ont menti toutes deux.

(*Elle déchire la Lettre.*)

GROS-RENÉ.

Poussez.

ERASTE.

Elle est de vous? Suffit, même fortune.

MARINETTE *à Lucile.*

Ferme.

LUCILE.

J'aurois regret d'en épargner aucune.

GROS-RENÉ *à Eraste.*

N'ayez pas le dernier.

MARINETTE *à Lucile.*

Tenez bon jusqu'au bout.

LUCILE.

Enfin voilà le reste.

ERASTE.

Et, grace au Ciel, c'est tout.
Je sois exterminé, si je ne tiens parole.

LUCILE.

Me confonde le Ciel, si la mienne est frivole.

ERASTE.

Adieu donc.

Digitized by Google

LUCILE.

Adieu donc.

MARINETTE *à Lucile.*

Voilà qui va des mieux.

GROS-RENÉ *à Eraſte.*

Vous triomphez.

MARINETTE *à Lucile.*

Allons, ôtez-vous de ſes yeux.

GROS-RENÉ *à Eraſte.*

Retirez-vous, après cet effort de courage.

MARINETTE *à Lucile.*

Qu'attendez-vous encor?

GROS-RENÉ.

Que faut-il davantage?

ERASTE.

Ah, Lucile, Lucile, un cœur comme le mien
Se ſera regretter, & je le ſais fort bien!

LUCILE.

Eraſte, Eraſte, un cœur fait comme eſt fait le vôtre,
Se peut facilement réparer par un autre.

ERASTE.

Non, non, cherchez par-tout, vous n'en aurez jamais
De ſi paſſionné pour vous, je vous promets.
Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie;
J'aurois tort d'en former encore quelqu'envie.
Mes plus ardens reſpects n'ont pu vous obliger,
Vous avez voulu rompre; il n'y faut plus ſonger:
Mais perſonne après moi, quoi qu'on vous faſſe entendre,
N'aura jamais pour vous de paſſion ſi tendre.

LUCILE.

Quand on aime les gens, on les traite autrement;
On fait de leur perſonne un meilleur jugement.

ERASTE.

Quand on aime les gens, on peut de jalousie ;
Sur beaucoup d'apparence, avoir l'âme saisie :
Mais alors qu'on les aime, on ne peut en effet
Se résoudre à les perdre ; & vous, vous l'avez fait.

LUCILE.

La pure jalousie est plus respectueuse.

ERASTE.

On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse.

LUCILE.

Non, votre cœur, Eraste, étoit mal enflammé.

ERASTE.

Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

LUCILE.

Hé, je crois que cela foiblement vous soucie !
Peut-être en seroit-il beaucoup mieux pour ma vie,
Si je.... Mais laissons-là ces discours superflus :
Je ne dis point quels sont mes pensers là-dessus.

ERASTE.

Pourquoi ?

LUCILE.

Par la raison que nous rompons ensemble,
Et que cela n'est plus de saison, ce me semble.

ERASTE.

Nous rompons ?

LUCILE.

Oui, vraiment ; quoi, n'en est-ce pas fait ?

ERASTE.

Et vous voyez cela d'un esprit satisfait ?

LUCILE.

Comme vous.

ERASTE.

Comme moi ?

LUCILE.

Sans doute. C'est foiblesse
De faire voir aux gens que leur perte nous blesse.

Digitized by Google

ERASTE.

Mais, cruelle, c'eſt vous qui l'avez bien voulu.

LUCILE.

Moi? point du tout; c'eſt vous qui l'avez réſolu.

ERASTE.

Moi? je vous ai cru là faire un plaiſir extrême.

LUCILE.

Point, vous avez voulu vous contenter vous-même.

ERASTE

Mais ſi mon cœur encor revouloit ſa priſon;
Si, tout fâché qu'il eſt, il demandoit pardon?

LUCILE.

Non, non, n'en faites rien; ma foibleſſe eſt trop grande,
J'aurois peur d'accorder trop tôt votre demande.

ERASTE

Ah, vous ne pouvez pas trop tôt me l'accorder,
Ni moi ſur cette peur trop tôt le demander!
Conſentez-y, Madame; une flamme ſi belle
Doit, pour votre intérêt, demeurer immortelle.
Je le demande enfin, me l'accorderez-vous,
Ce pardon obligeant?

LUCILE.

Remenez-moi chez nous.

SCENE IV.

MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

O La lâche perſonne!

GROS-RENÉ.

Ah, le foible courage!

Digitized by Google

MARINETTE.

J'en rougis de dépit.

GROS-RENÉ.

J'en ſuis gonflé de rage.
Ne t'imagine pas que je me rende ainſi.

MARINETTE.

Et ne penſe pas, toi, trouver ta dupe auſſi.

GROS-RENÉ.

Viens, viens frotter ton nez auprès de ma colere.

MARINETTE.

Tu nous prends pour une autre; & tu n'as pas à faire
A ma ſotte maîtreſſe. Ardez le beau muſeau,
Pour nous donner envie encore de ſa peau!
Moi, j'aurois de l'amour pour ta chienne de face?
Moi, je te chercherois? Ma foi, l'on t'en fricaſſe
Des filles comme nous.

GROS-RENÉ.

Oui; tu le prends par là?
Tiens, tiens, ſans y chercher tant de façon, voilà
Ton beau galant de neige, avec ta nompareille,
Il n'aura plus l'honneur d'être ſur mon oreille.

MARINETTE.

Et toi, pour te montrer que tu m'es à mépris,
Voilà ton demi-cent d'épingles de Paris,
Que tu me donnas hier avec tant de fanfare.

GROS-RENÉ.

Tiens encor ton couteau, la piece eſt riche & rare;
Il te coûta ſix blancs, lorſque tu m'en fis don.

MARINETTE.

Tiens tes ciſeaux avec ta chaîne de léton.

GROS-RENÉ.

J'oubliois d'avant-hier ton morceau de fromage.
Tiens, je voudrois pouvoir rejetter le potage
Que tu me fis manger, pour n'avoir rien à toi.

Digitized by Google

MARINETTE.

Je n'ai point maintenant de tes Lettres sur moi;
Mais j'en ferai du feu jusques à la derniere.

GROS-RENÉ.

Et des tiennes tu sais ce que j'en saurai faire.

MARINETTE.

Prends garde à ne venir jamais me reprier.

GROS-RENÉ.

Pour couper tout chemin à nous rapatrier,
Il faut rompre la paille. Une paille rompue
Rend, entre gens d'honneur, une affaire conclue.
Ne fais point les doux yeux; je veux être fâché.

MARINETTE.

Ne me lorgne point, toi, j'ai l'esprit trop touché.

GROS-RENÉ.

Romps; voilà le moyen de ne s'en plus dédire;
Romps. Tu ris, bonne bête!

MARINETTE.

Oui, car tu me fais rire.

GROS-RENÉ.

La peste soit ton ris; voilà tout mon courroux
Déja dulcifié. Qu'en dis-tu? Romprons-nous,
Ou ne romprons-nous pas?

MARINETTE.

Vois.

GROS-RENÉ.

Vois toi.

MARINETTE.

Vois toi-même.

GROS-RENÉ.

Est-ce que tu consens que jamais je ne t'aime?

MARINETTE.

Moi? Ce que tu voudras.

Digitized by Google

GROS-RENÉ.

Ce que tu voudras, toi. Dis.

MARINETTE.

Je ne dirai rien.

GROS-RENÉ.

Ni moi non plus.

MARINETTE.

Ni moi.

GROS-RENÉ.

Ma foi, nous ferons mieux de quitter la grimace. Touche, je te pardonne.

MARINETTE.

Et moi je te fais grace.

GROS-RENÉ.

Mon Dieu, qu'à tes appas je suis acoquiné!

MARINETTE.

Que Marinette est sotte après son Gros-René!

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE *seul.*

DÉs que l'obscurité régnera dans la Ville,
Je me veux introduire au logis de Lucile ;
Va vîte de ce pas préparer pour tantôt,
Et la lanterne sourde, & les armes qu'il faut.
Quand il m'a dit ces mots, il m'a semblé d'entendre:
Va vîtement chercher un licou pour te pendre.
Venez çà, mon Patron; car dans l'étonnement
Où m'a jetté d'abord un tel commandement,
Je n'ai pas eu le temps de vous pouvoir répondre ;
Mais je vous veux ici parler & vous confondre :
Défendez-vous donc bien, & raisonnons sans bruit.
Vous voulez, dites-vous, aller voir cette nuit
Lucile ? Oui, Mascarille. Et que pensez-vous faire?
Une action d'Amant qui veut se satisfaire.
Une action d'un homme à fort petit cerveau,
Que d'aller sans besoin risquer ainsi sa peau.
Mais tu sais quel motif à ce dessein m'appelle,
Lucile est irritée. Hé bien, tant pis pour elle.
Mais l'amour veut que j'aille appaiser son esprit.
Mais l'amour est un sot, qui ne sait ce qu'il dit :
Nous garantira-t-il ; cet amour, je vous prie,
D'un rival, ou d'un pere, ou d'un frere en furie ?
Penses-tu qu'aucun d'eux songe à nous faire mal ?
Oui, vraiment, je le pense ; & sur-tout ce Rival.
Mascarille, en tout cas, l'espoir où je me fonde,
Nous irons bien armés, & si quelqu'un nous gronde,
Nous nous chamaillerons. Oui ? Voilà justement
Ce que votre Valet ne prétend nullement :

Moi, chamailler? Bon Dieu! Suis-je un Rolland, mon Maître,
Ou quelque Ferragus? C'eſt fort mal me connoître.
Quand je viens à ſonger, moi, qui me ſuis ſi cher,
Qu'il ne faut que deux doigts d'un miſérable fer
Dans le corps, pour vous mettre un humain dans la biere,
Je ſuis ſcandaliſé d'une étrange maniere.
Mais tu ſeras armé de pied en cap. Tant pis,
J'en ſerai moins léger à gagner le taillis,
Et de plus, il n'eſt point d'armure ſi bien jointe,
Où ne puiſſe gliſſer une vilaine pointe.
Oh, tu ſeras auſſi tenu pour un poltron!
Soit: pourvu que toujours je branle le menton.
A table comptez-moi, ſi vous voulez, pour quatre;
Mais comptez-moi pour rien, s'il s'agit de ſe battre;
Enfin, ſi l'autre monde a des charmes pour vous,
Pour moi, je trouve l'air de celui-ci fort doux.
Je n'ai pas grande faim de mort ni de bleſſure.
Et vous ferez le ſot tout ſeul, je vous aſſure.

SCENE II.

VALERE, MASCARILLE.

VALERE.

JE n'ai jamais trouvé de jour plus ennuyeux.
Le ſoleil ſemble s'être oublié dans les cieux,
Et, juſqu'au lit qui doit recevoir ſa lumiere,
Je vois reſter encore une telle carriere,
Que je crois que jamais il ne l'achevera,
Et que de ſa lenteur mon ame enragera.

MASCARILLE.

Et cet empreſſement pour s'en aller dans l'ombre,
Pêcher vîte à tâtons, quelque ſiniſtre encombre...
Vous voyez que Lucile, entiere en ſes rebuts....

Digitized by Google

VALERE.

Ne me fais point ici de contes superflus.
Quand j'y devrois trouver cent embûches mortelles,
Je sens de son courroux des gênes trop cruelles;
Et je veux l'adoucir, ou terminer mon sort.
C'est un point résolu.

MASCARILLE.

J'approuve ce transport:
Mais le mal est, Monsieur, qu'il faudra s'introduire
En cachette.

VALERE.

Fort bien.

MASCARILLE.

Et j'ai peur de vous nuire.

VALERE.

Et comment?

MASCARILLE.

Une toux me tourmente à mourir;
Dont le bruit importun vous fera découvrir.

(*Il tousse.*)

De moment en moment vous voyez le supplice.

VALERE.

Ce mal te passera, prends du jus de réglisse.

MASCARILLE.

Je ne crois pas, Monsieur, qu'il se veuille passer.
Je serois ravi, moi, de ne vous point laisser;
Mais j'aurois un regret mortel, si j'étois cause
Qu'il fût à mon cher Maître arrivé quelque chose.

Digitized by Google

SCENE III.

VALERE, LA RAPIERE, MASCARILLE.

LA RAPIERE.

MOnſieur, de bonne part, je viens d'être informé,
Qu'Eraſte eſt contre vous fortement animé,
Et qu'Albert parle auſſi de faire pour ſa fille,
Rouer jambes & bras à votre Maſcarille.

MASCARILLE.

Moi? Je ne ſuis pour rien dans tout cet embarras.
Qu'ai-je fait pour me voir rouer jambes & bras?
Suis-je donc gardien, pour employer ce ſtyle,
De la virginité des filles de la Ville?
Sur la tentation ai-je quelque crédit,
Et puis-je mais, chétif, ſi le cœur leur en dit?

VALERE.

Oh, qu'ils ne ſeront pas ſi méchans qu'ils le diſent!
Et, quelque belle ardeur que ſes feux lui produiſent,
Eraſte n'aura pas ſi bon marché de nous.

LA RAPIERE.

S'il vous faiſoit beſoin, mon bras eſt tout à vous.
Vous ſavez de tout tems que je ſuis un bon frere.

VALERE.

Je vous ſuis obligé, Monſieur de La Rapiere.

LA RAPIERE.

J'ai deux amis auſſi que je vous puis donner,
Qui, contre tous venans, ſont gens à dégaîner,
Et ſur qui vous pourrez prendre toute aſſurance.

MASCARILLE,

Acceptez-les, Monſieur.

Digitized by Google

VALERE.

C'eſt trop de complaiſance.

LA RAPIERE.

Le petit Gille encore eût pu nous aſſiſter,
Sans le triſte accident qui nous vient de l'ôter.
Monſieur, le grand dommage & l'homme de ſervice!
Vous avez ſu le tour que lui fit la juſtice:
Il mourut en Céſar, &, lui caſſant les os,
Le bourreau ne lui put faire lâcher deux mots.

VALERE.

Monſieur de La Rapiere, un homme de la ſorte
Doit être regretté; mais, quant à votre eſcorte,
Je vous rends graces.

LA RAPIERE.

Soit; mais ſoyez averti
Qu'il vous cherche, & vous peut faire un mauvais parti.

VALERE.

Et moi, pour vous montrer combien je l'appréhende,
Je lui veux, s'il me cherche, offrir ce qu'il demande;
Et par toute la Ville aller préſentement,
Sans être accompagné que de lui ſeulement.

SCENE IV.

VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

QUoi, Monſieur, vous voulez tenter Dieu! Quelle audace!
Las, vous voyez tous deux comme l'on nous menace!
Combien de tous côtés...

VALERE.

Que regardes-tu là?

Digitized by Google

MASCARILLE.

C'eſt qu'il ſent le bâton du côté que voilà.
Enfin, ſi maintenant ma prudence en eſt crue,
Ne nous obſtinons point à reſter dans la rue;
Allons nous renfermer.

VALERE.

Nous renfermer? Faquin,
Tu m'oſes propoſer un acte de coquin?
Sus; ſans plus de diſcours, réſous-toi de me ſuivre.

MASCARILLE.

Hé, Monſieur mon cher Maître, il eſt ſi doux de vivre!
On ne meurt qu'une fois; & c'eſt pour ſi long-tems...

VALERE.

Je m'en vais t'aſſommer de coups, ſi je t'entends.
Aſcagne vient ici, laiſſons-le; il faut attendre
Quel parti de lui-même il réſoudra de prendre.
Cependant avec moi viens prendre à la maiſon
Pour nous frotter....

MASCARILLE.

Je n'ai nulle demangeaiſon.
Que maudit ſoit l'amour, & les filles maudites,
Qui veulent en tâter, puis font les chatemites!

SCENE V.

ASCAGNE, FROSINE.

ASCAGNE.

Est-il bien vrai, Froſine, & ne rêvai-je point?
De grace, comptez-moi bien tout de point en point.

FROSINE.

Vous en ſaurez aſſez le détail, laiſſez faire.
Ces ſortes d'incidens ne ſont, pour l'ordinaire,

Que

Que redits trop de fois de moment en moment.
Suffit que vous sachiez qu'après ce testament
Qui vouloit un garçon pour tenir sa promesse,
De la femme d'Albert la derniere grossesse
N'accoucha que de vous, & que lui, dessous main,
Ayant depuis long-temps concerté son dessein,
Fit son fils de celui d'Ignés la bouquetiere,
Qui vous donna pour tiénne à nourrir à ma mere.
La mort ayant ravi ce petit innocent
Quelques dix mois après, Albert étant absent,
La crainte d'un époux & l'amour maternelle
Firent l'événement d'une ruse nouvelle,
Sa femme en secret lors se rendit son vrai sang,
Vous devîntes celui qui tenoit votre rang,
Et la mort de ce fils, mis dans votre famille,
Se couvrit pour Albert de celle de sa fille.
Voilà de votre sort un mystere éclairci
Que votre feinte mere a caché jusqu'ici;
Elle en dit des raisons, & peut en avoir d'autres
Par qui ses intérêts n'étoient pas tous les vôtres.
Enfin, cette visite où j'espérois si peu,
Plus qu'on ne pourroit croire a servi votre feu.
Cette Ignés vous relâche, & par votre autre affaire
L'éclat de son secret devenu nécessaire,
Nous en avons nous deux votre pere informé,
Un billet de sa femme a le tout confirmé:
Et poussant plus avant encore notre pointe,
Quelque peu de fortune à notre adresse jointe,
Aux intérêts d'Albert, de Polidore après
Nous avons ajusté si bien les intérêts,
Si doucement à lui déployé ces mysteres
Pour n'effaroucher pas d'abord trop les affaires;
Enfin, pour dire tout, mené si prudemment
Son esprit pas à pas à l'accommodement,
Qu'autant que votre pere il montre de tendresse
A confirmer les nœuds qui font votre alégresse.

ASCAGNE.

Ah, Frosine, la joie où vous m'acheminez....
Hé, que ne dois-je point à vos soins fortunés!

FROSINE.

Au reſte, le bon homme eſt en humeur de rire,
Et pour ſon fils encor nous défend de rien dire.

SCENE VI.

POLIDORE, ASCAGNE, FROSINE.

POLIDORE.

APprochez-vous, ma fille, un tel nom m'eſt permis,
Et j'ai ſu le ſecret que cachoient ces habits.
Vous avez fait un trait, qui dans ſa hardieſſe,
Fait briller tant d'eſprit & tant de gentilleſſe,
Que je vous en excuſe, & tiens mon fils heureux
Quand il ſaura l'objet de ſes ſoins amoureux.
Vous valez tout un monde; & c'eſt moi qui l'aſſure.
Mais le voici: prenons plaiſir de l'aventure,
Allez faire venir tous vos gens promptement.

ASCAGNE.

Vous obéir ſera mon premier compliment.

SCENE VII.

POLIDORE, VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE *à Valere.*

LEs diſgraces ſouvent ſont du Ciel révélées.
J'ai ſongé cette nuit des perles défilées,
Et d'œufs caſſés: Monſieur, un tel ſonge m'abat.

VALERE.

Chien de poltron!

POLIDORE.

Valere, il s'apprête un combat
Où toute ta valeur te ſera néceſſaire.
Tu vas avoir en tête un puiſſant adverſaire.

MASCARILLE.

Et perſonne, Monſieur, qui ſe veuille bouger
Pour retenir des gens qui ſe vont égorger?
Pour moi, je le veux bien; mais au moins s'il arrive
Qu'un funeſte accident de votre fils vous prive,
Ne m'en accuſez point.

POLIDORE.

Non, non, en cet endroit,
Je le pouſſe moi-même à faire ce qu'il doit.

MASCARILLE.

Pere dénaturé!

VALERE.

Ce ſentiment, mon pere,
Eſt d'un homme de cœur, & je vous en révere.
J'ai dû vous offenſer, & je ſuis criminel
D'avoir fait tout ceci ſans l'aveu paternel:
Mais, à quelque dépit que ma faute vous porte,
La nature toujours ſe montre la plus forte,
Et votre honneur fait bien, quand il ne veut pas voir
Que le tranſport d'Eraſte ait dequoi m'émouvoir.

POLIDORE.

On me faiſoit tantôt redouter ſa menace:
Mais les choſes depuis ont bien changé de face;
Et ſans le pouvoir fuir, d'un ennemi plus fort
Tu vas être attaqué.

MASCARILLE.

Point de moyen d'accord?

VALERE.

Moi, le fuir, Dieu m'en garde! Et qui donc pourroit-ce être?

POLIDORE.

Aſcagne.

VALERE.

Aſcagne?

POLIDORE.

Oui, tu le vas voir paroître.

VALERE.

Lui, qui de me ſervir m'avoit donné ſa foi!

POLIDORE.

Oui, c'eſt lui qui prétend avoir à faire à toi:
Et qui veut, dans le champ où l'honneur vous appelle,
Qu'un combat ſeul à ſeul vuide votre querelle.

MASCARILLE.

C'eſt un brave homme, il ſait que les cœurs généreux
Ne mettent point les gens en compromis pour eux.

POLIDORE.

Enfin, d'une impoſture ils te rendent coupable,
Dont le reſſentiment m'a paru raiſonnable;
Si bien qu'Albert & moi ſommes tombés d'accord
Que tu ſatisferois Aſcagne ſur ce tort;
Mais aux yeux d'un chacun, & ſans nulles remiſes,
Dans les formalités en pareil cas requiſes.

VALERE.

Et Lucile, mon pere, a d'un cœur endurci....

POLIDORE.

Lucile épouſe Eraſte, & te condamne auſſi:
Et pour convaincre mieux tes diſcours d'injuſtice,
Veut qu'à tes propres yeux cet hymen s'accompliſſe.

VALERE.

Ah, c'eſt une impudence à me mettre en fureur:
Elle a donc perdu ſens, foi, conſcience, honneur!

Digitized by Google

SCENE VIII.

ALBERT, POLIDORE, LUCILE, ERASTE, VALERE, MASCARILLE.

ALBERT.

Hé bien, les combattans? On amene le nôtre.
Avez-vous disposé le courage du vôtre,

VALERE.

Oui, oui, me voilà prêt, puisqu'on m'y veut forcer;
Et, si j'ai pu trouver sujet de balancer;
Un reste de respect en pouvoit être cause;
Et non pas la valeur du bras que l'on m'oppose:
Mais c'est trop me pousser, ce respect est à bout,
A toute extrêmité mon esprit se résout,
Et l'on fait voir un trait de perfidie étrange
Dont il faut hautement que mon amour se venge.
(*à Lucile.*)
Non pas que cet amour prétende encore à vous,
Tout son feu se réfout en ardeur de courroux;
Et quand j'aurai rendu votre honte publique,
Votre coupable hymen n'aura rien qui me pique.
Allez, ce procédé, Lucile, est odieux,
A peine en puis-je croire au rapport de mes yeux;
C'est de toute pudeur se montrer ennemie,
Et vous devriez mourir d'une telle infamie.

LUCILE.

Un semblable discours me pourroit affliger,
Si je n'avois en main qui m'en saura venger.
Voici venir Ascagne, il aura l'avantage
De vous faire changer bien vîte de langage,
Et sans beaucoup d'effort.

SCENE DERNIERE.

ALBERT, POLIDORE, ASCAGNE, LUCILE, ERASTE, VALERE, FROSINE, MARINETTE, GROS-RENÉ, MASCARILLE.

VALERE.

Il ne le fera pas;
Quand il joindroit au ſien encor vingt autres bras.
Je le plains de défendre une ſœur criminelle:
Mais puiſque ſon erreur me veut faire querelle,
Nous le ſatisferons, & vous, mon brave, auſſi.

ERASTE.

Je prenois intérêt tantôt à tout ceci:
Mais enfin, comme Aſcagne a pris ſur lui l'affaire,
Je ne veux plus en prendre, & je le laiſſe faire.

VALERE.

C'eſt bien fait; la prudence eſt toujours de ſaiſon.
Mais.....

ERASTE.

Il ſaura pour tous vous mettre à la raiſon.

VALERE.

Lui?

POLIDORE.

Ne t'y trompes pas, tu ne ſais pas encore
Quel étrange garçon eſt Aſcagne.

ALBERT.

Il l'ignore;
Mais il pourra dans peu le lui faire ſavoir.

VALERE.

Sûs donc, que maintenant il me le faſſe voir.

MARINETTE.

Aux yeux de tous ?

GROS-RENÉ.

Cela ne ſeroit pas honnête.

VALERE.

Se moque-t-on de moi ? Je caſſerai la tête
A quelqu'un des rieurs. Enfin voyons l'effet.

ASCAGNE.

Non, non, je ne ſuis pas ſi méchant qu'on me fait ;
Et dans cette aventure où chacun m'intéreſſe,
Vous allez voir plutôt éclater ma foibleſſe,
Connoître que le Ciel, qui diſpoſe de nous,
Ne me fit pas un cœur pour tenir contre vous,
Et qu'il vous réſervoit pour victoire facile
De finir le deſtin du frere de Lucile.
Oui, bien loin de vanter le pouvoir de mon bras,
Aſcagne va pour vous recevoir le trépas :
Mais il veut bien mourir, ſi ſa mort néceſſaire
Peut avoir maintenant dequoi vous ſatisfaire,
En vous donnant pour femme en préſence de tous,
Celle qui juſtement ne peut être qu'à vous.

VALERE.

Non, quand toute la terre, après ſa perfidie,
Et les traits effrontés. . . .

ASCAGNE.

Ah, ſouffrez que je die ;
Valere, que le cœur qui vous eſt engagé,
D'aucun crime envers vous ne peut être chargé :
Sa flamme eſt toujours pure & ſa conſtance extrême ;
Et j'en prends à témoin votre pere lui-même.

POLIDORE.

Oui, mon fils, c'eſt aſſez rire de ta fureur,
Et je vois qu'il eſt tems de te tirer d'erreur.

Celle à qui par ſerment ton ame eſt attachée,
Sous l'habit que tu vois à tes yeux eſt cachée:
Un intérêt de bien, dès ſes plus jeunes ans,
Fit ce déguiſement qui trompe tant de gens:
Et depuis peu l'amour en a ſu faire un autre
Qui t'abuſa, joignant leur famille à la nôtre.
Ne va point regarder à tout le monde aux yeux:
Je te fais maintenant un diſcours ſérieux.
Oui, c'eſt elle, en un mot, dont l'adreſſe ſubtile
La nuit reçut ta foi ſous le nom de Lucile,
Et qui, par ce reſſort qu'on ne comprenoit pas,
A ſemé parmi vous un ſi grand embarras.
Mais puiſqu'Aſcagne ici fait place à Dorothée,
Il faut voir de vos feux toute impoſture ôtée,
Et qu'un nœud plus ſacré donne force au premier.

ALBERT.

Et c'eſt-là juſtement ce combat ſingulier
Qui devoit envers nous réparer votre offenſe,
Et pour qui les Edits n'ont point fait de défenſe.

POLIDORE.

Un tel événement rend tes eſprits confus:
Mais en vain tu voudrois balancer là-deſſus.

VALERE.

Non, non, je ne veux pas ſonger à m'en défendre;
Et ſi cette aventure a lieu de me ſurprendre,
La ſurpriſe me flatte, & je me ſens ſaiſir
De merveille à la fois, d'amour & de plaiſir:
Se peut-il que ces yeux?....

ALBERT.

Cet habit, cher Valere,
Souffre mal les diſcours que vous lui pourriez faire.
Allons lui faire en prendre un autre, & cependant
Vous ſaurez le détail de tout cet incident.

VALERE.

Vous, Lucile, pardon ſi mon ame abuſée....

LUCILE.

L'oubli de cette injure eſt une choſe aiſée.

ALBERT.

ALBERT.

Allons, ce compliment se fera bien chez nous,
Et nous aurons loisir de nous en faire tous.

ERASTE.

Mais vous ne songez pas, en tenant ce langage,
Qu'il reste encore ici des sujets de carnage.
Voilà bien à tous deux notre amour couronné;
Mais de son Mascarille, & de mon Gros-René,
Par qui doit Marinette être ici possédée,
Il faut que par le sang l'affaire soit vuidée.

MASCARILLE.

Nenni, nenni, mon sang dans mon corps sied trop bien,
Qu'il l'épouse en repos, cela ne me fait rien.
De l'humeur que je sais la chere Marinette,
L'hymen ne ferme pas la porte à la fleurette.

MARINETTE.

Et tu crois que de toi je ferois mon galant?
Un mari, passe encor, tel qu'il est on le prend,
On n'y va pas chercher tant de cérémonie:
Mais il faut qu'un galant soit fait à faire envie.

GROS-RENÉ.

Ecoute, quand l'hymen aura joint nos deux peaux,
Je prétends qu'on soit sourde à tous les damoiseaux.

MASCARILLE.

Tu crois te marier pour toi tout seul, compere?

GROS-RENÉ.

Bien entendu, je veux une femme sévere,
Ou je ferai beau bruit.

MASCARILLE.

Hé, mon Dieu, tu feras
Comme les autres font, & tu t'adouciras.
Ces gens, avant l'hymen, si fâcheux & critiques,
Dégénerent souvent en maris pacifiques.

MARINETTE.

Va, va, petit mari, ne crains rien de ma foi,
Les douceurs ne feront que blanchir contre moi;
Et je te dirai tout.

MASCARILLE.

O la fine pratique,
Un mari confident!

MARINETTE.

Taisez-vous, as de pique.

ALBERT.

Pour la troisieme fois, allons-nous-en chez nous,
Poursuivre en liberté des entretiens si doux.

FIN.

Digitized by Google

LES

PRÉCIEUSES RIDICULES,

COMÉDIE.

Digitized by Google

PRÉFACE.

C'Eſt une choſe étrange qu'on imprime les gens malgré eux. Je ne vois rien de ſi injuſte, & je pardonnerois toute autre violence plutôt que celle-là.

Ce n'eſt pas que je veuille faire ici l'Auteur modeſte, & mépriſer par honneur ma Comédie. J'offenſerois mal à propos tout Paris, ſi je l'accuſois d'avoir pu applaudir à une ſottiſe : comme le Public eſt le juge de ces ſortes d'Ouvrages, il y auroit de l'impertinence à moi de le démentir ; & quand j'aurois eu la plus mauvaiſe opinion du monde de mes Précieuſes ridicules *avant leur repréſentation, je dois croire maintenant qu'elles valent quelque choſe, puiſque tant de gens enſemble en ont dit du bien. Mais comme une grande partie des graces qu'on y a trouvées dépendent de l'action, & du ton de voix, il m'importoit qu'on ne les dépouillât pas de ces ornements, & je trouvois que le ſuccès qu'elles avoient eu dans la repréſentation, étoit aſſez beau pour en demeurer là. J'avois réſolu, dis-je, de ne les faire voir qu'à la chandelle, pour ne point donner lieu à quelqu'un de dire le proverbe ; & je ne voulois pas qu'elles ſautaſſent du Théatre de Bourbon, dans la galerie du Palais. Cependant je n'ai pu l'éviter, & je ſuis tombé dans la diſgrace de voir une copie dérobée de ma Piece entre les mains des Libraires, accompagnée d'un privilege obtenu par ſurpriſe.*

Digitized by Google

J'ai eu beau crier, ô temps ! ô mœurs ! on m'a fait voir une néceſſité pour moi d'être imprimé, ou d'avoir un procès ; & le dernier mal eſt encore pire que le premier. Il faut donc ſe laiſſer aller à la deſtinée, & conſentir à une choſe qu'on ne laiſſeroit pas de faire ſans moi.

Mon Dieu, l'étrange embarras qu'un Livre à mettre au jour, & qu'un Auteur eſt neuf la premiere fois qu'on l'imprime ! Encore ſi l'on m'avoit donné du temps, j'aurois pu mieux ſonger à moi, & j'aurois pris toutes les précautions que Meſſieurs les Auteurs, à préſent mes confreres, ont coutume de prendre en ſemblables occaſions. Outre quelque grand Seigneur, que j'aurois été prendre, malgré lui, pour protecteur de mon Ouvrage, & dont j'aurois tenté la libéralité par une Epitre dédicatoire bien fleurie, j'aurois tâché de faire une belle & docte Préface, & je ne manque point de Livres qui m'auroient fourni tout ce qu'on peut dire de ſavant ſur la Tragédie & la Comédie, l'étymologie de toutes deux, leur origine, leur définition, & le reſte. J'aurois parlé auſſi à mes amis, qui, pour la recommandation de ma Piece, ne m'auroient pas refuſé, ou des vers François, ou des vers Latins. J'en ai même qui m'auroient loué en Grec ; & l'on n'ignore pas qu'une louange en Grec eſt d'une merveilleuſe efficace à la tête d'un Livre. Mais on me met au jour ſans me donner le loiſir de me reconnoître ; & je ne puis même obtenir la liberté de dire deux mots, pour juſtifier mes intentions ſur le ſujet de cette Comédie. J'aurois voulu faire voir qu'elle

se tient par-tout dans les bornes de la satyre honnête & permise ; que les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes, qui méritent d'être bernés ; que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait, ont été de tout tems la matiere de la Comédie ; & que, par la même raison, les véritables savans & les vrais braves ne se sont point encore avisés de s'offenser du Docteur de la Comédie, & du Capitan ; non plus que les Juges, les Princes & les Rois, de voir Trivelin, ou quelqu'autre, sur le Théatre, faire ridiculement le Juge, le Prince, ou le Roi : aussi les véritables Précieuses auroient tort de se piquer, lorsqu'on joue les ridicules, qui les imitent mal. Mais enfin, comme j'ai dit, on ne me laisse pas le tems de respirer, & M. de Luyne veut m'aller faire relier de ce pas : à la bonne heure, puisque Dieu l'a voulu.

ACTEURS.

LA GRANGE, } Amants rebutés.
DU CROISY, }

GORGIBUS, bon Bourgeois.

MADELON, Fille de Gorgibus, Précieuse Ridicule.

CATHOS, Niece de Gorgibus, Précieuse Ridicule.

MAROTTE, Servante des Précieuses Ridicules.

ALMANZOR, Laquais des Précieuses Ridicules.

LE MARQUIS DE MASCARILLE, Valet de la Grange.

LE VICOMTE DE JODELET, Valet de du Croisy.

LUCILE, voisine de Gorgibus.

CELIMENE, voisine de Gorgibus.

DEUX PORTEURS DE CHAISE.

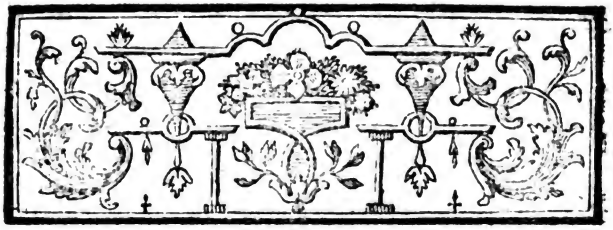
VIOLONS.

La Scene est à Paris, dans la maison de Gorgibus.

Digitized by Google

LES PRECIEUSES RIDICULES.

Digitized by Google



LES

PRÉCIEUSES RIDICULES,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LA GRANGE, DU CROISY.

DU CROISY.

SEigneur La Grange.

LA GRANGE.

Quoi ?

DU CROISY.

Regardez-moi un peu ſans rire.

LA GRANGE.

Hé bien ?

DU CROISY.

Que dites-vous de notre viſite ? En êtes-vous fort ſatisfait ?

Digitized by Google

LA GRANGE.

A votre avis, avons-nous ſujet de l'être tous deux?

DU CROISY.

Pas tout à fait, à dire vrai.

LA GRANGE.

Pour moi, je vous avoue que j'en ſuis tout ſcandaliſé. A-t-on jamais vu, dites-moi, deux Pecques Provinciales faire plus les renchéries que celles-là, & deux hommes traités avec plus de mépris que nous? A peine ont-elles pu ſe réſoudre à nous faire donner des ſieges. Je n'ai jamais vu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entr'elles, tant bâiller, tant ſe frotter les yeux, & demander tant de fois, quelle heure eſt-il? Ont-elles répondu que, oui, & non, à tout ce que nous avons pu leur dire? Et ne m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les dernieres perſonnes du monde, on ne pouvoit nous faire pis qu'elles ont fait?

DU CROISY.

Il me ſemble que vous prenez là choſe fort à cœur.

LA GRANGE.

Sans doute je l'y prends, & de telle façon, que je me veux venger de cette impertinence. Je connois ce qui nous a fait mépriſer. L'air précieux n'a pas ſeulement infecté Paris, il s'eſt auſſi répandu dans les Provinces, & nos Donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'eſt un ambigu de précieuſe & de coquette, que leur perſonne. Je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçu; &, ſi vous m'en croyez, nous leur jouerons tous deux une piece qui leur fera voir leur ſottiſe, & pourra leur apprendre à connoître un peu mieux leur monde.

DU CROISY.

Et comment encore.

LA GRANGE.

J'ai un certain Valet, nommé Maſcarille, qui paſſe, au ſentiment de beaucoup de gens, pour une ma-

Digitized by Google

niere de bel esprit; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel esprit maintenant. C'est un extravagant qui s'est mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie & de vers, & dédaigne les autres Valets, jusqu'à les appeller brutaux.

DU CROISY.

Hé bien, qu'en prétendez-vous faire ?

LA GRANGE.

Ce que j'en prétends faire? Il faut... Mais sortons d'ici auparavant.

SCENE II.

GORGIBUS, DU CROISY, LA GRANGE.

GORGIBUS.

HÉ bien, vous avez vu ma niece & ma fille ! Les affaires iront-elles bien? Quel est le résultat de cette visite ?

LA GRANGE.

C'est une chose que vous pourrez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous vous rendons grace de la faveur que vous nous avez faite, & demeurons vos très-humbles Serviteurs.

DU CROISY.

Vos très-humbles Serviteurs.

GORGIBUS *seul.*

Ouais; il semble qu'ils sortent mal satisfaits d'ici ? D'où pourroit venir leur mécontentement ? Il faut savoir un peu ce que c'est. Holà.

Digitized by Google

SCENE III.

GORGIBUS, MAROTTE.

MAROTTE.

QUe desirez-vous, Monsieur ?

GORGIBUS.

Où sont vos Maîtresses ?

MAROTTE.

Dans leur cabinet.

GORGIBUS.

Que font-elles ?

MAROTTE.

De la pommade pour les levres.

GORGIBUS.

C'est trop pommadé : dites-leur qu'elles descendent.

SCENE IV.

GORGIBUS *seul.*

CEs pendardes-là avec leur pommade, ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois par-tout que blancs d'œufs, lait virginal, & mille autres brimborions que je ne connois point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins; & quatre Valets vivroient tous les jours des pieds de mouton qu'elles emploient.

Digitized by Google

SCENE V.

MADELON, CATHOS, GORGIBUS.

GORGIBUS.

Il eſt bien néceſſaire, vraiment, de faire tant de dépenſe pour vous graiſſer le muſeau. Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces Meſſieurs, que je les vois ſortir avec tant de froideur? Vous avois-je pas commandé de les recevoir comme des perſonnes que je voulois vous donner pour maris?

MADELON.

Et quelle eſtime, mon pere, voulez-vous que nous faſſions du procédé irrégulier de ces gens-là?

CATHOS.

Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raiſonnable ſe pût accommoder de leur perſonne?

GORGIBUS.

Et qu'y trouvez-vous à redire?

MADELON.

La belle galanterie que la leur! Quoi, débuter d'abord par le mariage?

GORGIBUS.

Et par où veux-tu donc qu'ils débutent, par le concubinage? N'eſt-ce pas un procédé dont vous avez ſujet de vous louer toutes deux, auſſi-bien que moi? Eſt-il rien de plus obligeant que cela? Et ce lien ſacré où ils aſpirent, n'eſt-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions?

MADELON.

Ah, mon pere, ce que vous dites là, eſt du dernier Bourgeois! Cela me fait honte, de vous ouir

parler de la ſorte, & vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choſes.

GORGIBUS.

Je n'ai que faire ni d'air, ni de chanſon. Je te dis que le mariage eſt une choſe ſacrée, & que c'eſt faire en honnêtes gens que de débuter par là.

MADELON.

Mon Dieu, que ſi tout le monde vous reſſembloit, un Roman ſeroit bientôt fini! La belle choſe que ce ſeroit ſi d'abord Cyrus épouſoit Mandane, & qu'Aronce de plein-pied fût marié à Clélie!

GORGIBUS.

Que me vient conter celle-ci?

MADELON.

Mon pere, voilà ma couſine qui vous dira auſſi-bien que moi, que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Il faut qu'un Amant, pour être agréable, ſache débiter les beaux ſentimens, pouſſer le doux, le tendre & le paſſionné, & que ſa recherche ſoit dans les formes. Premiérement, il doit voir au Temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la perſonne dont il devient amoureux; ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, & ſortir de là tout réveur & mélancolique. Il cache un temps ſa paſſion à l'objet aimé, & cependant lui rend pluſieurs viſites, où l'on ne manque jamais de mettre ſur le tapis une queſtion galante qui exerce les eſprits de l'aſſemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui ſe doit faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'eſt un peu éloignée; & cette déclaration eſt ſuivie d'un prompt courroux qui paroît à notre rougeur, & qui pour un temps bannit l'Amant de notre préſence. Enſuite il trouve le moyen de nous appaiſer, & de nous accoutumer inſenſiblement au diſcours de ſa paſſion, & de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aven-

Digitized by Google

tures, les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des peres, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les déseſpoirs, les enlévemens, & ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles manieres, & ce sont des regles, dont, en bonne galanterie, on ne sauroit se dispenser. Mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat de mariage, & prendre justement le Roman par la queue; encore un coup, mon pere, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé, & j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait.

GORGIBUS.

Quel diable de gargon entends-je ici! Voici bien du haut style.

CATHOS.

En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vrai de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout à fait incongrus en galanterie? Je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vu la carte de Tendre, & que billets doux, petits soins, billets galants & jolis vers, sont des terres inconnues pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, & qu'il n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens? Venir en visite amoureuse avec une jambe toute unie, un chapeau désarmé de plumes, une tête irréguliere en cheveux, & un habit qui souffre une indigence de rubans; mon Dieu, quels Amants sont-ce là! Quelle frugalité d'ajustement, & quelle sécheresse de conversation! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs rabats ne sont point de la bonne faiseuse, & qu'il s'en faut plus d'un grand demi-pied, que leurs haut-de-chausses ne soient assez larges.

GORGIBUS.

Je pense qu'elles sont folles toutes deux, & je ne puis rien compendre à ce baragouin. Cathos, & vous, Madelon.....

Digitized by Google

MADELON.

Hé, de grace, mon pere, défaites-vous de ces noms étranges, & nous appellez autrement ?

GORGIBUS.

Comment, ces noms étranges ? Ne ſont-ce pas vos noms de Baptême ?

MADELON.

Mon Dieu, que vous êtes vulgaire ! Pour moi, un de mes étonnemens, c'eſt que vous ayiez pu faire une fille ſi ſpirituelle que moi. A-t-on jamais parlé, dans le beau ſtyle, de Cathos ni de Madelon, & ne m'avouerez-vous pas que ce ſeroit aſſez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde ?

CATHOS.

Il eſt vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieuſement à entendre prononcer ces mots-là ; & le nom de Polixene, que ma couſine a choiſi, & celui d'Aminte que je me ſuis donné, ont une grace, dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GORGIBUS.

Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui ſerve. Je n'entends point que vous ayiez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains & vos marraines ; & pour ces Meſſieurs dont il eſt queſtion, je connois leurs familles & leurs biens, & je veux réſolument que vous vous diſpoſiez à les recevoir pour maris. Je me laſſe de vous avoir ſur les bras, & la garde de deux filles eſt une charge un peu trop peſante pour un homme de mon âge.

CATHOS.

Pour moi, mon oncle, tout ce que je puis vous dire, c'eſt que je trouve le mariage une choſe tout à fait choquante. Comment eſt-ce qu'on peut ſouffrir la penſée de coucher contre un homme vraiment nud ?

MADELON.

Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faiſons que d'arriver.

Digitized by Google

river. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre Roman, & n'en pressez point tant la conclusion.

GORGIBUS.

(*à part.*) (*haut.*)

Il n'en faut point douter; elles sont achevées. Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes, je veux être maître absolu; & pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, ou, ma foi, vous serez Religieuses; j'en fais un bon serment.

SCENE VI.

CATHOS, MADELON.

CATHOS.

MOn Dieu, ma chere, que ton pere a la forme enfoncée dans la matiere! Que son intelligence est épaisse, & qu'il fait sombre dans son ame!

MADELON.

Que veux-tu, ma chere? J'en suis en confusion pour lui. J'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, & je crois que quelque aventure un jour me viendra développer une naissance plus illustre.

CATHOS.

Je le croirois bien; oui, il y a toutes les apparences du monde; & pour moi, quand je me regarde aussi....

SCENE VII.

CATHOS, MADELON, MAROTTE.

MAROTTE.

VOilà un Laquais qui demande ſi vous êtes au logis, & dit que ſon Maître vous veut venir voir.

MADELON.

Apprenez, ſotte, à vous énoncer moins vulgairement. Dites, voilà un néceſſaire qui demande ſi vous êtes en commodité d'être viſible.

MAROTTE.

Dame, je n'entends point le Latin, & je n'ai pas appris, comme vous, la philophie dans le Cyre.

MADELON.

L'impertinente! Le moyen de ſouffrir cela! Et qui eſt-il, le Maître de ce Laquais?

MAROTTE.

Il me l'a nommé le Marquis de Maſcarille.

MADELON.

Ah, ma chere! Un Marquis! un Marquis! Oui, allez dire qu'on peut nous voir. C'eſt ſans doute un bel eſprit qui a oui parler de nous.

CATHOS.

Aſſurément, ma chere.

MADELON.

Il faut le recevoir dans notre ſalle baſſe, plutôt qu'en notre chambre. Ajuſtons un peu nos cheveux au moins, & ſoutenons notre réputation. Vîte, venez nous tendre ici dedans le Conſeiller des graces.

Digitized by Google

MAROTTE.

Par ma foi, je ne sais point quelle bête c'est là; il faut parler chrétien, si vous voulez que je vous entende.

CATHOS.

Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, & gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre image.

(*Elles sortent.*)

SCENE VIII.

MASCARILLE, DEUX PORTEURS.

MASCARILLE.

Holà, Porteurs, holà. Là, là, là, là, là, là. Je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser à force de heurter contre les murailles & les pavés.

1. PORTEUR.

Dame, c'est que la porte est étroite. Vous avez voulu aussi que nous soyons entrés jusqu'ici.

MASCARILLE.

Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins, que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclémences de la saison pluvieuse, & que j'allasse imprimer mes souliers en boue? Allez, ôtez votre chaise d'ici.

2. PORTEUR.

Payez-nous donc, si vous plaît, Monsieur.

MASCARILLE.

Hé?

2. PORTEUR.

Je dis, Monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

Digitized by Google

MASCARILLE *lui donnant un soufflet.*

Comment, coquin, demander de l'argent à une personne de ma qualité?

2. PORTEUR.

Est-ce ainsi qu'on paie les pauvres gens, & votre qualité nous donne-t-elle à dîner.

MASCARILLE.

Ah, ah, je vous apprendrai à vous connoître! Ces canailles-là s'osent jouer à moi.

1. PORTEUR *prenant un des bâtons de sa chaise.*

Çà, payez-nous vîtement.

MASCARILLE.

Quoi?

1. PORTEUR.

Je dis que je veux avoir de l'argent tout à l'heure.

MASCARILLE.

Il est raisonnable, celui-là.

1. PORTEUR.

Vîte donc.

MASCARILLE.

Oui-dà, tu parles comme il faut, toi; mais l'autre est un coquin, qui ne sait ce qu'il dit. Tiens, es-tu content?

1. PORTEUR.

Non, je ne suis pas content; vous avez donné un soufflet à mon camarade, &... *levant son bâton.*

MASCARILLE.

Doucement tiens, voilà pour le soufflet. On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre, au petit coucher.

Digitized by Google

SCENE IX.

MAROTTE, MASCARILLE.

MAROTTE.

Monſieur, voilà mes Maîtreſſes, qui vont venir tout à l'heure.

MASCARILLE.

Qu'elles ne ſe preſſent point; je ſuis ici poſté commodément pour attendre.

MAROTTE.

Les voici.

SCENE X.

MADELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

MASCARILLE *après avoir ſalué.*

Meſdames, vous ſerez ſurpriſes, ſans doute, de l'audace de ma viſite : mais votre réputation vous attire cette méchante affaire ; & le mérite a pour moi des charmes ſi puiſſans, que je cours par-tout après lui.

MADELON.

Si vous pourſuivez le mérite, ce n'eſt pas ſur nos terres que vous devez chaſſer.

CATHOS.

Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayiez amené.

MASCARILLE.

Ah, je m'inſcris en faux contre vos paroles ! La Renommée accuſe juſte en contant ce que vous valez; & vous allez faire pic, repic & capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MADELON.

Votre complaiſance pouſſe un peu trop avant la libéralité de ſes louanges; & nous n'avons garde, ma Couſine & moi, de donner de notre ſérieux dans le doux de votre flatterie.

CATHOS.

Ma chere, il faudroit faire donner des ſieges.

MADELON.

Holà, Almanzor !

ALMANZOR.

Madame.

MADELON.

Vîte, voiturez-nous ici les commodités de la converſation.

MASCARILLE.

Mais, au moins, y a-t-il ſûreté ici pour moi?

(*Almanzor ſort.*)

CATHOS.

Que craignez-vous ?

MASCARILLE.

Quelque vol de mon cœur, quelque aſſaſſinat de ma franchiſe. Je vois ici deux yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire inſulte aux libertés, & de traiter une ame de Turc à Maure. Comment diable ! D'abord qu'on les approche, ils ſe mettent ſur leur garde meurtriere? Ah, par ma foi, je m'en défie ! & je m'en vais gagner au pied, ou je veux caution bourgeoiſe qu'ils ne me feront point de mal.

MADELON.

Ma chere, c'eſt le caractere enjoué.

Digitized by Google

CATHOS.

Je vois bien que c'eſt un Amilcar.

MADELON.

Ne craignez rien, nos yeux n'ont point de mauvais deſſeins, & votre cœur peut dormir en aſſurance ſur leur prud'hommie.

CATHOS.

Mais de grace, Monſieur, ne ſoyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart-d'heure; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embraſſer.

MASCARILLE *après s'être peigné, & avoir ajuſté ſes canons.*

Hé bien, Meſdames, que dites-vous de Paris?

MADELON.

Hélas, qu'en pourrions-nous dire! Il faudroit être l'antipode de la raiſon, pour ne pas confeſſer que Paris eſt le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel eſprit, & de la galanterie.

MASCARILLE.

Pour moi, je tiens que hors de Paris, il n'y a point de ſalut pour les honnêtes gens.

CATHOS.

C'eſt une vérité inconteſtable.

MASCARILLE.

Il y fait un peu crotté; mais nous avons la chaiſe.

MADELON.

Il eſt vrai que la chaiſe eſt un retranchement merveilleux contre les inſultes de la boue & du mauvais temps.

MASCARILLE.

Vous recevez beaucoup de viſites: quel bel eſprit eſt des vôtres?

MADELON.

Hélas, hélas, nous ne sommes pas encore connues! mais nous sommes en passe de l'être; & nous avons une amie particuliere qui nous a promis d'amener ici tous ces Messieurs du Recueil des Pieces choisies.

CATHOS.

Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

MASCARILLE.

C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne; ils me rendent tous visite; & je puis dire que je ne me leve jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits.

MADELON.

Hé, mon Dieu, nous vous serons obligées de la derniere obligation, si vous nous faites cette amitié; car enfin il faut avoir la connoissance de tous ces Messieurs-là, si on veut être du beau monde. Ce sont eux qui donnent le branle à la réputation dans Paris; & vous savez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule fréquentation pour vous donner bruit de connoisseuse, quand il n'y auroit rien autre chose que cela. Mais pour moi, ce que je considere particuliérement, c'est que par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruit de cent choses qu'il faut savoir de nécessité, & qui sont de l'essence du bel esprit. On apprend par là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose ou de vers. On sait à point nommé, un tel a composé la plus jolie Piece du monde sur un tel sujet; une telle a fait des paroles sur un tel air: celui-ci a fait un Madrigal sur une jouissance; celui-là a composé des Stances sur une infidélité; Monsieur un tel écrivit hier au soir un Sixain à Mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures; un tel Auteur a fait un tel dessein; celui-là est à la troisieme Partie de son Roman; cet autre met ses Ouvrages

gès sous la presse. C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies ; & si l'on ignore ces choses, je ne donnerois pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.

CATHOS.

En effet, je trouve que c'est renchérir sur le ridicule, qu'une personne se pique d'esprit & ne sache pas jusqu'au moindre petit Quatrain qui se fait chaque jour ; & pour moi j'aurois toutes les hontes du monde, s'il falloit qu'on vînt à me demander si j'aurois vu quelque chose de nouveau, que je n'aurois pas vu.

MASCARILLE.

Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait ; mais ne vous mettez pas en peine, je veux établir chez vous une Académie de beaux-esprits, & je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de Vers dans Paris, que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en exerime un peu quand je veux ; & vous verrez courir de ma façon dans les belles ruelles de Paris deux cens Chansons, autant de Sonnets, quatre cens Epigrammes, & plus de mille Madrigaux, sans compter les énigmes & les portraits.

MADELON.

Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits ; je ne vois rien de si galant que cela.

MASCARILLE.

Les portraits sont difficiles, & demandent un esprit profond ; vous en verrez de ma maniere, qui ne vous déplairont pas.

CATHOS.

Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

MASCARILLE.

Celà exerce l'esprit, & j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.

MADELON.

Les Madrigaux ſont agréables quand ils ſont bien tournés.

MASCARILLE.

C'eſt mon talent particulier; & je travaille à mettre en Madrigaux toute l'Hiſtoire Romaine.

MADELON.

Ah, certes, cela ſera du dernier beau; j'en retiens un exemplaire au moins, ſi vous les faites imprimer.

MASCARILLE.

Je vous en promets à chacune un, & des mieux reliés. Cela eſt au-deſſous de ma condition; mais je le fais ſeulement pour donner à gagner aux Libraires qui me perſécutent.

MADELON.

Je m'imagine que le plaiſir eſt grand de ſe voir imprimé.

MASCARILLE.

Sans doute: mais à propos, il faut que je vous die un impromptu que je fis hier chez une Ducheſſe de mes amies, que je fus viſiter; car je ſuis diablement fort ſur les impromptus.

CATHOS.

L'impromptu eſt juſtement la pierre de touche de l'eſprit.

MASCARILLE.

Ecoutez donc.

MADELON.

Nous y ſommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE.

Oh, oh! Je n'y prenois pas garde:
Tandis que, ſans ſonger à mal, je vous regarde,
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur;
Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.

Digitized by Google

CATHOS.

Ah, mon Dieu! voilà qui eſt pouſſé dans le dernier galant.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais a l'air Cavalier, cela ne ſent point le pédant.

MADELON.

Il en eſt éloigné de plus de deux mille lieues.

MASCARILLE.

Avez-vous remarqué ce commencement, *oh, oh!* voilà qui eſt extraordinaire, *oh, oh!* comme un homme qui s'aviſe tout d'un coup, *oh, oh!* La ſurpriſe, *oh, oh!*

MADELON.

Oui, je trouve ce *oh, oh!* admirable.

MASCARILLE.

Il ſemble que cela ne ſoit rien.

CATHOS.

Ah, mon Dieu, que dites-vous? Ce ſont-là de ces ſortes de choſes qui ne ſe peuvent payer.

MADELON.

Sans doute; & j'aimerois mieux avoir fait ce *oh, oh!* qu'un Poëme épique.

MASCARILLE.

Tudieu, vous avez le goût bon.

MADELON.

Hé, je ne l'ai pas tout à fait mauvais.

MASCARILLE.

Mais n'admirez-vous pas auſſi, *je n'y prenois pas garde, je n'y prenois pas garde*, je ne m'appercevois pas de cela; façon de parler naturelle, *je n'y prenois pas garde. Tandis que, ſans ſonger à mal*; tandis qu'innocemment, ſans malice, comme un pauvre mouton; *je vous regarde*, c'eſt-à-dire, je m'a-

muſe à vous conſidérer, je vous obſerve, je vous contemple, *votre œil en tapinois*..... Que vous ſemble de ce mot, *tapinois* ? n'eſt-il pas bien choiſi ?

CATHOS.

Tout à fait bien.

MASCARILLE.

Tapinois, en cachette ; il ſemble que ce ſoit un chat qui vienne de prendre un ſouris. *Tapidois.*

MADELON.

Il ne ſe peut rien de mieux.

MASCARILLE.

Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit. *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.* Ne diriez-vous pas que c'eſt un homme qui crie & court après un voleur pour le faire arrêter. *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.*

MADELON.

Il faut avouer que cela a un tour ſpirituel & galant.

MASCARILLE.

Je veux vous dire l'air que j'ai fait deſſus.

CATHOS.

Vous avez appris la Muſique ?

MASCARILLE.

Moi ? Point du tout.

CATHOS.

Et comment donc cela ſe peut-il ?

MASCARILLE.

Les gens de qualité ſavent tout, ſans avoir rien appris.

MADELON.

Aſſurément, ma chere.

MASCARILLE.

Ecoutez ſi vous trouverez l'air à votre goût : *hem ;*

hem, la, la, la, la, la. La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix ; mais il n'importe, c'est à la cavaliere. (*Il chante.*)

Oh, oh ! Je n'y prenois pas, &c.

CATHOS.

Ah, que voilà un air qui est passionné ! est-ce qu'on n'en meurt point ?

MADELON.

Il y a de la chromatique là-dedans.

MASCARILLE.

Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant ? *Au voleur, au voleur.* Et puis, comme si l'on crioit bien fort, *au, au, au, au, au voleur.* Et tout d'un coup, comme une personne essoufflée, *au voleur.*

MADELON.

C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure ; je suis enthousiasmée de l'air & des paroles.

CATHOS.

Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais me vient naturellement, c'est sans étude.

MADELON.

La nature vous a traité en vraie mere passionnée, & vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE.

A quoi donc passez-vous le temps, Mesdames ?

CATHOS.

A rien du tout.

MADELON.

Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissemens.

MASCARILLE.

Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la Comédie, si vous voulez; aussi-bien on en doit jouer une nouvelle, que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

MADELON.

Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE.

Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons là; car je me suis engagé de faire valoir la Piece, & l'Auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici, qu'à nous autres gens de condition, les Auteurs viennent lire leurs Pieces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles, & leur donner de la réputation; & je vous laisse à penser, si, quand nous disons quelque chose, le Parterre ose nous contredire. Pour moi, j'y suis fort exact; & quand j'ai promis à quelque Poëte, je crie toujours, voilà qui est beau, devant que les chandelles soient allumées.

MADELON.

Ne m'en parlez point, c'est un admirable lieu que Paris; il s'y passe cent choses tous les jours, qu'on ignore dans les Provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

CATHOS.

C'est assez, puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut sur tout ce qu'on dira.

MASCARILLE.

Je ne sais si je me trompe; mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque comédie.

MADELON.

Hé, il pourroit être quelque chose de ce que vous dites.

MASCARILLE.

Ah, ma foi, il faudra que nous la voyions! Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

Digitized by Google

CATHOS.

Hé, à quels Comédiens la donnerez-vous ?

MASCARILLE.

Belle demande ! Au Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne ; il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses : les autres sont des ignorans, qui récitent comme l'on parle ; ils ne savent pas faire ronfler les vers, & s'arrêter au bel endroit : & le moyen de connoître où est le beau vers, si le Comédien ne s'y arrête, & ne vous avertit par là qu'il faut faire le brouhaha ?

CATHOS.

En effet, il y a maniere de faire sentir aux Auditeurs les beautés d'un Ouvrage ; & les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE.

Que vous semble de ma petite oie ? La trouvez-vous congruente à l'habit ?

CATHOS.

Tout à fait.

MASCARILLE.

Le ruban est bien choisi ?

MADELON.

Furieusement bien. C'est perdrigeon tout pur.

MASCARILLE.

Que dites-vous de mes canons ?

MADELON.

Ils ont tout à fait bon air.

MASCARILLE.

Je puis me vanter au moins, qu'ils ont un grand quartier plus que tous ceux qu'on fait.

MADELON.

Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter si haut l'élégance de l'ajustement.

MASCARILLE.

Attachez une peu ſur ces gans la réflexion de votre odorat.

MADELON.

Ils ſentent terriblement bon.

CATHOS.

Je n'ai jamais reſpiré une ordeur mieux conditionnée.

MASCARILLE.

Et celle-là ? (*Il donne à ſentir les cheveux poudrés de ſa perruque.*)

MADELON.

Elle eſt tout à fait de qualité ; le ſublime en eſt touché délicieuſement.

MASCARILLE.

Vous ne me dites rien de mes plumes, comment les trouvez-vous ?

CATHOS.

Effroyablement belles.

MASCARILLE.

Savez-vous que le brin me coûte un louis d'or ? Pour moi j'ai cette manie, de vouloir donner généralement ſur tout ce qu'il y a de plus beau.

MADELON.

Je vous aſſure que nous ſympathiſons vous & moi. J'ai une délicateſſe furieuſe pour tout ce que je porte ; & juſqu'à mes chauſſettes, je ne puis rien ſouffrir qui ne ſoit de la bonne faiſeuſe.

MASCARILLE *s'écriant bruſquement.*

Ahi, ahi, ahi, doucement. Dieu me damne, Meſdames, c'eſt fort mal en uſer ; j'ai à me plaindre de votre procédé ; cela n'eſt pas honnête.

CATHOS.

Qu'eſt-ce donc ? qu'avez-vous ?

Digitized by Google

MASCARILLE.

Quoi, toutes deux contre mon cœur, en même tems? M'attaquer à droite & à gauche? Ah, c'eſt contre le droit des gens! la partie n'eſt pas égale, & je m'en vais crier au meurtre.

CATHOS.

Il faut avouer qu'il dit les choſes d'une maniere particuliere.

MADELON.

Il a un tour admirable dans l'eſprit.

CATHOS.

Vous avez plus de peur que de mal, & votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

MASCARILLE.

Comment diable! il eſt écorché depuis la tête juſqu'aux pieds.

SCENE XI.

CATHOS, MADELON, MASCARILLE, MAROTTE.

MAROTTE.

MAdame, on demande à vous voir.

MADELON.

Qui?

MAROTTE.

Le Vicomte de Jodelet.

MASCARILLE.

Le Vicomte de Jodelet?

MAROTTE.

Oui, Monſieur.

CATHOS.

Le connoiſſez-vous?

Digitized by Google

MASCARILLE.

C'eſt mon meilleur ami.

MADELON.

Faites entrer vîtement.

MASCARILLE.

Il y a quelque temps que nous ne nous ſommes vus, & je ſuis ravi de cette aventure.

CATHOS.

Le voici.

SCENE XII.

CATHOS, MADELON, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, ALMANZOR.

MASCARILLE.

AH, Vicomte!

JODELET *s'embraſſant l'un l'autre.*

Ah, Marquis!

MASCARILLE.

Que je ſuis aiſe de te rencontrer!

JODELET.

Que j'ai de joie de te voir ici!

MASCARILLE.

Baiſe-moi donc encore un peu, je te prie.

MADELON *à Cathos.*

Ma toute bonne, nous commençons d'être connues, voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

Digitized by Google

MASCARILLE.

Meſdames, agréez que je vous préſente ce Gentilhomme-ci; ſur ma parole, il eſt digne d'être connu de vous.

JODELET.

Il eſt juſte de venir vous rendre ce qu'on vous doit, & vos attraits exigent leurs droits ſeigneuriaux ſur toutes ſortes de perſonnes.

MADELON.

C'eſt pouſſer vos civilités juſqu'aux derniers confins de la flatterie.

CATHOS.

Cette journée doit être marquée dans notre Almanach comme une journée bienheureuſe.

MADELON *à Almanzor.*

Allons, petit garçon, il faut toujours vous répéter les choſes? Voyez-vous pas qu'il faut le ſurcroît d'un fauteuil?

MASCARILLE.

Ne vous étonnez pas de voir le Vicomte de la ſorte; il ne fait que ſortir d'une maladie qui lui a rendu le viſage pâle, comme vous le voyez.

JODELET.

Ce ſont fruits des veilles de la Cour, & des fatigues de la guerre.

MASCARILLE.

Savez-vous, Meſdames que vous voyez dans le Vicomte un des vaillans hommes du ſiecle? C'eſt un brave à trois poils.

JODELET.

Vous ne m'en devez rien, Marquis, & nous ſavons ce que vous ſavez faire auſſi.

MASCARILLE.

Il eſt vrai que nous nous ſommes vus tous deux dans l'occaſion.

Digitized by Google

JODELET.

Et dans des lieux où il faiſoit fort chaud.

MASCARILLE *regardant Cathos & Madelon.*

Oui, mais non pas ſi chaud qu'ici. Hi, hi, hi.

JODELET.

Notre connoiſſance s'eſt faite à l'Armée; & la premiere fois que nous nous vîmes, il commandoit un Régiment de Cavalerie ſur les Galeres de Malthe.

MASCARILLE.

Il eſt vrai, mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fuſſe; & je me ſouviens que je n'étois que petit Officier encore, que vous commandiez deux mille chevaux.

JODELET.

La guerre eſt une belle choſe: mais, ma foi, la Cour récompenſe bien mal aujourd'hui les gens de ſervice comme nous.

MASCARILLE.

C'eſt ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

CATHOS.

Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée.

MADELON.

Je les aime auſſi; mais je veux que l'eſprit aſſaiſonne la bravoure.

MASCARILLE.

Te ſouvient-il, Vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes ſur les ennemis au ſiege d'Arras?

JODELET.

Que veux-tu dire avec ta demi-lune? C'étoit bien une lune toute entiere.

MASCARILLE.

Je penſe que tu as raiſon.

JODELET.

Il m'en doit bien ſouvenir, ma foi : j'y fus bleſſé à la jambe d'un coup de grenade, dont je porte encore les marques. Tâtez un peu, de grace, vous ſentirez quel coup c'étoit-là.

CATHOS *après avoir touché l'endroit.*

Il eſt vrai que la cicatrice eſt grande.

MASCARILLE.

Donnez-moi un peu votre main, & tâtez celui-ci là ; juſtement au derriere de la tête. Y êtes-vous ?

MADELON.

Oui, je ſens quelque choſe.

MASCARILLE.

C'eſt un coup de mouſquet que je reçus, la derniere Campagne que j'ai faite.

JODELET *découvrant ſa poitrine.*

Voici un coup qui me perça de part en part à l'attaque de Gravelines.

MASCARILLE *mettant la main ſur le bouton de ſon haut-de-chauſſe.*

Je vais vous montrer une furieuſe plaie.

MADELON.

Il n'eſt pas néceſſaire, nous le croyons ſans y regarder.

MASCARILLE.

Ce ſont des marques honorables qui font voir ce qu'on eſt.

CATHOS.

Nous ne doutons point de ce que vous êtes.

MASCARILLE.

Vicomte, as-tu là ton carroſſe ?

JODELET.

Pourquoi ?

Digitized by Google

MASCARILLE.

Nous menerions promener ces Dames hors des portes, & leur donnerions un cadeau.

MADELON.

Nous ne saurions sortir aujourd'hui.

MASCARILLE.

Ayons donc les violons pour danser.

JODELET.

Ma foi, c'est bien avisé.

MADELON.

Pour cela nous y consentons : mais il faut donc quelque surcroit de compagnie.

MASCARILLE.

Holà, Champagne, Picard, Bourguignon, Casquaret, Basque, la Verdure, Lorrain, Provençal, la Violette. Au diable soient tous les laquais. Je ne pense pas qu'il y ait Gentilhomme en France plus mal servi que moi. Ces canailles me laissent toujours seul.

MADELON.

Almanzor, dites aux gens de Monsieur le Marquis, qu'ils aillent querir des violons, & nous faites venir ces Messieurs & ces Dames d'ici-près, pour peupler la solitude de notre bal.

(*Almanzor sort.*)

MASCARILLE.

Vicomte, que dis-tu de ces yeux ?

JODELET.

Mais toi-même, Marquis, que t'en semble ?

MASCARILLE.

Moi, je dis que nos libertés auront peine à sortir d'ici les braies nettes. Au moins, pour moi, je reçois d'étranges secousses, & mon cœur ne tient qu'à un filet.

Digitized by Google

MADELON.

Que tout ce qu'il dit eſt naturel ! Il tourne les choſes le plus agréablement du monde.

CATHOS.

Il eſt vrai qu'il fait une furieuſe dépenſe en eſprit.

MASCARILLE.

Pour vous montrer que je ſuis véritable, je veux faire un impromptu là-deſſus. (*Il médite.*)

CATHOS.

Hé, je vous en conjure, de toute la dévotion de mon cœur, que nous oyions quelque choſe qu'on ait fait pour nous.

JODELET.

J'aurois envie d'en faire autant : mais je me trouve un peu incommodé de la veine poétique, pour la quantité de ſaignées que j'y ai faites ces jours paſſés.

MASCARILLE.

Que diable eſt-ce là ? Je fais toujours bien le premier vers : mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi, ceci eſt un peu trop preſſé, je vous ferai un impromptu à loiſir, que vous trouverez le plus beau du monde.

JODELET.

Il a de l'eſprit comme un démon.

MADELON.

Et du galant, & du bien tourné.

MASCARILLE.

Vicomte, dis-moi un peu, y a-t-il long-temps que tu n'as vu la Comteſſe ?

JODELET.

Il y a plus de trois ſemaines que je ne lui ai rendu viſite.

Digitized by Google

MASCARILLE.

Sais-tu bien que le Duc m'eſt venu voir ce matin, & m'a voulu mener à la campagne courir un cerf avec lui ?

MADELON.

Voici nos Amies qui viennent.

SCENE XIII.

LUCILE, CELIMENE, CATHOS, MADELON, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, ALMANZOR, VIOLONS.

MADELON.

MOn Dieu, mes cheres, nous vous demandons pardon. Ces Meſſieurs ont eu fantaiſie de nous donner les ames des pieds, & nous vous avons envoyé querir pour remplir les vuides de notre aſſemblée.

LUCILE.

Vous nous avez obligées ſans doute.

MASCARILLE.

Ce n'eſt ici qu'un bal à la hâte; mais l'un de ces jours nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons ſont-ils venus ?

ALMANZOR.

Oui, Monſieur, ils ſont ici.

CATHOS.

Allons donc, mes cheres, prenez place.

MASCARILLE *danſant lui ſeul comme par prélude.*

La, la, la, la, la, la, la, la.

MADE-

MADELON.

Il a la taille tout à fait élégante.

CATHOS.

Et a la mine de danſer proprement.

MASCARILLE *ayant pris Madelon pour danſer.*

Ma franchiſe va danſer la courante auſſi bien que mes pieds. En cadence, Violons, en cadence. O quels ignorants! Il n'y a pas moyen de danſer avec eux. Le diable vous emporte, ne ſauriez-vous jouer en meſure! La, la, la, la, la, la, la, la. Ferme. O Violons de Village!

JODELET *danſant enſuite.*

Holà, ne preſſez pas ſi fort la cadence, je ne fais que ſortir de maladie.

SCENE XIV.

DU CROISY, LA GRANGE, CATHOS, MADELON, LUCILE, CELIMENE, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE, *un bâton à la main.*

AH, ah, coquins, que faites-vous ici? Il y a trois heures que nous vous cherchons.

MASCARILLE *ſe ſentant battre.*

Ahi, ahi, ahi, vous ne m'aviez pas dit que les coups en ſeroient auſſi.

JODELET.

Ahi, ahi, ahi.

LA GRANGE.

C'eſt bien à vous, infame que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance.

DU CROISY.

Voilà qui vous apprendra à vous connoître.

SCENE XV.

CATHOS, MADELON, LUCILE, CELIMENE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

MADELON.

QUe veut donc dire ceci ?

JODELET.

C'eſt une gageure.

CATHOS.

Quoi, vous laiſſer battre de la ſorte ?

MASCARILLE.

Mon Dieu, je n'ai pas voulu faire ſemblant de rien : car je ſuis violent, & je me ſerois emporté.

MADELON.

Endurer un affront comme celui-là en notre préſence ?

MASCARILLE.

Ce n'eſt rien, ne laiſſons pas d'achever. Nous nous connoiſſons il y a long-temps, & entre amis on ne va pas ſe piquer pour ſi peu de choſe.

SCENE XVI.

DU CROISY, LA GRANGE, MADELON, CATHOS, CELIMENE, LUCILE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE.

MA foi, marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres.

(*Trois ou quatre Spadaſſins entrent.*)

MADELON.

Quelle eſt donc cette audace, de venir nous troubler de la ſorte dans notre maiſon ?

DU CROISY.

Comment, Meſdames, nous endurerons que nos Laquais ſoient mieux reçus que nous, qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens, & vous donner le bal ?

MADELON.

Vos Laquais ?

LA GRANGE.

Oui, nos Laquais; & cela n'eſt ni beau ni honnête, de nous les débaucher comme vous faites.

MADELON.

O Ciel ! quelle inſolence !

LA GRANGE.

Mais ils n'auront pas l'avantage de ſe ſervir de nos habits pour vous donner dans la vue; & ſi vous les voulez aimer, ce ſera, ma foi, pour leurs beaux yeux. Vîte, qu'on les dépouille ſur le champ.

Digitized by Google

JODELET.

Adieu notre braverie.

MASCARILLE.

Voilà le Marquisat & le Vicomté à bas.

DU CROISY.

Ah, ah, coquins, vous avez l'audace d'aller sur nos brisées! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en assure.

LA GRANGE.

C'est trop que de nous supplanter, & de nous supplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE.

O fortune, quelle est ton inconstance.

DU CROISY.

Vîte qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose.

LA GRANGE.

Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez Maintenant, Mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaira; nous vous laisserons toute sorte de liberté pour cela, & nous vous protestons, Monsieur & moi, que nous n'en serons aucunement jaloux.

SCENE XVII.

MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

CATHOS.

AH, quelle confusion!

MADELON.

Je creve de dépit.

Digitized by Google

UN DES VIOLONS *à Maſcarille.*

Qu'eſt-ce donc que ceci ? Qui nous paiera nous autres ?

MASCARILLE.

Demandez à Monſieur le Vicomte.

UN DES VIOLONS *à Jodelet.*

Qui eſt-ce qui nous donnera de l'argent ?

JODELET.

Demandez à Monſieur le Marquis.

SCENE XVIII.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

GORGIBUS.

AH, coquines que vous êtes, vous vous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je vois ; & je vien d'apprendre de belles affaires vraiment, de ces Meſſieurs & ces Dames qui ſortent !

MADELON

Ah, mon pere, c'eſt une piece ſanglante qu'ils nous ont faite !

GORGIBUS.

Oui, c'eſt une piece ſanglante ; mais qui eſt un effet de votre impertinence, infames. Ils ſe ſont reſſentis du traitement que vous leur avez fait ; & cependant, malheureux que je ſuis, il faut que je boive l'affront.

MADELON.

Ah, je jure que nous en ſerons vengées, ou que je mourai en la peine ? Et vous, marauds, oſez-vous vous tenir ici après votre inſolence ?

MASCARILLE.

Traiter comme cela un Marquis? Voilà ce que c'eſt que du monde, la moindre diſgrace nous fait mépriſer de ceux qui nous chériſſoient. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part, je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, & qu'on n'y conſidere point la vertu toute nue.

SCENE DERNIERE.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, VIOLONS.

UN DES VIOLONS.

Monſieur, nous entendons que vous nous contentiez à leur défaut, pour ce que nous avons joué ici.

GORGIBUS *les battant.*

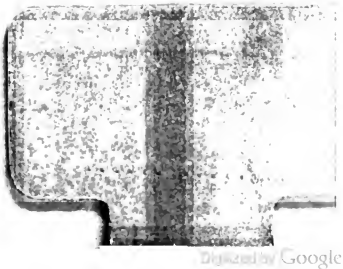
Oui, oui, je vous vais contenter, & voici la monnoie dont je vous veux payer. Et vous, pendardes, je ne ſais qui me tient que je ne vous en faſſe autant; nous allons ſervir de fable & de riſée à tout le monde, & voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines, allez vous cacher pour jamais. (*ſeul.*) Et vous, qui êtes cauſe de leur folie, ſottes billeveſées, pernicieux amuſements des eſprits oiſifs, Romans, Vers, Chanſons, Sonnets & Sonnettes, puiſſiez-vous être à tous les diables.

Fin du Tome premier.

627008
SBN

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google